BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALPHONSE KARR

LES BÊTES A BON DIEU

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LES

BÊTES A BON DIEU

Tours. — Imp. E. Mazereau.

LES

BÊTES A BON DIEU

PAR

ALPHONSE KARR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1889

LES BÊTES A BON DIEU

AVANT-PROPOS. — L'ART D'ÊTRE VIEUX. — PRÉSENTATION DES BÊTES A BON DIEU.

Il est des hommes, en assez grand nombre, correctement organisés, je pourrais ajouter « et heureusement », mais je n'en suis pas certain, dont la vie se partage en zones régulières, et successives; leur existence a ses saisons avec la précision de celles de l'almanach : le printemps commence le 20 mars à 4 heures 5 minutes du matin et finit le 20 juin, pour faire place à l'été, qui commence le 21 juin à 0, 23 minutes du matin ; l'automne commence le 22 septembre à 3 heures 2 minutes

du soir, et l'hiver le 21 décembre à 4 heures 12 du matin.

C'est-à-dire que l'homme joue aux billes, à la toupie, à la corde jusqu'à quatorze ou quinze ans ; — de quinze à vingt, il aime les exercices violents, mêlés d'un peu de rêverie, et il fait des vers ; — à vingt ans, il fait l'amour jusqu'à trente-cinq ; — de trente-cinq à quarante, il s'occupe des affaires, de l'argent, de la fortune ; — de quarante ans à cinquante ans, il ajoute à la chasse de l'argent, le désir d'être quelque chose : député, sénateur, ministre, membre de n'importe quoi, maire de son village, orateur de club, sans jamais reculer d'un pas, sans s'attarder dans la saison précédente, sans jeter un regard derrière lui, à moins que ce ne soit un regard de dédain, en haussant les épaules.

D'autres, au contraire, restent jeunes, naïfs, quelquefois béjaunes toute leur vie, et, à un certain âge, voient leur esprit et leur âme encore en fleur renfermés dans un vieux corps, — comme cette princesse « plus belle que le jour » d'un conte de fées, qui s'enveloppait d'une peau d'âne. A ceux-là il faut de toute nécessité l'élément féminin dans leur vie ; s'il n'y a pas de femmes, ils se demandent pourquoi

se réveiller le matin ; à ceux-là il peut paraître dur de vieillir, d'être vieux. Quelqu'un a dit, je crois bien que c'est moi, un jour de mauvaise humeur ou de désappointement, ou de pluie : « Il est une cruelle punition pour les hommes qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours. »

Je n'ai pas tardé à abjurer ce blasphème et à effacer le mot « punition » pour le remplacer par *don* ou privilège.

En effet, il est incontestable que, pour les femmes, le mot *vieux* est la plus énergique expression du dédain et même de la haine ; — il faut voir avec quelle grimace et quel accent elles disent : « Une vieille robe, un vieux chapeau, » — pour elles, dans leur grammaire qui a beaucoup d'idiotismes et de sous-entendus, vieux est le superlatif de scélérat.

Le vieillard n'a plus de chances d'être aimé que par une femme qui se trompe et qui croit pour un moment aimer parce qu'elle se voit, se sent aimée à son goût et à sa fantaisie.

L'homme aime la femme qu'il veut aimer, la femme qu'il aime ; — la femme aime ou croit aimer l'homme par lequel il lui plaît d'être aimée. Cela a l'air assez ténu, mais n'en est pas moins vrai. Au vieillard il n'est pas dé-

fendu d'aimer ; l'amour consiste à aimer et à être aimé. — C'est déjà beaucoup d'en conserver la moitié, et j'oserais dire la meilleure moitié. L'amour qu'on éprouve élève l'âme, le cœur et l'esprit, bien plus que celui qu'on inspire. — Je ne dis, certes, aucun mal de la réunion des deux moitiés ; — mais ne demandons pas à la vie, à telle partie de la vie autre chose et plus que ce qu'elle contient. — Ne prétendons pas cueillir des pêches et des oranges sur les haies qui bordent le chemin.

De leur meilleur côté, tâchons de voir les choses ;
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi, — je me réjouis et rends grâces aux dieux
Que les épines aient des roses.

J'ai quelquefois réussi à consoler des amis frappés d'un malheur, par l'application d'une recette qui m'a été souvent bien utile pour moi-même. — En reconnaissant le malheur qui les frappait, je leur faisais une liste, et à peu près toujours très longue, des revers, des infortunes qui leur étaient épargnés. — Et quel droit avez-vous, quel droit ai-je, — quand il s'agissait de moi-même, — d'être exempt de tant de maux qui frappent d'autres hommes, vos ou mes semblables ?

D'après cette théorie, je me suis arrangé

pour m'installer assez commodément dans l'hiver de la vie : — les aubépines n'ont plus leurs fleurs odorantes, mais elles ont leurs fruits de corail qui attirent les merles et les mésanges, lesquels payent leur écot, les uns en sifflant, les autres en gazouillant.

Je ne me sentais pas aussi vieux que je devais le paraître : penché sur les avirons, je ne le cède encore guère à aucun de nos pêcheurs ; — je ne trouve pas les arrosoirs trop lourds, et je marche tout le jour dans mon jardin sans me sentir fatigué ; ne me sentant pas vieux, je n'ai pas voulu me voir vieux ; j'ai depuis quelques années supprimé tout miroir dans mon habitation, et j'ai à peu près oublié ma figure (1).

Je ne puis cependant pas toujours empêcher les autres — au diable soient les autres ! — de me rappeler mon âge par une vulgaire, maladroite et haïssable bienveillance. Je ne puis pas toujours les empêcher de me débiter, croyant me faire plaisir ou me consoler, la litanie et les rengaines qu'on adresse aux vieux

(1) Vous pouvez vous regarder, mon cher philosophe, car vous êtes de ceux qui ne vieillissent pas. Les vaillants sont toujours jeunes. (*Note d'une femme pas du tout curieuse qui a lu cet article, avant la lettre, sur le bureau de l'Éditeur*).

comme on chante aux enfants : « Dodo, l'enfant do. »

— Vous avez bien bonne mine.

— Vous ne vieillissez pas ; depuis la dernière fois que je vous ai vu, vous avez plutôt rajeuni. — La belle vieillesse ! Je voudrais bien être comme vous quand j'aurai votre âge. L'autre jour, suivant une cérémonie funèbre, un homme marchait à côté de moi, qui me dit, pour m'être agréable :

— Ah ! monsieur, c'est vous qui aurez un bel enterrement !

— Ça me ferait grand plaisir, lui répondis-je, mais je ne le verrai pas. Ce n'est pas tout, on m'offre un fauteuil au lieu d'une chaise ; — on me demande si les *courants d'air* ne m'incommodent pas; — une femme ramasse lestement son mouchoir tombé pour m'épargner la fatigue de me baisser ; les jeunes filles sont avec moi à leur aise, sans timidité, sans affectation, naturelles même et tout à fait charmantes.

J'en suis parfois agacé, outre mesure. — Il y a quelque temps, dans un court voyage que je fais fréquemment, je rencontrais habituellement un petit monsieur — très bon, j'en suis certain, très complaisant, très humain, — qui voulait absolument m'aider à monter en wagon

et à en descendre. Trois ou quatre fois, en le remerciant de sa bonne volonté, je lui avais fait observer que je n'avais nul besoin de son secours.

Enfin, un jour que j'étais probablement au bout de la somme de patience que je possède, peut-être aussi parce que je voyais des femmes et de jolies femmes dans le wagon où j'allais monter, mon homme vint encore me prendre par le coude, pour me hisser sur le marche-pied. Je me baissai, je lui passai un bras sous les jarrets, l'autre aux épaules, et je le jetai à la volée aux pieds des femmes qui étaient dans le wagon.

J'ai heureusement, pour moi, conservé des goûts, des passions qui conduisent l'homme jusqu'au bout : la contemplation et l'étude de la nature, et je vis sur la mer et dans un jardin. — Les roses sentent aussi bon pour un vieux-né, que pour le plus joli petit nez rose ; la mer est aussi bleue, le soleil couchant aussi splendide, la brise aussi fraîche et aussi parfumée qu'ils l'étaient dans ma jeunesse et qu'ils le sont aujourd'hui pour les plus jeunes.

Ajoutez la rêverie, le souvenir, la lecture, — cette voluptueuse absence de soi-même et de la vie, — un crayon et du papier blanc.

Dans la vie que je mène, je ne rencontre rien, il n'y a rien des choses, plaisirs ou autres, qui n'existent plus ou n'ont jamais existé pour moi.

Je n'ai de voisins que mes enfants et mes petits-enfants ; et je me suis arrangé pour n'en pas avoir d'autres, — étant l'auteur de cet aphorisme : « N'ayez pas de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux. »

Quant à l'élément féminin, qui entre pour sa part et se combine avec l'azote, l'oxygène, etc., dans la composition de l'air seul respirable pour moi, — j'ai dû faire en sorte que les femmes me le fournissent sans qu'il leur en coûte aucuns frais. — Quand j'ai regardé quelques instants une femme à la fenêtre, une jolie tête encadrée de pois de senteurs et de volubilis, — j'ai ma ration pour la journée, — je ne pense même pas à la revoir. — C'est ce qui m'est arrivé hier, et c'est en pensant à elle qui n'en saura jamais rien, c'est pour elle que j'écris ces feuillets ; car, Dieu merci, je ne me suis jamais soucié du public tout le monde, — me contentant d'un auditoire restreint, éparpillé, mais assez fidèle, d'amis connus et inconnus que ma plume sincère m'a conciliés.

Quelques écrivains ont besoin ou croient

avoir besoin pour se mettre ou se tenir en verve, de renifler ou de fumer du tabac, de boire des soupières de café, de prendre de l'opium ou du hachisch ; moi, je prends de la femme comme ils prennent du café — ou leurs autres drogues plus ou moins répugnantes. Comme je ne sors guère de chez moi — et que je n'ai pas tous les jours la chance de voir une femme à la fenêtre ou passant devant moi d'une démarche aisée, noble, harmonieuse, — j'ai recours aux souvenirs et, de préférence, presque toujours, aux souvenirs des rencontres et des escarmouches qui n'ont pas eu de dénouement, — parce que je n'ai alors ni subi ni infligé de déceptions.

Une femme surtout me tient souvent bonne, charmante et rajeunissante compagnie ; — en réalité, je ne sais pas où elle est ; mais, quand je l'évoque, elle apparaît à côté de moi, sur un petit banc au bord d'une grande mare entourée d'un bois de lauriers roses, couverte de nymphéas, de nélumbos, de butomes, de sagittaires, et bordée de *Vergissmeinnicht* — cette fleur des souvenirs que mon premier roman a mise à la mode, il y a quelque cinquante ans, — au moment où j'ai été moi-même à la mode pendant quelques jours — je n'y suis plus aujourd'hui — moins étonné de n'y être

plus que d'y avoir été ; — car je n'ai jamais fait grand'chose pour cela.

C'était une belle jeune fille que j'avais rencontrée, que je voyais assez souvent, dont je voulais faire ma femme, et qui y consentait.

Naturellement, elle ne m'a pas attendu ; — de là, désespoirs, fureurs, abattements ; mais, malgré la trahison, j'ai gardé pour son souvenir la plus tendre, la plus profonde reconnaissance.

Dans ce temps-là, en effet, dans ma première jeunesse, je croyais fermement que l'amour des femmes était réservé aux plus braves, aux plus spirituels, aux plus énergiques, aux plus honnêtes, aux plus laborieux — et — risquons un bien gros mot — aux plus vertueux.

Pendant assez d'années, elle fut — quoique absente — spectatrice de toute ma vie, — sans en excepter un jour ni une heure ; moi, me disant : « Que penserait-elle de moi en telle circonstance ? » Je lui ai dû ma première jeunesse, sérieuse, honnête, laborieuse, forte, — résolue, — une fois ou deux héroïque — et, — encore un bien gros mot, — chaste.

Je n'ai jamais essayé de la revoir, — une fois même j'en ai évité l'occasion, — parce que j'aurais craint une triste et cruelle découverte : à savoir, qu'elle n'existait pas et que je l'avais

inventée ; car, en réalité, je ne la connais guère, peut-être même je ne la connais pas.

La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, la seconde à regretter la première.

A propos de cette femme, j'éprouve quelquefois des regrets, mais ce n'est pas elle que je regrette, c'est moi, le moi que j'étais alors sous prétexte d'elle ; car j'ai été, depuis, bien loin de valoir ce que je valais alors.

La vie nous corrompt, et nous en sortons plus mauvais que nous n'y sommes entrés (1).

Mais revenons ou plutôt arrivons au but principal qui m'a fait écrire ces pages et dont je me suis en apparence beaucoup écarté — moins peut-être que je n'en ai l'air. La présentation de mes *bêtes à bon Dieu*, les raisons pour lesquelles j'ai congédié l'escadron volant de mes guêpes, — *Ille ego qui quondam*, — et les raisons pour lesquelles je les ai remplacées par les « bètes à bon Dieu ».

Jeune, très jeune même, encore au collège, j'étais déjà professeur et pion ; — pendant longtemps je n'ai lu que du latin et du grec.

(1) Paradoxe ! mon cher Aristophane Les enfants sont mauvais. L'âme comme la tête blanchit en vieillissant. (*Note d'un écolier.*)

— J'y suis revenu. — Je ne voyais que les héros un peu grossis de Plutarque et aussi ceux d'Homère et de Virgile ; — je m'étais fait ainsi un type d'hommes plus grand et plus beau que nature. Plus tard, lorsque du collège j'entrai dans la vie, je fus tristement désappointé d'abord, — puis bientôt irrité de ne pas trouver la taille requise à mes contemporains. Un peu plus tard, une femme, voyant chez moi quelques statuettes que m'avait données mon vieil ami Pradier, me disait :

— Vous avez tort d'avoir cela habituellement devant les yeux ; ça gâte le jugement et le goût, et, ensuite, on exige des pauvres femmes des « choses » qui ne sont que bien rarement dans la nature.

Les statues monumentales de Plutarque, de Virgile et d'Homère, avaient produit sur moi le même effet que les statuettes de Pradier.

Tout homme qui n'était pas parfait était un infirme ; tout homme qui n'était pas Achille était Thersite, celui qui n'avait pas la rude franchise de Caton était le fourbe Simon ou le perfide Ulysse, sinon celui qui n'avait pas le désintéressement de Socrate ou de Phocion était un voleur.

En descendant la montagne de la vie, j'ai jugé, je juge les choses et les gens d'un autre

point de vue et avec plus d'indulgence ou moins de colère. — Je tâche de me persuader que la maturité est un progrès, tandis que ce n'est peut-être que découragement et indifférence. Les guêpes étaient amies de la justice, de la vérité, mais fort belliqueuses, parfois inflexibles et même peut-être cruelles; — elles n'ont, je crois, jamais corrigé personne.

Dans mon jardin, j'ai rassemblé tous les arbres, toutes les fleurs auxquels se rattachent pour moi quelques souvenirs, joies envolées, amères ou suaves tristesses, et qui, à chaque saison, viennent me les raconter :

Des lointains souvenirs cachés commes des faunes
La troupe joue et rit. . . . .
Dans les fleurs des lilas et des ébéniers jaunes.

C'est là que j'ai cherché à recruter une autre armée, car je ne compte pas déserter la bataille, — une armée plus d'accord avec mon âge et ma façon de voir actuelle ; — et, après des études et méditations suffisantes, je me suis décidé pour les « bêtes à bon Dieu » que certains savants appellent coccinelles. et d'autres plus savants, entre autres le très savant Réaumur, « aphidiphages ».

Je vais vous les présenter :

Indra, — disent les Hindous ; Indra, Brahma, Wischnou, Thor, Osiris, Jupiter, Zeus, Jehovah, Gog, divers noms sous lesquels, par un instinct natif, tous les hommes de tous les temps ont adoré, invoqué, un seul et même Dieu, Être suprême, Créateur des mondes, — auquel ils n'ont eu que le tort d'assigner une forme et des limites ; — d'où tant de sectes, d'hérésies, de haines, et de guerres ! Il était réservé à notre époque de progrès d'imaginer la plus grosse bêtise qui soit jamais entrée dans les têtes humaines, à savoir : l'athéisme, religion d'État avec ses cérémonies, ses rites et surtout ses intolérances ; — car c'est la religion qui en a le plus,

Indra se dit un jour :

— Décidément, j'ai fait trop de pucerons.

Et, en réalité, il en avait fait beaucoup.

Vous n'êtes pas sans connaître les pucerons, — les savants disent « aphidiens », — et vous les haïssez si vous aimez les roses.

Les extrémités des jeunes pousses de rosiers en sont souvent entièrement couvertes, et ils se nourrissent, en l'interceptant, de la sève destinée à nourrir les boutons des roses

Un seul puceron, aux premiers jours du printemps, met au monde, d'une seule portée, près d'une centaine de pucerons qui, douze

jours plus tard, en ont engendré chacun une centaine. Un puceron est, dans l'espace d'une année, la souche de vingt générations : dès la cinquième génération, on pourrait compter cinq milliards neuf cent quatre millions neuf cent mille pucerons, — il n'y aurait plus, sur toute la terre, de place que pour les pucerons ; — mais Indra, qui, entre autres perfections, a eu, pendant les premiers siècles de la création, celle de corriger ses épreuves, — de faire au besoin une rature et une modification à son éternel poème, aujourd'hui immuable, a créé la coccinelle, la « bête à bon Dieu », qui passe sa vie à manger les pucerons, comme les pucerons passent leur vie à manger les rosiers et cent autres végétaux.

La « bête à bon Dieu » a la forme d'une petite tortue et la grosseur d'une lentille. L'étude de la nature est si immense, que de vrais savants se sont partagé cette étude en menues fractions. Il a été écrit de gros volumes sur les pucerons et sur les coccinelles ; il a été émis et soutenu parfois avec colères et injures des opinions diverses et absolues à leur sujet.

Comme Indra avait, à l'étourdie, un peu légèrement, mis des pucerons partout, il a, émen-

dant et corrigeant son œuvre, mis également partout des coccinelles.

Le genre coccinelle, dit le savant d'Orbigny, est répandu sur tous les points du globe : on en compte cent vingt espèces. Si vous y ajoutez toute la tribu des coccinellides, le savant M. Dejan vous offre un catalogue de trois cent trente-deux espèces; mais le savant Cavendish en connaît un peu plus de cinq cents.

Rien qu'une seule espèce, la *Coccinella variabilis* d'Illiger, a reçu plus de trente noms différents de divers auteurs.

Tous les savants vous diront que la coccinelle est un coléoptère hémisphérique, mais ils cessent d'être d'accord sur d'autres points. Le savant Latreille indique la coccinelle comme trimère ; mais le savant Cavendish la déclare tétramère; et le savant Lacordaire subtétramère, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas d'accord sur le nombre des tarses ou divisions des pattes de la coccinelle : les uns en comptent trois, les autres quatre, les autres plus que trois, mais pas tout à fait quatre.

La plupart des bêtes à bon Dieu ont l'écaille d'un rouge orangé, avec deux, quatre, six, etc. points noirs; d'où des espèces différentes : il y en a de jaunes avec des taches noires ; il y en a de noires avec des taches rouges ; j'en ai vu,

mais rarement, de roses et noires, et de violettes et noires tachées en damier.

A l'état de larve, c'est-à-dire dans son extrême jeunesse, la coccinelle est très vorace et assez remuante ; plus tard, elle devient plus sobre et sédentaire ; elle ne vole que rarement. Au repos, elle rapproche et couche ses pattes qui deviennent invisibles, on peut dire qu'elle se croise les bras.

Les pucerons doivent les trouver des animaux carnassiers et féroces, mais ces mangeuses de pucerons aphidiphages, comme les appelait Réaumur, ne sont méchantes que contre les méchants.

Absolument comme moi !

Ce sont donc les « bêtes à bon Dieu » qui vont poursuivre la guerre que les guêpes ont faite pendant un demi-siècle.

⁂

Le bonheur légitime est si cher aujourd'hui,
Qu'on n'ose plus aimer que la femme d'autrui.
Et, pour peu qu'un jeune homme ait d'ordre et de conduite,
Au banquet de l'amour, il vit en parasite.

Je connais un sage qui néanmoins a voulu se marier. Il confia ses intentions à une vieille femme de ses amies qui, charmée de se raccrocher même indirectement aux choses de l'amour, lui dit : « J'ai votre affaire ! » et elle ne tarda pas à lui faire rencontrer deux ou trois assez belles jeunes filles dont elle lui vanta les qualités et les vertus.

— Les qualités et les vertus, lui dit-il, j'en fais certainement grand cas, mais je suis certain d'avance de m'en accommoder ; — ce qu'il

m'importe de connaître, c'est les défauts de vos demoiselles, pour que je puisse choisir entre les défauts ceux auxquels je croirai pouvoir m'accoutumer le plus facilement.

C'est dans cet ordre d'idées très raisonnables que je vais, ô mon nouvel escadron, mes bêtes à bon Dieu, mes petites coccinelles aphidiphages, d'abord me confesser, à vous, puis vous confesser vous-mêmes.

L'homme amoureux d'une femme que, aveuglé par l'amour, il croit sans défauts, risque fort d'être désappointé et guéri, à l'apparition de défauts qu'il ne soupçonnait pas. Mais, s'il iaime une femme, en connaissant ses défauts il peut être tranquille, il ne se blasera pas, il ne se guérira pas. Il est perdu, il finira par aimer les défauts eux-mêmes.

Je commence :

Il y a un républicain en France, — c'est moi.

J'ai longtemps et en vain cherché un second avec lequel il m'eût été agréable de jaser utilement et congrûment des affaires publiques, j'ai dû y renoncer.

De là l'énergie avec laquelle, pendant un demi-siècle, j'ai fait la guerre aux pseudo et soi-disant républicains qui me gâtaient mes naïves et magnifiques idées de république.

J'ai beaucoup aimé et j'aime encore dans la

mort Gérard de Nerval — (Labrunie) ; — c'était un esprit des plus exquis, un littérateur qui est loin d'avoir dans l'opinion du public, qui le connaît à peine, la place qui lui est due et qui serait des premières.

Il appartiendrait à Arsène Houssaye, qui a longtemps vécu intimement avec lui lorsqu'ils étaient jeunes, d'écrire et de publier une étude sur l'œuvre de Gérard.

Deux fois, il sortit vainqueur des attaques d'une terrible maladie, la folie ; — lors de son second combat, je reçus, un jour, une lettre du médecin directeur de la maison de santé qu'il habitait :

« M. Gérard de Nerval, me disait-il, qui est en pleine voie de guérison, manifeste un vif désir d'aller dîner chez vous, et surtout avec vous ; — je vous l'enverrai après-demain, si cela vous convient ; ayez soin d'éviter toute conversation trop excitante, et usez d'adresse pour qu'il ne boive que peu ou point de vin pur. »

Ça me convenait très bien. — Gérard vint, avec tout son esprit calme, délicat, brillant. — Nous bûmes de l'eau rougie, servie dans des bouteilles que j'avais soigneusement cachetées, et il ne parut y faire aucune attention.

A quelques jours de là, Victor Hugo arriva

le matin, chez moi, rue de la Tour-d'Auvergne, qu'il devait habiter plus tard.

— J'ai reçu hier soir, me dit-il, une lettre du médecin de notre Gérard : il veut venir dîner à la place Royale, et le docteur me dit de m'entendre avec vous sur certains détails dont il paraît que vous vous êtes très bien tiré. C'est pour demain, venez de bonne heure, pour que nous ayons un peu de temps avant son arrivée.

Le lendemain donc, nous composâmes quelques bouteilles d'eau rougie, que nous cachetâmes. Hugo, qui, en ce temps-là, était très gai, ajouta de les rouler dans la poussière et d'y attacher quelques lambeaux de toiles d'araignée.

Il n'y avait à ce dîner point d'autres convives que Gérard, Victor Hugo, la belle madame Hugo et moi, et cette charmante famille, si cruellement et si prématurément moissonnée, — Charles et Victor qu'on appelait alors Toto, tous deux morts en pleine jeunesse, — Léopoldine et Adèle qu'on appelait Didine et Dédé, — Léopoldine qui se noya à Quillebeuf avec son mari, lequel, ne pouvant la sauver, se noya volontairement avec elle, et Adèle, d'une si grande beauté, qui devint pire que morte, dont la raison s'envola.

Gérard était un peu sérieux, parlait peu ; mais, comme on contait de certaines choses dont l'allure était mauvaise et inquiétante, il dit d'un ton solennel : « Ça va mal, et désormais ça n'ira pas mieux, j'en sais la cause et il n'y a que moi qui la sache. — Dieu est mort... »

Le soir, on vint chercher Gérard ; Hugo et moi, nous l'accompagnâmes jusqu'à la voiture qui devait l'emmener. Après nous avoir affectueusement serré les mains, la voiture déjà fermée et prête à partir, il dit froidement :

— On se tromperait beaucoup, si l'on croyait que j'ai pris pour du vin ce qu'on m'a fait boire, ce soir, dans cette maison autrefois si hospitalière.

Je dirai comme Gérard : On se tromperait beaucoup si on croyait que je prends pour une république et des républicains, la... chose où nous sommes et les hommes qui croient la gouverner.

Des républicains, il m'a semblé en voir huit ou dix en 1830, j'en ai connu trois en 1848 ; — ils sont tous morts, — et un peu morts de cela.

Autrefois, je m'en irritais, je m'en indignais ; — aujourd'hui, je suis plus calme et plus indulgent ; — est-ce maturité, est-ce sagesse, est-ce dédain ou dégoût ?

Il est évident que, pour les meneurs, la ré-

publique n'est pas un but, mais une échelle qui leur sert à grimper aux abus, non pour les renverser, mais pour les conquérir et s'en faire joyeuse vie.

Qu'ont fait ces bons communards, aussitôt qu'ils se sont cru les maîtres, sans s'apercevoir que ces saturnales étaient au bénéfice de quelques intrigants? Ils se sont affublés d'habits rouges ; quelques-uns, le citoyen Protot entre autres, préféra le bleu de ciel ; ils ont ajouté de grandes bottes montant jusqu'aux cuisses, en maroquin rouge, vert ou bleu, selon la fantaisie de chacun ; c'était là comme la représaille, la vengeance des bottes éculées ou absentes d'autrefois ; de plus, une profusion d'écharpes, de galons et d'étoiles d'or et d'argent ; et à tous de grands sabres traînant et résonnant sur le pavé, — le grand sabre était de rigueur. — Le citoyen Protot qui, s'étant nommé lui-même directeur des postes et télégraphes, avait cru devoir se faire faire des habits de hussard bleu de ciel chamarrés de broderies et de galons d'argent, n'avait pas manqué à la mode du grand sabre. Quelques citoyens et citoyennes allèrent aux Tuileries, coucher dans les lits des princes et des princesses ; les citoyennes se vêtirent de quelques robes de princesses, et la femme d'un soi-fai-

sant ministre de quelque chose disait : « Aujourd'hui, c'est nous qu'est les princesses ! » et elle allait le matin à la halle faire son marché dans une des plus belles voitures du roi Louis-Philippe.

Mais ce n'était pas par méchanceté : en politique, il y a les trompeurs. c'est-à-dire les meneurs, généralement des fruits secs, des décavés, des déclassés ; — il y a les trompettes, c'est-à-dire les journaux et les orateurs ; et les trompés, — c'est-à-dire vous-mêmes, ô bêtes à bon Dieu, qui nous représentez le public — et, ici, je vais vous confesser à votre tour, — le public, composé pour la grande partie de gens dont chacun vaut mieux que le tout : « Mais, comme a dit Montaigne, quand les hommes s'assemblent, leurs cerveaux s'estrécissent. »

Prenez un à un les hommes composant une assemblée quelconque et surtout une assemblée politique, donnez à chacun une valeur d'après son intelligence, son esprit, ses talents, sa probité, son bon sens.

Puis faites l'addition, et vous serez surpris de voir que le total est loin de représenter la somme de tout cela ; — que chaque chiffre a perdu une grande partie de sa valeur, — comme si on disait deux et quatre font trois,

ajoute sept, ça ne fait plus que deux. C'est que les sots ont la tête si remplie de leur sottise qu'il n'y entre rien de l'esprit des autres, — et que les gens d'esprit — j'entends les vrais — gardent toujours dans leur cerveau une case vide, une chambre d'amis — pour recevoir les idées nouvelles — et sont ainsi exposés à la contagion de la sottise. Milton, dans son *Paradis perdu*, — voulant peindre une assemblée de tous les diables sur lesquels il avait, je pense, quelques renseignements qui lui faisaient savoir qu'ils étaient en nombre infini, raconte que, pour pouvoir tenir dans une salle, cependant très grande, ils s'étaient tous transformés en très petits nains; c'est l'histoire du public. Chacun séparément refuserait de croire ou du moins hésiterait à croire la plupart des billevesées qu'on leur débite pour les recruter et les enrôler; réunis et formant le public, leur crédulité n'a plus de bornes. Un jour, le citoyen Louis Blanc, un peu embarrassé de ce qu'une foule de prolétaires le voyait monter dans une voiture du roi, — et, je suis bien informé, cette voiture était celle appelée *Colibri* dont il s'était emparé pour son service personnel; *Colibri* était un briska traîné par les deux chevaux *Ciron* et *Grain de mil*, — je dirai plus tard d'où je tiens mes renseigne-

ments si précis; — le citoyen Louis Blanc n'hésita pas à dire au peuple : « Mes amis, encore un peu de patience, et vous irez tous en voiture. » A quoi la foule répondit par des cris de « Vive Louis Blanc ! » Tandis que chacun séparément lui aurait donné du pied au derrière.

C'est vous — ô la foule — vous le public qui, autrefois vous êtes attelé au cheval de Troie et l'avez traîné jusqu'au milieu de votre ville, qu'il devait détruire, — malgré Laocoon, qui, de la javeline lancée dans les flancs du monstre *(machina fœta armis)* fit résonner les armes des ennemis qu'il contenait.

Insonnuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

C'est vous qui avez donné à Aaron les anneaux et les pendants d'oreilles de vos femmes, pour en faire un veau d'or que vous vous mîtes à adorer.

C'est vous qui avez fait la révolution de Février en criant les uns : *Vive la Charte !* — les autres, *Vive Napoléon et la Liberté !* cri qui ne pourrait se traduire que par *Vive le chat et la souris.*

C'est vous, qui, ayant un roi beaucoup plus républicain que vous tous, — un roi qui vous donnait dix-huit années de paix, de prospérité,

de liberté, de gloire en tous genres, dit-huit années telles qu'on n'en trouverait pas dix-huit autres semblables dans l'histoire de France, — un roi que vous auriez dû entourer avec vigilance et vous faire tous tuer jusqu'au dernier pour qu'on ne touchât pas un poil de sa barbe, — l'avez chassé sans savoir pourquoi — et avez acclamé une douzaine de maîtres, monnaie d'un roi, monnaie d'un beau louis d'or composé de gros sous vert-de-grisés.

Mais vous êtes semblables à la chatte métamorphosée en femme du bon La Fontaine : elle voit passer une souris, jette ses couvertures, se précipite, et poursuit la souris sous son lit. Vous avez fait de l'opposition sous Louis XVIII et sous Charles X ; vous avez voulu en faire sous Louis-Philippe, — et personne ne m'a écouté quand je vous criais : Pourquoi renverser ce roi, ô bourgeois, ce roi, qui est votre vrai roi, ce roi par lequel vous régnez ? si vous le cassez, jamais vous n'en aurez un autre semblable ; mais quelques parvenus — entre autres ce petit malfaiteur d'un grand talent en fourberie, M. Thiers, vous disait, quand il n'était plus au pouvoir — ce qu'il appelait être à pied : — « Jetez des pierres dans les vitres des Tuileries ; » et, quand vous aviez cassé les vitres, — il criait de sa petite voix

aigre : « V'la vitrrrier ! » On l'appelait du dedans, — et enfin il a démoli la maison.

Hors du pouvoir, lorsque Louis-Philippe disait : « Je l'envoie se retremper dans l'opposition, » M. Thiers dans *ses* journaux, retranchait au roi, en parlant de lui, les deux lettres S. M. — Ce n'était plus Sa Majesté, c'était la *pensée personnelle*, et dans l'intimité, papa d'Oliban. Mais quand les vitres étaient cassées, quand on appelait le faux vitrier pour les remettre — ces mêmes journaux le lendemain matin, disaient : « S. M. le roi a appelé M. Thiers. » — Et alors il ne se faisait pas faute de sabrer et de fusiller les casseurs de vitres. — Aucun n'a tué autant de républicains vrais ou faux soit en 1837 — soit en 1871 — que cet homme dont vous avez fait le premier président de votre troisième république. — Vous l'écoutiez quand il disait : « La république croulera toujours dans le sang ou dans le ridicule. » Vous l'écoutiez encore quand, nommé président, il vous disait : « Vive la république ! c'est ce qui nous divise le moins. »

Une république ! une république en France ! lorsque tout, dans l'esprit, dans le caractère, dans le tempérament des Français est complètement antipathique à la république.

Solon disait : « Je n'ai pas donné aux Athé-

niens les meilleures lois possibles — mais les meilleures lois qu'ils puissent supporter; — Solon n'aurait pas parlé de République aux Français.

Jean-Jacques Rousseau à qui la Commune a failli faire l'outrage d'une statue disait : « Pour une démocratie, il faut premièrement, un État très petit où le peuple soit facile à assembler, et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres; secondement, une grande simplicité de mœurs qui prévient la multitude d'affaires et de discussions épineuses, ensuite, beaucoup d'égalité dans les rangs et dans les fortunes; enfin, peu ou point de luxe. »

Êtes-vous cela? et voudriez-vous l'être? Vous mettez dans la politique, mes bonnes bêtes à bon Dieu, l'ardeur que vous mettez à adopter : les hommes, un nouveau gilet ou des souliers pointus; les femmes, un nouveau chapeau ou un changement de place pour leur croupe — il n'y a que des modes — et vos vêtements, vos principes de politique et de morale ont la mobilité d'une mode.

Vous êtes les gogos qui mordent aux hameçons de tous les Macaires et de tous les Bertrands qui créent des Sociétés pour le pavé incombustible, et la vente de terrains dans des

îles qui n'existent pas, amorces sottement et vilainement par l'appât de produits fabuleusement absurdes et injustes; et vous subissez en grand le vol à l'américaine qui consiste en ceci que, de deux voleurs, le moins bête dépouille l'autre. Vous êtes la foule qui entoure tout faiseur de tours, tout arracheur de dents, tout marchand de poudre à gratter. Vous ne savez ni admirer ni mépriser, vous passez sans repos de l'engouement à l'ostracisme — et vous n'élevez de statue nouvelle qu'avec les débris d'une ancienne — en jouant avec les tessons de la statue brisée l'air des lampions; — car l'air des lampions est devenu la vraie *Marseillaise* — depuis que vous avez laissé profaner et déshonorer ce beau et sublime chant de guerre contre l'étranger sur les champs de bataille, en en faisant un horrible chant de guerre civile, hurlé dans les cabarets.

Rien n'arrive en politique depuis soixante ans que ce qui peut se chanter sur l'air des lampions — c'est-à-dire il n'y a de possibles que des mots et des noms de trois syllables — et on n'est pas chiche d'élisions et de contractions pour y réduire le héros ou la sottise du jour : *Viv' la Chatt ! — la Réform' ! — Poléon, nous l'aurons ! — Gambetta ! — Caussidièr' !* — et, si ce fantoche de général Boulanger a

des chances d'être roi de France — c'est grâce à une modification faite à son nom, on ne crie jamais vive Boulanger, mais *Viv' Boulang !* — une syllabe de plus ou de moins dans le nom d'un candidat le condamne à la vie privée.

Vous ne renversez pas un « tyran » : c'est le nom qu'on donne sans rire au roi le plus libéral, le plus pacifique, le plus débonnaire, le plus paternel, sans vous assurer d'avance d'un autre tyran que vous puissiez acclamer et renverser plus tard ; — vous tuez un beau lion et vous le remplacez par douze caniches teints en jaune, dont beaucoup sont enragés ; vous ressemblez à ces sauvages qui, chaque matin, en sortant de leur case, adoptent pour Dieu pendant vingt-quatre heures, le premier objet, animal, arbre ou caillou qui frappe leurs regards.

Si bien que les gens qui ne vous aiment pas ont dit de vous : « Ce n'est pas un peuple esclave qui rompt des fers, c'est un domestique capricieux qui aime à changer de maître. »

Quant à la liberté, vous ne la comprenez à aucun degré. Être libre, ça veut dire pour vous, opprimer à mon tour. — En 1871, — un homme d'une ville voisine de Saint-Raphaël, séparé de sa femme depuis longtemps, vint la trouver et lui dit : « Nous sommes en répu-

blique, nous sommes libres, je viens t'étrangler ! » — et il l'étrangla.

Parlez donc d'égalité et de république à des gens possédés d'un tel amour du galon et des rubans.

Imaginez une récompense et un signe, une monnaie supérieure à l'argent pour payer ce qui ne peut se payer avec de l'argent, et la création de la Légion était une grande, belle et noble idée ; — car il y a des choses que l'argent tue ; les balles de Robin des bois, de *Freischütz*, qui tuent tout ce qu'il vise, sont des balles d'argent.

Ç'a été une grande et funeste sottise aux gouvernements qui ont prodigué et démonétisé cette croix, — qui a été bien longtemps la première et la plus enviée des décorations dans le monde entier ; — ils ont diminué un moyen d'action d'une haute moralité.

Je comprends qu'agissent ainsi les coryphées de la prétendue république. Pendant si longtemps ils ont poursuivi de leurs invectives et de leurs moqueries ces « hochets de la vanité » qu'ils n'avaient aucune chance d'obtenir, qu'ils devaient saisir l'occasion de détruire la Légion d'honneur.

Glatigny, un poète improvisateur qui n'était

certes pas sans talent, était en même temps acteur à un petit théâtre de banlieue ; — ce qui lui donnait à peu près à manger.

C'était l'époque où Racine fut déclaré un polisson ; — à cette époque aussi, Théodore de Banville avait un petit neveu ; quand l'enfant n'était pas sage, au lieu du *bonnet d'âne* en usage dans les vieilles écoles, pour les enfants paresseux, Banville l'affublait, le coiffait d'un chapeau d'académicien. — L'enfant était humilié, pleurait et disait : « Je ne le ferai plus ! » — Banville a-t-il conservé le chapeau ? Peut-être, un de ces jours, il pourra s'en coiffer lui-même, si l'Académie persévère dans la voie où elle semble entrée, d'élire surtout des écrivains.

Toujours est-il que ledit Banville surprit ledit Glatigny répétant le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, toi, Glatigny qui te dis romantique, tu vas jouer une pièce de Racine ?

— Tu n'y entends rien, répondit Glatigny, personne ne hait Racine plus que moi, personne ne lui fait autant de tort que je lui en fais. — Viens seulement ce soir au théâtre de Montmartre, et tu verras comme je le joue.

C'est ce qu'ont fait les soi-disant républicains

devenus les maîtres ; ils se sont divisés en deux sectes relativement à la Légion d'honneur ; mais arrivant en même temps, par des routes différentes, à la destruction ; les uns se sont donné la croix à eux-mêmes, — c'était déjà assez fort ; — les autres, qui avaient crié par trop haut contre l'institution, n'ont pas osé en fleurir leur boutonnière : ils en ont affublé leurs amis et complices ; bien plus, ils l'ont vendue, et le gendre du président de la République a distribué des croix à ses fournisseurs, à son architecte, à son tailleur, à son bottier, moyennant une petite réduction sur les notes.

Un jour, le prince de Ligne causait avec l'empereur d'Autriche Joseph II ; l'empereur lui dit, en lui désignant un homme de sa cour : « Rien ne m'inspire plus de mépris, que les hommes qui achètent des titres de noblesse. — Et que pensez-vous, Sire, répondit le prince, de ceux qui les leur vendent ? »

Notez que ce petit commerce de croix d'honneur ne peut se faire sans la complicité, du moins sans la tolérance du président de la république, du conseil de la Légion d'honneur, et du chancelier de l'ordre, M. le général Faidherbe.

Et malgré tout cela, ô mes chères bêtes à

bon Dieu, mes pacifiques coccinelles, je continue à vous aimer, parce que c'est sans la moindre méchanceté et ce n'est pas votre faute. Une nouvelle théorie... morale, si j'ose m'exprimer ainsi, politique, médicale, etc., professe que l'homme n'est pas responsable de ses actions, de ses crimes — parce qu'il n'est pas libre ; il est donc entraîné par son tempérament et son organisation ; — il n'est pas libre de ne pas tuer son père, et la société n'a pas le droit de le punir ; — on n'obtient jusqu'ici, grâce à cette théorie, que les « circonstances atténuantes » ; mais patience ! nous arriverons à l'impunité. D'autres théoriciens viennent de donner un puissant appui à la théorie de l'irresponsabilité : ils ont mis en avant la « suggestion » ; — on peut suggérer à un homme la pensée irrésistible de voler et de tuer, à une femme de se prostituer, — et alors il serait tout à fait inique de les punir.

Ils pourraient s'appuyer sur des faits incontestables; c'est la suggestion qu'exercent sur le peuple certains orateurs, certains gazetiers, se disant amis du peuple et dont l'influence ne l'a jamais conduit, au nom de la liberté, qu'à la prison ou à la mort sur les barricades, à moins qu'il ne meure de faim en abandonnant le travail.

Il ne serait pas juste, ô mes chères bêtes à bon Dieu, mes aimables bourgeois, de ne pas vous faire profiter de ces nouvelles théories si commodes pour MM. les voleurs et MM. les assassins.

Il en est de même de ces bons communards; on a été, j'ai été moi-même bien sévère à leur égard; au commencement, ils n'ont vu dans l insurrection qu'une sorte de fête, de saturnale, de « rigolade ». — Crier, chanter, boire « à l'œil » chez les marchands de vins; s'affubler d'habits brodés et de képis à galons et à étoiles.

Ils ont cru que ça vous amusait vous-mêmes, comme un mardi gras ou une descente de la Courtille; — mettons-nous à leur place; ils ne pouvaient supposer que près de deux millions d'habitants d'une grande ville, permettraient à deux ou trois cents farceurs de faire des choses qui leur déplairaient. — Vous les auriez écrasés rien qu'en jetant sur eux par les fenêtres, vos deux millions de pots de chambre. — Ils ont pris votre silence, votre tolérance, pour un consentement, presque pour une approbation tacite, et alors ils ont continué; mais ils se sont laissé entraîner eux-mêmes, sont allés plus loin qu'ils n'en avaient eu d'abord l'intention; puis les voleurs, les assassins, les

incendiaires se sont joints à eux ; alors ils se sont trouvés plusieurs milliers ; mais que pouvaient faire encore ces plusieurs milliers, si vous aviez formulé votre improbation, vous qui étiez au moins un million huit cent mille — en tombant dessus, ne fût-ce qu'à coups de canne ?

Il en est de même aujourd'hui : vous avez élu ou laissé élire, étant au moins un million et demi contre trois ou quatre cent mille, le conseil municipal de Paris, composé en partie d'anciens membres de la Commune, en partie de gens qui ne cachent pas leur dessein de la reconstituer. — Quand il vous suffisait de dire tous à la fois : « Ça ne m'amuse plus ! » — au besoin d'aller jusqu'à dire : « Ça m'embête ! » pour faire rentrer dans leurs trous, les anarchistes, les communards, les fédéralistes, les possibilistes, les naturalistes... Ah ! non, ces derniers sont des littérateurs ; mais leurs doctrines ne sont pas si éloignées des autres qu'on le pourrait croire ! « Redoutez, disait Sénèque, la corruption du langage et de la littérature ; elle précède de peu ou suit de près la corruption des mœurs. »

Les patriotes plus que patriotes, titre renouvelé de 1792, etc., etc.

Mais si, mes bonnes coccinelles, vous continuez à manger paisiblement vos pucerons, à cette table toujours servie sur les tiges des rosiers, sans regarder ni devant ni derrière, ni à droite ni à gauche, ô mes chers bourgeois, vous vous réveillerez un matin sous le règne de Ferry ou de Cascamèche, de Cattiaux, d'Hovelacque, de Boulanger ou de Tartempion, de Wilson, de Tricoche et Cacolet, de Freycinet ou de Coquelin aîné, de Rouvier ou de Laginggeole, de Galimafré ou de Bilboquet.

Je ne crois pas, comme Gérard de Nerval, que Dieu soit mort; mais je crains qu'il n'ait, pour le moment, détourné ses regards de cette France qu'il a si longtemps douée et protégée presque jusqu'à la partialité et à l'injustice. Mais, voyant que les Français ne veulent absolument pas être heureux, il se sera dit, comme Jéhovah, lors de la fuite d'Égypte, le dit à Moïse en parlant de son cher peuple juif: « Décidément ce peuple a la tête dure... Peut-être faut-il traiter les peuples comme les enfants, ajouta-t-il, et ne pas trop les gâter. »

Pendant longtemps, on a lu sur l'exergue de nos pièces de cent sous: *Dieu protège la France*, et cette protection se manifestait, entre autres formes sous celle de la multiplication de ces pièces de cent sous, comme les cinq pains et

les deux poissons multipliés par Jésus au désert.

Eh bien, depuis qu'on a effacé cet exergue, il semble fort, non pas seulement que les pièces de cent sous se soient moins multipliées, mais qu'elles ont perdu de leur valeur, et je le prouve.

Un vieil ami à moi, Achille de Vaulabelle, qui a été ministre de l'instruction publique en 1848 et qui est mort à Nice il y a trois ans, en me parlant des changements arrivés à Paris, depuis plus de trente ans que je l'ai quitté, me disait :

— Ces dîners de gala que nous ne nous permettions qu'aux jours de fortune, dans une taverne de la place des Italiens, et qui nous coûtaient quarante sous, coûtent aujourd'hui cinq francs et sont loin d'être aussi bons ; il en est de même de tout.

Or, si ce qu'on avait alors pour quarante sous exige aujourd'hui cinq francs, il est évident que la pièce de cent sous a perdu les trois cinquièmes de la valeur d'autrefois, et que la difficulté de gagner sa vie a augmenté des trois cinquièmes.

Puisque je parle de Vaulabelle, je rappellerai qu'il fut un des trois seuls hommes au pouvoir qui, en 1848, refusèrent de se servir des voi-

tures et des chevaux volés au roi Louis-Philippe; les deux autres étaient Lamartine et Dupont (de l'Eure). C'est le moment de vous dire comme je vous l'ai promis, comment je possède des renseignements curieux et incontestables : par exemple ceux que je vous ai donnés sur Louis Blanc ; après quoi, je les compléterai d'une façon non moins curieuse.

M. Louis Tirel, contrôleur des équipages du roi Louis-Philippe, a publié une petite brochure en 1850, c'est-à-dire du vivant de tous les hommes dont il avait à parler. Forcé de continuer pour les nouveaux venus le service qu'il avait fait jusque-là pour le roi, il avait dû enregistrer le nombre et le nom des chevaux et des voitures réquisitionnés par eux ; c'est cette note qu'il a publiée et contre laquelle aucun d'eux n'a fait de réclamations, se contentant de faire disparaître le plus d'exemplaires possible de l'ouvrage de M. Tirel, qui, du reste, avait été tiré à petit nombre,

Un détail singulier : ce M. Tirel, fort triste, fort indigné de ce qui se passait, d'accord avec ses collègues et ses subordonnés, trouva philosophiquement une distraction, une petite consolation, un amusement, dans le choix des noms des voitures et des chevaux qu'il leur fallait profaner, en appliquant tels ou tels

noms à tels ou tels personnages. Cette sorte de gaminerie aristophanesque donnerait, au premier abord, l'air d'une « charge » aux récits de M. Tirel, s'il n'était facile de vérifier les noms des voitures et des chevaux du roi dont il donne la liste.

C'est ainsi, comme je l'ai dit, que Louis Blanc avait un *Colibri* attelé de *Ciron* et *Grain de mil.*

« Le hasard, dit M. Tirel, n'a pas seul déterminé les choix. Je désignais le plus souvent, pour le service de chacun de ces héros de l'émeute, les voitures et les chevaux dont les noms me paraissaient le mieux en harmonie avec leurs antécédents ou avec les vertus que la renommée leur attribuait. »

Carmouche, un vaudevilliste qui réservait pour ses amis beaucoup plus d'esprit qu'il n'en donnait au public dans ses pièces de théâtre, a dit :

Et qui s'amusera, si ce n'est le malheur.

Empruntons à la brochure de M. Tirel, très rare aujourd'hui, quelques « documents », et voyons comment la république *monta dans les carrosses du roi.*

Le citoyen Ledru-Rollin se servait quotidiennement du coupé le *Volant*, attelé de

Néron et de l'*Imposteur*, relayés à mi-journée par *Fripon* et *Cartouche*.

Outre ces équipages, le citoyen Ledru-Rollin avait dans ses remises cinq autres voitures : l'*Hébé*, coupé bas ; le *Prince*, coupé de cérémonie ; le *Royal*, char à bancs de promenade ; la *Marquise*, calèche de ville ; le *Phénix*, landau de ville et de campagne.

Il avait de plus vingt-deux chevaux de supplément dans ses écuries ; un piqueur pour prendre ses ordres : c'était le nommé Millet, celui-là même qui arrêta l'assassin Lecombe, qui venait de tirer sur le roi ; dix aide-cochers, cochers et palefreniers.

Voici les noms des vingt-deux chevaux de supplément : *Rôdeur*, *Gargantua*, etc.

Jamais les fils du roi ne s'étaient permis un tel luxe.

Le citoyen Maraste se contenta du coupé le *Ci-Devant*, attelé de *Pimpant* et de *Faquin*.

Le citoyen Garnier-Pagès, ancien courtier de savons à Marseille, dit M. Tirel, se servit pendant cent dix-neuf jours de l'*Omnibus*, attelé de *Marseillais* et de *Gascon*.

Pendant cent dix-neuf jours également, le citoyen Arago s'est servi du coupé l'*Étoile*, attelé de l'*Éclair* et de *Foudroyant*.

Le citoyen Flocon avait à sa disposition pen-

dant cent dix-neuf jours le coupé le *Paon*, attelé de *Chicard* et d'*Intrigant*, et, pour le service particulier de madame, la calèche la *Duchesse*, attelée de *Calypso* et de *Pomaré*.

Le citoyen Pagnerre, libraire, éditeur d'almanachs, s'est servi pendant cent dix-neuf jours de la calèche la *Mouche*, attelée de *Basile* et de *Dégourdi*.

Le citoyen Bethmont a disposé pendant cent trente-sept jours du coupé le *Mercure*, attelé de *Pâtre* et de *Navet*.

Le citoyen Marc Caussidière, commis voyageur, s'étant nommé préfet de police, a joui pendant quatre-vingt-un jours du briska le *Rustique*, attelé de l'*Espion* et de *Goupeur*.

Le citoyen avocat Vivien, qui trouva sous tous les régimes le moyen d'être quelque chose, fût-ce n'importe quoi, eut la calèche la *Girouette* attelée de *Variable* et d'*Incertain*.

Le citoyen Sobrier était une espèce de fou furieux et bon enfant. Caussidière, qui était un retors, le voyant très populaire, avait dit : « Je n'accepterai la préfecture de police, (personne ne la lui offrait) que si je la partage avec mon ami Sobrier. Il s'était donc installé à la préfecture, grâce à Sobrier, puis l'en avait chassé. Sobrier s'en alla avec une quarantaine de « montagnards » affublés de cein-

tures rouges, hérissés de pistolets, chercher une nouvelle installation ; — il n'avait droit à rien, mais il prenait tout ; — il prit possession de l'hôtel, rue de Rivoli 196, où étaient placés les équipages de la duchesse d'Orléans, et y institua « la Commune », quelque chose ressemblant fort au conseil municipal actuel de Paris. Il se fit donner la voiture le *Commandeur*, attelée de *Léopard* et de *Fosse aux lions*. Il eut de plus deux chevaux de selle, *Janissaire* et *Vautour*, et ses estafiers eurent bientôt ruiné les seize autres chevaux de selle, qui se trouvaient dans l'hôtel ; cela dura quatre-vingt-six jours.

Et cætera, et cætera ! Je ne cite que ceux de ces gaillards dont le nom a pu rester dans quelques mémoires.

En résumé, il y avait — d'après un contrôle parfaitement régulier — quarante et une voitures, cent douze chevaux, affectés au service des autorités d'alors, pendant quatre mois ; toutes les voitures furent rendues horriblement sales, et les chevaux fourbus.

Je vous dirai un autre jour, et sur des documents également exacts, précis, authentiques et irréfutables, ce que ces hommes politiques, au nom de « la réforme », qui avait été le prétexte de la révolution, ont mangé et bu, et

vous ne vous étonnerez pas de l'ardeur que nos hommes politiques d'aujourd'hui manifestent pour revenir à une pareille ripaille. Quand les pères ont tout mangé et tout bu, les enfants ont une terrible faim et une rude soif; et puis ça n'est pas leur faute! La protection excessive accordée aux marchands de vins, devenus un des corps de l'État, font boire au *pauv'peupe* de si horribles drogues, qu'ils voudront boire de vrai vin — sans avoir à le payer, comme il faut trop souvent le faire chez les mannezingues, au mépris des droits sacrés du peuple.

C'est un spectacle étrange et instructif de voir les soi-disant républicains de toutes couleurs et de toutes nuances se mettre d'accord pour la chasse, aussitôt qu'une proie est en vue; puis, la bête abattue, quand vient le moment de la curée, se montrer les dents, pousser des rugissements aigus, et montrer plus de colère les uns contre les autres qu'ils n'en avaient contre l'ennemi, se menacer, se traiter de coquins, de voleurs, de scélérats, de traîtres, de crétins, de galeux, etc. — Voir leurs journaux! Puis, si une autre proie est signalée, se remontrer immédiatement d'accord, redevenir « frères » et se remettre correctement en chasse, jusqu'à la curée prochaine.

Trois cent trente-trois députés soi-disant républicains viennent d'interrompre les recherches si utiles et si insuffisantes d'économie, pour voter des pensions « aux victimes de février 1848, ou à leurs descendants ». Or vous croiriez, vous les naïfs, vous, mes bêtes à bon Dieu, vous, mes chers bourgeois, que par « victimes » on entend les volés, les dépouillés, les assassinés; non, cela doit s'entendre, en 1848 comme en 1871, des voleurs, des incendiaires et des assassins.

Il est une de ces victimes que je crains qu'on n'oublie, et que je veux rappeler aux organisateurs et distributeurs de ces « récompenses nationales ». Il est mort, mais il peut avoir laissé des héritiers.

Lorsque, le 26 février, le palais des Tuileries reçut la destination et le nom d'« Invalides civils », il se présenta un grand nombre de citoyens, très peu de blessés, mais le plus grand nombre atteint des maladies les plus étrangères aux événements qui venaient de se passer; mais on n'était pas fâché de se faire « soigner » dans ce palais, où était encore un reste de magnificence.

Un garçon lampiste avait reçu un léger coup de baïonnette à l'épaule gauche ; le chirur-

gien, chargé de lui donner des soins, traitait la chose d'égratignure, et annonçait une parfaite guérison sous quelques jours; cependant la plaie ne se fermait pas, le malade s'affaiblissait, refusait toute nourriture, à l'étonnement général, et ne pouvait qu'avec peine avaler et digérer quelques bouillons; le chirurgien soutenait qu'il y avait là quelque chose d'insolite, quelque mal que le malade s'obstinait à ne pas avouer; il mourut à la suite d'une suffocation; le docteur voulut faire l'autopsie de ce cadavre dans l'intérêt de la science.

Il trouva le pylore presque entièrement bouché par un gros diamant, avec sa monture, que le lampiste n'avait pas eu le temps d'en détacher, pour soustraire son larcin aux regards.

Le citoyen lampiste, comme victime et héros de février, fut conduit à Saint-Germain-l'Auxerrois, en passant sous l'arc de triomphe du Carrousel, avec les honneurs militaires. Je regrette d'avoir oublié son nom.

En voyant les inquiétudes, et peut-être les chagrins qu'il éprouva, on a parlé beaucoup de la démission de M. Grévy. Je n'en crois rien; je rappellerai le munitionnaire Ouvrard, qui fut mis en prison par son ancien associé Seguin,

pour une dette de trois millions. Ses amis lui disaient : « Vous en aurez pour cinq ans, c'est dur, quand vous pourriez, si vous vouliez, payer la somme pour laquelle vous êtes détenu ! — Vous ne comprenez pas, leur répondit-il, qu'il n'est pas d'affaires, d'industries, etc., qui me permettent aussi facilement, sans fatigue, et d'une façon aussi sûre, de gagner trois millions, dans le même espace de temps ! »

Il fit richement décorer sa cellule, se faisait apporter du dehors des repas exquis, auxquels il invitait ses amis, et Seguin ressentit plus de chagrin et de colère de l'emprisonnement, que le prisonnier lui-même.

Les pseudo-républicains, dans leur haine acharnée contre la Légion d'honneur, où ils n'ont pu se faufiler, entrer et monter, comme dans les carrosses du roi qu'en la salissant et la détruisant, ont imaginé de supprimer les trois établissements dont la première origine est due à Louis XIV, et qui avaient été consacrés par Napoléon à l'éducation des filles des légionnaires, Saint-Denis, Barbette et les Loges. Ils les ont voulu supprimer, dans le but de faire une levée en masse, et un recrutement forcé pour peupler leurs absurdes lycées de filles restés déserts, après et malgré d'énormes

dépenses, ce qui ne pouvait se faire qu'en dépouillant arbitrairement les pères, la plupart vieux officiers, et les filles d'un droit acquis, lequel est légalement consacré à une éducation honnête et religieuse, et en jetant celles-ci dans des écoles d'athéisme, dans les « bouibouis » des collèges de filles.

Après la répression de la Commune, je disais : « Il faut contenir la génération présente et élever celle qui la suit. » Vous n'avez pas voulu, ô mes bêtes à bon Dieu, ou vous n'avez pas pu suivre ce conseil ; ou plutôt vous ne vous en êtes pas souciés, et les soi-disant républicains, anarchistes, athées, possibilistes, polichinelles et robespierrots, vous ont subtilisé et volé vos enfants en même temps que les leurs, et les ont condamnés à une éducation absurde, immonde, et propre seulement à en faire des hommes comme eux. Je ne parlerai pas aujourd'hui de l'éducation des garçons, de cette absurdité de mettre, pour les carrières dites libérales, si dangereusement encombrées des déserteurs de l'agriculture, les barrières à franchir, les banquettes irlandaises à la fin de la carrière, au lieu de les mettre au commencement, pour n'y laisser entrer que ceux qui présenteraient des apti-

tudes spéciales. D'où tant de malheureux, gavés, empiffrés, beaucoup trop jeunes, de connaissances relativement indigestes, que les plus heureux viennent vomir devant les examinateurs ; car, pour le cerveau comme pour l'estomac, ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, c'est ce qu'on digère, et beaucoup de ceux qui réussissent à ces examens, ne pourraient plus les passer une seconde fois. D'où beaucoup plus de lunettes, beaucoup moins de cheveux qu'autrefois ! D'où tant de malheureux qui roulent éclopés et tombent autour des barrières, et qui n'ayant acquis que de nouveaux besoins, n'espèrent les satisfaire que par les révolutions !

Je parlerai aujourd'hui seulement de la mode de faire les filles savantes, de les faire travailler à obtenir des brevets ; car ce n'est qu'une mode comme les souliers pointus et la croupe au milieu du dos, mode établie sous deux prétextes absurdes.

Le premier, c'est de leur créer des ressources pour gagner leur vie si elles sont pauvres, et de leur constituer une dot qui leur permettrait légalement d'épouser des officiers, la loi acceptant le « brevet supérieur » obtenu par une fille comme représentant les 1200 francs de rente exigés en ce cas.

C'était une ressource, et on représentait 1200 francs, quand c'était une exception ; mais, aujourd'hui déjà, il y a presque plus de professeurs que d'élèves, et c'est condamner d'avance un très grand nombre de filles aux plus tristes conséquences de la misère.

Le second prétexte est de rendre la femme égale de l'homme et d'élever ainsi sa condition dans le mariage.

Cela est une idée absolument fausse et qui est une des causes de la dissolution de la société.

C'est de croire que l'égalité consiste à être tous la même chose, tandis qu'elle ne peut consister qu'à s'élever au même niveau de perfection dans son rôle, dans son métier particulier. Un bon jardinier est l'égal d'un bon avocat, d'un bon médecin ; mais le mauvais avocat, le mauvais médecin n'est pas l'égal du bon jardinier.

Quant aux filles, supposons des acteurs devant jouer *Iphigénie*, l'égalité ne consiste pas à ce que l'actrice prétende jouer *Achille* ou *Agamemnon* comme ses camarades de l'autre sexe, au lieu de jouer *Iphigénie* ou *Clytemnestre*.

Pour produire une harmonie, deux voix ne doivent pas chanter à l'unisson ni la même partie, mais chacune sa partie. L'égalité, c'est

d'obtenir d'un homme qu'on aime, un amour d'abord passionné, puis ensuite tendre, d'être l'orgueil, la joie de la famille, l'ange du foyer, même le plus petit, la reine aimée et respectée de la maison, quelque humble qu'elle soit.

Agésilas disait : « Que faut-il enseigner aux garçons ? Ce qu'ils auront à faire étant hommes. »

Cette maxime s'applique au moins autant aux filles qu'aux garçons. Il faut enseigner avant tout aux filles à être femmes, c'est-à-dire à être l'ordre et le charme dans la maison et à constituer la maison elle-même. Il faut leur enseigner, et surtout par l'exemple, à être mères ; car la mère doit être la première, presque la seule institutrice de ses filles ; je n'aime pas à voir les filles dehors pour suivre les cours, apprendre les sciences, etc. ; une fille bien née ne doit quitter la maison de sa mère que pour entrer dans celle de son mari.

Nos grand'mères n'étaient pas si savantes, mais elles n'en inspiraient pas moins d'amour ; on leur faisait beaucoup plus d'enfants, et de plus beaux enfants, et avec plus de plaisir.

Et aussi leurs maisons étaient mieux tenues, et l'argent gagné par les maris mieux dépensé.

Les filles savantes ! Bon Dieu ! les deux tiers

heureusement auront bien vite tout oublié; mais le dernier tiers deviendra des pédantes, des présomptueuses, et, en y pensant dernièrement, en voyant mon petit-fils, enfant de treize ans, jouer dans le sable au bord de la mer, j'ai été pris d'un sentiment de compassion, et je me suis écrié : « O mon pauvre petit Alphonse, quand tu seras en âge d'aimer les femmes, comme elles t'ennuieront ! »

Autrefois, la plupart des hommes qui se mariaient, aimaient à avoir quelque chose à enseigner aux filles qu'ils épousaient : aujourd'hui, pour peu que cela continue, ce sont elles qui instruiront leurs époux.

L'innocence des filles est principalement composée d'ignorance, et cette ignorance passait autrefois pour être un si grand charme que, au besoin, on l'enseignait à certaines filles, et que d'autres la jouaient.

C'était un charme et une préservation. Malherbe disait : « Nos filles de la campagne sont trop ignorantes et trop bêtes, pour se laisser séduire. »

Comme un ancien disait : « Les Athéniens ne tromperont jamais les Béotiens, ils tendent leurs filets trop haut. »

Les filles savantes causent, discutent avec les hommes, c'est ce qu'on appelle en escrime

« donner du fer »; de là tant de « flirtations » qui laissent les filles, je le veux bien, relativement vierges, mais font de leur virginité une marguerite : je t'aime *un peu*, *beaucoup;* en évitant, autant que possible, le *passionnément ;* marguerite qu'elles s'en vont effeuillant et qui a perdu un pétale ici et un autre là, et qui finit par n'avoir conservé que le cœur, et le cœur des marguerites est : « J'aime ! »

Mais que feront, que deviendront ces filles savantes, quand la mode ne sera plus d'être savantes, quand la mode aura remis les croupes à leur place naturelle ?

Un garçon qui a manqué sa carrière a toujours une ressource; pour peu qu'il ait du cœur, il lui reste une carrière parfaitement honorable, il peut se faire soldat.

Les filles n'ont pas la même ressource, leur vie normale étant manquée; elles n'ont pas l'équivalent des garçons, il ne leur reste que le trottoir, et le trottoir est déjà bien encombré, en haut et en bas, contre les maisons et dans le ruisseau.

J'ai sous les yeux un spécimen d'une autre éducation : une jeune femme qui a appris des sciences et des lettres bien juste le nécessaire : on s'est fié sur ceci, que les femmes, mieux douées que les hommes, devinent tout et ne se

trompent que quand elles réfléchissent ou étudient.

Celle-ci, quoique d'une classe libérale et modestement aisée, a appris l'art de la couture et même la partie de la chimie qui s'applique à la cuisine.

Presque enfant encore, elle tenait et gouvernait la maison et les servantes, faisait les achats, apprenait le prix de tout.

Aujourd'hui, femme et mère de famille, elle n'est pas obligée de subir les exigences exorbitantes et toujours croissantes des cuisinières; elle prend des filles de la montagne à vingt francs par mois auxquelles elle fait faire et enseigne à faire la cuisine; elle taille et coud elle-même ses robes et ses chapeaux et peu de femmes sont aussi bien habillées qu'elle et d'une façon aussi seyante; elle fait tous les vêtements de ses enfants, ce qui ne l'empêche pas d'être bonne musicienne et de montrer à l'occasion un esprit non appris pas cœur, mais naturel, original et personnel.

Cette fille-là a réellement apporté une vraie dot en se mariant, elle fait vivre dans une grande aisance son mari et ses enfants avec de très médiocres revenus.

C'est une vraie femme, tandis que l'éducation actuelle des filles, sous prétexte d'en faire

les égales des hommes, en fera des hommes-femelles, des *hommesses.* L'être humain se compose d'un homme et d'une femme et non d'un homme et demi comme vous le feriez.

Toutes les civilisations intelligentes ont tendu, au bénéfice de l'amour, à accroître les différences entre les deux sexes ; les Spartiates qui, dans leur république féroce, ne voulaient pas d'amour, élevaient les filles avec les garçons et comme eux et les faisaient lutter nues avec eux.

Les Athéniens, au contraire, plus poètes, plus artistes, plus sages, exigeaient que les femmes portassent des vêtements longs, flottants et traînants.

J'ai peut-être déjà dit, mais éparpillé aux quatre vents, une partie de tout cela ; mais, aujourd'hui, je rassemble mes grains en gerbe et ne crains pas de me répéter, parce que c'est une grande et importante vérité.

Je connais deux de ces malheureuses victimes de cette mode de la science ; l'une, arrivée à l'âge de femme, mais ayant l'aspect d'un enfant, chétive, émaciée, anémique, comme on dit aujourd'hui, me disait : « Je n'ai jamais grandi que pendant les vacances » ; l'autre, exilée de « la maison » pour aller de la province à Paris dans une pension, pour

« pousser » ses études, écrivait : « On me fait tant travailler, que je n'ai le temps d'être triste que le dimanche ; aussi, le dimanche, je m'en donne à cœur joie, c'est comme une fête. »

Croyez bien ceci : c'est que les vrais hommes aiment les vraies femmes, et que les vraies femmes n'aiment que les vrais hommes.

Donc, mes bêtes à bon Dieu, mes coccinelles aphidiphages, nous nous connaissons ; vous savez et vous acceptez mes défauts, je connais et je tolère les vôtres, nous pouvons marcher ensemble ; — marchons !

***

A peine sorti de mes études classiques au collège Bourbon de Paris, j'y étais immédiatement rentré comme professeur ; — aussi étais-je naturellement imbu du respect de la religion des « Anciens ».

Étudiant, on m'avait fait lire avec dévotion Hérodote, Thucydide, Plutarque, Xénophon, Polybe, Salluste, Tite-Live, Tacite, Macrobe, Quinte-Curce, etc.

Avec la même dévotion, je les faisais lire à mes élèves, sans leur permettre plus qu'on ne me l'avait permis le moindre doute sur la véracité de ces grands écrivains; et je croyais de bonne foi, naïvement et en toute confiance, savoir exactement tout ce qui s'était passé de

tout temps, du moins dans la partie restreinte du monde dont avaient daigné s'occuper les Grecs et les Latins.

Ajoutez Moïse — et, pour des temps moins éloignés, Grégoire de Tours — Frédégaire — Guillaume du Bellay et ses *Ogdoades*, ainsi que les *Mémoires* de son frère Martin, Mézeray, Varrillas, etc.

On comprendra facilement combien, par la comparaison avec ce que je considérais comme la perfection, je fus étonné, scandalisé, indigné, — lorsque je lus les ouvrages des soi-disant historiens de l'histoire contemporaine, des temps qu'avait vus mon père et que j'avais vus moi-même en partie : — les fables, les légendes fabriquées, les plus effrontés mensonges publiés sur les événements de la veille, racontés à des gens qui avaient pu les voir aussi bien que les historiens eux-mêmes.

De notre temps (1825), l'armée de l'opposition qui faisait la guerre à la Restauration, se composait de l'alliance de deux partis aussi ennemis au fond que peuvent l'être deux partis, bien plus deux principes contraires : — les républicains prétendant à la liberté absolue et sans limites, les bonapartistes regrettant et représentant le despotisme impérial, — le pouvoir, auquel ils aspiraient par des efforts

concertés, ne devait être après la victoire qu'un champ de bataille où les deux alliés se livreraient une bataille définitive ; — ils arboraient le drapeau tricolore, c'est-à-dire le rouge et le bleu séparé par le blanc servant de coussinet entre eux pour éviter le choc.

Il n'en est pas de même aujourd'hui : — le parti soi-disant républicain est un ramassis de hordes diverses qui n'ont de lien entre elles que des soifs et des appétits et qui arborent le drapeau rouge, vin, sang et feu, — avec de petits guidons de toutes nuances, d'après que telle ou telle horde y met plus de la couleur du vin ou davantage de la couleur du feu ou du sang ; tandis que, en réalité, si leur drapeau devait représenter leurs principes, ce devrait être la culotte d'Arlequin.

Revenons aux historiens. — M. Thiers écrivit, en 1823, une *Histoire de la Révolution* commencée en collaboration avec Félix Bodin, et continuée par lui seul ; il s'agissait de se populariser en se conciliant le parti républicain.

Il n'hésita pas à expliquer, à excuser, à un certain point, les folies, les crimes, à réhabiliter les fous, les scélérats sanguinaires, sous

prétexte d'une prétendue grandeur dans la folie et dans la scélératesse. Ce livre eut un succès prodigieux, et ce qui montre clairement le dessein et le peu de bonne foi de l'auteur, c'est qu'à chacune des nombreuses éditions il le retouchait, le remaniait, le modifiait, pour le mettre d'accord avec les fluctuations de sa politique; plus tard, n'étant plus certain de l'accord des républicains et des bonapartistes, il voulut s'assurer des seconds et publia son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, où il montra pour Napoléon le même enthousiasme qu'il avait montré pour Robespierre, et pour l'empire l'admiration qu'il avait eue pour la république que l'empire avait détruite.

Il y eut aussi Michelet, qui se mit à suivre le courant des opinions d'alors, esprit facile à s'emballer, emphatique, prodiguant les étincelles et les éclairs, et non la lumière; partisan dévot de « la multitude » ; et, comme M. Thiers avait pris Robespierre, il lui fallait une apothéose, un héros, un dieu, il prit Danton; et alla plus loin que M. Thiers. Pour obtenir le même succès, Louis Blanc dut aller plus loin dans la glorification des folies et des crimes et dans l'admiration de leurs auteurs.

Puis vint Esquiros (hélas! Alphonse !); c'était un gamin de lettres, il avait commencé par

imiter les romans qui réussissaient alors, mais on ne les avait pas lues, ces imitations, et la critique n'avait pas daigné même les blâmer.

En ce temps-là apparut Lamennais qui, de prêtre presque fanatique et d'autoritaire absolu, était en train de devenir républicain, anarchiste, etc., qui, après avoir paru tendre au chapeau rouge, se contentait du bonnet rouge qu'on peut se donner soi-même; il publia les *Paroles d'un Croyant*.

Ce pastiche apocalyptique fit un bruit terrible, il eut pour admirateurs tous ceux qui ne le comprirent pas, c'est-à-dire tout le monde.

Le jeune Esquiros abandonna momentanément le roman pour suivre ce courant, et publia l'*Évangile du Peuple;* mais, cette fois, c'était plus grave; il imita ceux qu'on mettait en prison, et le pouvoir d'alors commit la sottise de le prendre au sérieux, de le condamner, et de l'enfermer à Sainte-Pélagie pour huit mois; c'était déjà un succès: il était logé et nourri, ce que ses romans n'avaient pas fait; mais, cette fois, il était sauvé.

Il passa immédiatement grand écrivain, éminent publiciste, etc. En effet, de tout temps, en fait de grades, on a bien plus vite et plus facilement de l'avancement dans l'armée d'opposition et d'attaque qui paye ses soldats en

promesses et en espérances, que dans l'armée de défense qui est au pouvoir, et doit payer les siens en réalités sonnantes et trébuchantes, c'est ce qui, plus tard, entraîna et perdit Eugène Sue, qui, lui, avait du talent, et pouvait attendre. Esquiros fit de Robespierre une sorte d'Être suprême de la Terreur que ses prédécesseurs n'avaient osé déclarer qu'une fatalité, une nécessité ; il en fit un titre de gloire, il fit l'éloge de la guillotine, et déclara que l'arbre de la liberté devait être arrosé avec du sang.

En 1870, on le fit préfet de Marseille ; aujourd'hui, il est un des saints du calendrier républicain, et, à certains anniversaires, on porte des fleurs sur sa tombe.

C'est ainsi que, par les livres, par les journaux, par les cours publics, par la tribune, par les cafés, les brasseries et les tavernes, les cabarets, on meubla les têtes de toute une génération d'idées fausses, de légendes mensongères, de théories absurdes, de haines aveugles, de promesses, d'espérances, d'appétits sans limites.

C'est alors que je descendis dans l'arène, et que je lâchai mon escadron de guêpes, m'efforçant de rétablir la vérité, de faire comprendre que, sous le gouvernement de Louis-Philippe, nous étions revenus à 1789 ; qu'il

fallait s'y cramponner ; que, si, à cette date du 4 Août, on s'était une première fois arrêté, nous aurions évité la Terreur, le despotisme impérial, deux millions de Français laissés sur les champs de bataille, deux invasions étrangères, la haine et la défiance de l'Europe, soixante ans de guerre civile plus ou moins déclarée. — On ne m'écouta guère, aussi eûmes-nous la parodie de Napoléon Ier dans la personne de son neveu, une troisième invasion, une parodie sanglante de la Terreur, et, aujourd'hui, un complet gâchis. C'est du temps des *Guêpes* que Proudhon dit un jour, dans son journal à un sou : « M. Karr m'attaque et ne me comprend pas ; j'aimais bien mieux le temps où il écrivait ses beaux romans. » — Et moi aussi, répondis-je en le remerciant de l'adjectif ; mais vous vous efforcez de mettre le feu à la maison, et, moi, je viens me mettre à la chaine avec ceux qui s'efforcent de l'éteindre. Quant à ne pas vous comprendre, je crois vous comprendre mieux que vous ne le désirez, en disant qu'il faut être un fieffé charlatan pour vendre un sou au peuple, aux cochers de fiacre, aux maçons, aux balayeurs des rues, des choses si au-dessus de la portée d'un homme quelque peu lettré et professeur de l'Université.

Ce n'est que plus tard que je me mis à relire l'histoire, mais plus librement, avec un esprit de doute, d'examen, et je me convainquis que je m'étais trop irrité contre les écrivains contemporains, qui n'étaient pas aussi dégénérés, aussi différents des historiens, des âges antérieurs que je l'avais cru.

Je conclus, alors que, pour écrire l'histoire, il faudrait n'être d'aucun pays, d'aucune classe, d'aucune religion sociale, d'aucune école philosophique, politique, morale ou littéraire, d'aucun parti, d'aucune coterie ; n'avoir ni peur ni besoin de personne, réunion de libertés et d'indépendances, dont il ne s'est guère trouvé d'exemples : Hérodote, le père de l'histoire, a été aussi le père du mensonge, et il existe, de Plutarque, un petit traité *De la malignité d'Hérodote*.

Le même Plutarque dit, dans la *Vie de Périclès* : Il est difficile, on pourrait dire impossible de discerner le vrai par la lecture de l'histoire ; si elle est écrite après plusieurs siècles, on manque de documents ; si elle est écrite du vivant de ceux dont elle parle, elle est altérée par la faveur ou par la haine, et par toutes sortes d'intérêts.

Ajoutons que, s'il est difficile d'écrire l'histoire des temps éloignés, faute de documents

suffisants, il l'est plus encore d'écrire celle de notre temps, à cause de la multiplicité infinie des documents contradictoires donnés chaque matin par les journaux.

Mais, pour revenir à l'histoire ancienne, croyez donc Plutarque, quand il vous conte que M. Valerius, dans une bataille contre les Sabins, leur tua treize mille hommes, sans perdre un seul des siens !

Croyez Diodore de Sicile, quand il dit que, dans une bataille contre les Lacédémoniens et les Arcadiens, les Lacédémoniens tuèrent dix mille Arcadiens, sans qu'il mourût un seul Lacédémonien ! Croyez Appien, quand il vous dit que le consul Fabius Maximus, dans une bataille contre les Allobroges, ne perdit que quinze hommes, et tua cent vingt mille Gaulois !

Sylla avait écrit dans ses *Mémoires*, qu'à la bataille de Chéronée contre un lieutenant de Mithridate, les Romains ne perdirent que douze hommes, et en tuèrent cent dix mille !... avec cette circonstance, que Sylla avait cru d'abord avoir perdu quatorze soldats, mais qu'il en revint deux.

Plus près de nous, en 891, l'empereur Arnould tua cent mille Normands, et ne perdit pas un seul homme. (Chevreau, *Histoire du monde*).

Suivant Hérodote et Valère Maxime, Cyrus fut vaincu et tué par la reine Tomyris, qui mit sa tête dans un bain de sang ; suivant Ctésias, il fut tué par un Indien d'un coup de flèche. Selon Lucien, son fils le fit mourir de chagrin ; suivant Xénophon, il mourut tranquille et heureux dans son lit.

Tite-Live avoue, à propos de certains faits qu'il rapporte, qu'il ne prend sur lui ni de les affirmer ni de les réfuter ; qu'il ne fait que répéter ce que la renommée en publiait. Polybe compare les historiens à des poètes dramatiques, qui, ayant choisi des héros dans l'histoire, souvent dans la fable, les ornent à leur gré de vertus ou de vices et les font agir à leur fantaisie.

Il ne faut donc pas, en lisant l'histoire, espérer pprendre ce qui s'est passé, mais ce qui s'est dit et ce qui a été cru, à telle ou telle époque ; il reste néanmoins alors une histoire intéressante pour le philosophe, c'est l'histoire de la crédulité humaine. Quant aux faits, il est sage d'attribuer aux récits du passé précisément la même croyance qu'aux prédictions de l'avenir ; il est bien plus sûr de lire des romans, parce que tout lecteur a en lui, dans son esprit et dans son cœur, un contrôle certain de la véracité du romancier, du moins quant aux

sentiments prêtés aux héros et aux héroïnes.

Alors, bien convaincu de ces vérités, je cessai de m'irriter contre les historiens contemporains, qui ne sont ni plus ni moins menteurs que les anciens; je compris à quels intérêts d'ambition ou de fortune ils avaient obéi, en essayant de faire passer pour un tyran le roi le plus sage, le plus humain, le plus tendrement ami de son peuple, et d'avoir plus ou moins hardiment excusé l'assassinat de ce monarque, de sa femme, de sa sainte sœur et de son fils.

De ce roi qui, devant une vraie histoire, une vraie postérité et, en tous cas, au tribunal de Dieu, n'aura à rendre compte que d'une bonté poussée jusqu'à la faiblesse, qui l'a empêché d'être sagement et résolument économe du sang de ses sujets qu'il aimait en père, en ne sacrifiant pas une demi-douzaine de mauvaises têtes, ce qui eût épargné les massacres de la Terreur, et les deux millions de Français — cadavres entassés par trois millions de cadavres d'autres peuples — dont Napoléon paya ce qu'on appelle sa gloire.

Je vis que, dans la guerre que j'avais faite à ce sujet, je n'avais guère convaincu personne, et, moi-même, je n'avais rien gagné. La popularité ne s'obtient qu'en suivant, en flattant, en

exagérant la folie bête ou criminelle du temps où l'on écrit.

Et je me décidai à me ranger, sur mes vieux jours, à une sagesse un peu lâche, un peu bête, mais singulièrement productive, à savoir : « être de son temps », « marcher avec le siècle », « hurler avec les loups », accepter la mode et la folie régnantes.

Et, s'il me prend encore la fantaisie d'écrire l'histoire, de prendre le diapason de la sottise ou de la mauvaise foi qui réussissent, de me conformer au système historique enseigné aujourd'hui à la jeunesse de tous les sexes, dans les collèges laïques, athées, révolutionnaires, etc., c'est alors que je licenciai mes *guêpes*, recrutai et enrégimentai les *bêtes à bon Dieu.*

Je vais donc ici, publier un premier chapitre de l'histoire que j'écris en ce moment ; c'est aussi vrai, aussi honnête et aussi juste que les histoires de M. Thiers, de Louis Blanc, de Michelet, d'Alphonse Esquiros élucidées et commentées par les journaux, les Cicérons de la rue et les Démosthène du ruisseau et ça aura quelque chance d'être adopté par l'Université actuelle, de me produire quelques bonnes petites rentes et aussi un peu de l'estime et de l'admiration des imbéciles et des

jobards qui tournent si facilement à l'enthousiasme, et entrent pour une si forte part dans la popularité.

HISTOIRE DE MON TEMPS

Vers 1870, cinq avocats étaient entrés à la Chambre des députés comme « irréconciliables », chacun des cinq se réservant *in petto* de s'aider de ses compagnons pour se faire faire la courte échelle, arriver au pouvoir, et vendre le plus cher possible son irréconciliabilité.

L'avocat Émile Ollivier fut le plus malin; il se glissa aux Tuileries par l'escalier de service, offrit un rabais et fut agréé comme ministre par Napoléon III.

Or, Napoléon III, — qui était monté sur le trône en disant : « L'Empire, c'est la paix, » — était un peu humilié de voir sur les monnaies sa tête ornée à crédit d'une couronne de lauriers. M. Émile Ollivier, pensant qu'il fallait surtout distraire la France, comme font les escamoteurs, et ne pas la laisser s'ennuyer, — poussa à la guerre « d'un cœur léger, » et, de complicité avec les ministres dont il était le

chef, déclara à son empereur que tout était prêt, que la moisson de lauriers ne demandait qu'à être fauchée, et le nommé Girardin, en plein Opéra, se penchant, hors de sa loge, s'écria d'une certaine voix aigre qu'il possédait : « A Berlin ! à Berlin ! »

Le public applaudit, et on partit pour Berlin comme on part pour Saint-Denis, manger une friture de goujons et une salade.

Or rien n'était prêt ; les ministres n'avaient pas eu l'intention de mentir ; ils n'en savaient rien et n'y avaient pas regardé, si bien que la tête de M. Émile Ollivier fut jugée encore plus légère que son cœur.

On sait quel fut le résultat. Quand l'empereur fut enfermé à Sedan avec son armée, M. Émile Ollivier et le reste du ministère pénétrèrent dans la ville à travers mille dangers, et M. Ollivier, portant la parole pour tous, dit :

« Sire, il ne nous reste qu'un moyen d'expier aux yeux de la France et du monde et de la postérité : nous, le crime de vous avoir trompé et de vous avoir entraîné dans cette guerre ; vous, la faute de nous avoir choisis, écoutés et crus ; ce moyen est que nous montions à cheval, vous au milieu de nous, que nous nous précipitions au gros de l'armée allemande, et que nous nous fassions tuer ! »

L'empereur répondit : « J'y pensais. »

Et ainsi fut fait.

Tous tombèrent, mais sur des monceaux d'ennemis abattus. Émile Ollivier, qui survécut aux autres, les couvrit de tant d'autres cadavres allemands qu'on ne les retrouva jamais.

Lui, fut plus tard ramassé criblé de blessures, mais respirant encore, il put être sauvé. Il se retira à sa propriété de Saint-Tropez, où il consacra le reste de sa vie à ses remords et à la pénitence. En vain les électeurs du Var voulurent le nommer et l'envoyer aux Assemblées, en vain on le supplia de se laisser élire député et peut-être président de la République, il fut inflexible. Quelques naturels du pays l'aperçoivent quelquefois, la barbe longue et inculte, errant sans parler à personne, et élevant les yeux comme s'il implorait et demandait pardon.

Quant à Émile de Girardin, bourrelé de remords, il se pendit dans sa chambre.

Après Sedan, un autre avocat, un autre irréconciliable à qui Ollivier avait coupé l'herbe sous le pied, et l'ingénieur Freycinet s'entre-nommèrent l'un général en chef des armées, l'autre ministre de la guerre, de l'intérieur et (1) de tout, et on continua la guerre. Cette continuation coûta à la France la moitié de ses

(1) Gambetta

pertes en territoire, en hommes et en argent, comme le leur reprocha publiquement M. Thiers. Mais ce n'était pas sa vraie opinion, ou bien il en changea plus tard lorsqu'il devint leur ami et leur associé.

Un autre avocat, le troisième irréconciliable, Jules Favre, dit et imprima : « Nous avons juré de mourir tous jusqu'au dernier. » L'avocat Gambetta disait : « J'ai fait un pacte avec la victoire et avec la mort. » Freycinet ne dit qu'un seul mot, mais il est resté historique Comme on lui disait que l'artillerie allemande enverrait tant de boulets et d'obus que le soleil en serait caché : « Eh bien, dit-il, nous combattrons à l'ombre ! »

Et, en effet, dans toutes les rencontres, on les vit toujours au premier rang, affronter tous les dangers et l'Europe entière admira l'ingénieur Freycinet subvenant à tous les besoins de ces armées improvisées ; vivres, armes, vêtements, souliers, nourriture, rien ne manqua un seul jour aux soldats, quoi qu'aient pu dire quelques généraux.

Plus tard, voyant que la fortune s'opiniâtrait contre la France, ces trois héros voulurent mourir. Jules Favre fut tué à Champigny, avec le peintre Regnault ; Gambetta et Freycinet, ayant revêtu l'uniforme des cuirassiers, prirent

part à l'héroïque charge de Reichshoffen, tous deux tombèrent percés de coups ; mais, comme Ollivier, Freycinet, presque coupé en morceaux, fut sauvé, parce que Dieu qui, autrefois avait tant protégé la France, ne faisait que la bouder et le réservait pour de plus hautes destinées. Il fut trois ou quatre fois ministre et mit en avant des conceptions si hautes, que cent fois ce que la France possédait de ressources n'aurait pas suffi pour les mettre à exécution. Freycinet, plus grand que son pays, plus grand que son siècle, descendit du pouvoir et renonça à la politique.

Il y avait alors, parmi les hommes en vue, M. Ferry, qui fut aussi ministre pas mal de fois et dont le duel avec le général Boulanger fut digne de l'épopée. M. Ferry avait appelé M. Boulanger « héros de café-concert ». Celui-ci envoya des témoins à M. Ferry, qui répondit : « Je vous attendais et je suis prêt. »

On a prétendu dans le temps que M. Boulanger avait imposé pour le duel des conditions fantastiques et absurdes, à l'exemple des Chinois, qui, dans leurs guerres contre la France, portaient des figures de dragons et de monstres pour épouvanter nos soldats, et que M. Ferry, se renfermant dans la forme du duel consacrée par Gambetta, avait maintenu

la distance inusitée de trente-cinq pas, mais avait voulu l'appliquer au combat à l'épée, si bien que tous deux au fond étaient d'accord pour éluder le duel.

Il n'en est rien. M. Boulanger, loin de mettre des obstacles à la rencontre par des exigences inusitées et inadmissibles qui eussent été mal interprétées et eussent fait dire qu'il n'avait pas plus envie de se battre que son adversaire, M. Boulanger non seulement accepta, mais proposa l'épée, arme favorite de l'avocat, qui, de son côté, consentit à diminuer l'éloignemet de trente-cinq pas qu'il n'avait d'abord demandé que par un pieux hommage à la mémoire de son ami.

Le combat fut terrible, les deux adversaires firent des prodiges de valeur, de force, d'habileté, de sang-froid ; au bout de quatre heures, personne n'était touché, les témoins déclarèrent qu'ils étaient eux-mêmes très fatigués, et que l'honneur était satisfait. Les deux ennemis s'embrassèrent avec effusion.

En ce temps-là, la république fut proclamée à une voix de majorité, c'est-à-dire que la moitié moins un des Français — en supposant que la Chambre représentât exactement le pays — devait se soumettre : opinions, religion, intérêts, fantaisies, à la volonté absolue et aux

caprices de la moitié plus un, et M. Thiers fut nommé président de la troisième république. Le glorieux homme d'État ne pouvait manquer d'être calomnié; on a prétendu qu'à une époque antérieure, il avait dit: « La république tombera toujours dans le ridicule ou dans le sang. » S'il avait dit cela, ce grand homme, si connu pour l'invariabilité de ses principes, n'aurait pas dit plus tard, lorsqu'il fut président: « Aimons la république, c'est ce qui nous divise le moins. »

On a été jusqu'à prétendre que, sous le règne de Louis-Philippe et en 1871, étant également au pouvoir, il avait fait sabrer et fusiller un très grand nombre de républicains, vrais ou faux, qu'il avait poussés lui-même à l'émeute par ses écrits et ses discours, lorsqu'il était « mis à pied ». Cette calomnie ne peut se soutenir: les républicains n'auraient pas été assez bêtes pour le nommer président de leur troisième république.

Toujours est-il qu'après avoir exercé cette suprême magistrature pendant quelques mois, on ne put l'empêcher de se démettre et de retourner à ses chères études.

Un autre personnage odieusement calomnié, c'est le général Boulanger. Au siège de Troie, il avait tué Hector en combat singulier; plus

près de nous, il avait battu les Autrichiens et les Prussiens à Iéna, à Wagram, à Austerlitz, à Jemmapes.

Au pont d'Arcole, voyant ses soldats hésiter, il s'était seul précipité sur le pont, un drapeau à la main, et les avait entraînés. A Waterloo, entouré d'ennemis et sommé de se rendre, il avait répondu : « La garde meurt et ne se rend pas. » Louis Blanc prétendit qu'il avait répondu simplement : « Zut ! » ce qui serait plus concis et conséquemment plus spartiate. Victor Hugo, dans une page à jamais célèbre, où il s'est montré digne d'être le chef de l'école réaliste comme il l'avait été du romantisme, prétend qu'il répondit : « ... M... ! » En Afrique, il franchit les portes de Fer, et prit la smalah d'Abd-el-Kader.

Lorsqu'il fut question de l'expulsion des princes d'Orléans et du vol de leurs grades gagnés sur les champs de bataille, il ne cacha pas son indignation, et donna noblement sa démission du ministère. Un journal ayant publié des lettres de lui où il remerciait humblement le duc d'Aumale d'avoir été son protecteur et son bienfaiteur, et qui finissaient par ces mots : « Béni soit le jour où je rentrerai sous vos ordres ! » Boulanger répondit : « Non seulement j'avoue ces lettres, mais je m'en fais

gloire. Jamais on n'obtiendra de moi que je me déshonore par l'ingratitude et que je salisse ma vie par un mensonge : car le mensonge est une lâcheté, et je répète aujourd'hui : « Béni soit le jour où je servirai de nouveau sous les ordres du général duc d'Aumale. »

Il disait un jour : « M. Henri Rochefort a certainement beaucoup d'esprit, mais je ne sais pas ce que je lui ai fait pour qu'il emploie opiniâtrément son esprit à me rendre ridicule. »

Nous arrivons au règne de Grévy, Grévy Ier ou plutôt l'unique Grévy, Grévy le Magnifique, cet homme si célèbre par son austérité, la fermeté de ses convictions, son désintéressement, sa haine vigoureuse du crime.

Il avait résolument voté contre l'institution d'un président de la république ; mais, voyant ses efforts impuissants, il s'était dévoué, sacrifié à être lui-même ce président dans la crainte de voir élire un autre moins dévoué, moins désintéressé, qui se livrerait aux abus qu'il redoutait et qu'il était certain d'éviter; longtemps il refusa tout traitement, et, quand il consentit à l'accepter, il employa ses douze cent mille francs de traitement à se bâtir des maisons ; mais c'était pour donner de l'ouvrage aux ouvriers, surtout aux maçons, à cause de

cet aphorisme que je ne comprends pas bien, mais qui n'est pas contesté : « Quand le bâtiment va, tout va. » On sait, d'ailleurs, qu'il ne retirait absolument rien du loyer de ses immeubles.

Sous ce règne, la France arriva au plus haut point de prospérité. Il ne fut plus question de crimes ni d'immoralité, les rues de Paris furent tellement sûres qu'une femme pouvait les traverser sans danger au milieu de la nuit, et que les habitants mêmes négligeaient de fermer leurs portes ; on vit disparaître la mendicité et la prostitution ; on ferma, au Tribunal de Commerce, le local autrefois consacré aux faillites.

On vit alors arriver aux affaires et se succéder au pouvoir une foule d'hommes éminents que les tyrans en avaient écartés.

On vit briller des lumières tenues sous le boisseau par les rois, et la république fut le gouvernement des meilleurs choisis par les bons.

C'est alors que parurent, aux applaudissements du pays, à l'étonnement et à l'envie de l'Europe, des hommes d'État comme on n'en avait jamais vus.

Barodet-Galimafré, Ferry-Tricoche, Basly le Cabaretier, Constans le Vidangeur, Bilboquet-

Rouvier. Lagingeole-Thibaudin, madame Limouzin, Camelinat-Basile, Michelin-Diafoirus, Cattiaux-Grangousier, Boulanger-frère Jean des Entommeures, Eudes-Picrochole, Labordère-Pyrgopolynice, Salis du Chat-Noir, Spuller-Trissotin, Vaillant-Panurge, Laguerre-Scaramouche, Clovis Hugues-La Calprenède, etc., etc.

On vit alors paraître ce temps « promis par la Sybille » et par Virgile, ou plutôt renaître l'âge d'or redevenu *Saturnia regna.*

Sous ce règne, l'agriculture reprit son rang, le premier; le président du conseil ne fut plus le ministre des affaires étrangères, mais le ministre de l'agriculture.

On verra, disait Virgile, on a vu, diront les historiens du règne de Grévy, et je suis fier d'être le premier traduisant l'églogue IV.

On verra sans labour le blé jaunir la plaine.
Flavescet campus aristâ
Aux ronces du chemin pendre un raisin pourpré.
Incultis... rubens pendebit sentibus uva.
Et les chênes noueux suer un miel doré
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.
... In pratis aries jam suave rubenti
Murice mutabit vellera.
Les moutons, épargnant à l'homme tout travail
Se font un vrai plaisir de naître teints en rose,
Et paissant dans les prés tout cuits et tout à l'ail.

Sous ce règne, l'Europe enviait mais respectait la France ; toutes les nations recherchaient son amitié, quelques-unes imploraient sa protection, aucune n'eût osé la froisser et il ne se fût pas dans le monde entier tiré un coup de canon sans sa permission.

Plusieurs fois la famille de M. Grévy s'assembla pour lui faire de respectueuses observations sur la magnificence de ses libéralités poussée jusqu'à la prodigalité : « Vous vous ruinez, lui disait-on. — Peu importe ! répondit-il héroïquement ; je sais bien que je sortirai de la présidence plus pauvre que je n'y suis entré ; je ferai comme les dictateurs romains, qui, la patrie sauvée, retournaient à la charrue ; je ferai comme Lamartine, qui, ruiné au pouvoir, se remit à écrire ; je reprendrai la toque et la robe de l'avocat et on me reverra au Palais avec ma vieille serviette sous le bras.

Quand il maria sa fille, il ne choisit pas un homme comblé des faveurs de la fortune ; il ne s'attacha qu'aux vertus, à la probité la plus chatouilleuse, à l'austérité du caractère ; avec l'aide désintéressé de son gendre, il allait suivre à la fois l'exemple de Louis Blanc, qui avait promis aux prolétaires qu'ils auraient tous une voiture, et celui de Henri IV, qui vou-

lat que le paysan eût le dimanche « une poule au pot ». Il voulait donner la croix d'honneur à tous les Français ; ce vœu, si conforme à l'égalité, commençait déjà à se réaliser.

On se rappelle que Grévy s'était justement opposé à ce que la constitution admît un président de la république, — et si, fidèle à ses principes, il s'était résigné à être ce président, c'est de crainte que l'institution admise malgré lui, la place ne fût prise par un homme moins dévoué à la république et moins désintéressé ; il conçut quelque chagrin en voyant la calomnie s'attacher à son gendre, que beaucoup s'ennuyaient d'entendre appeler le juste et le désintéressé Wilson.

Il appela M. Wilson et lui dit : « Je te crois innocent ; si je te croyais coupable de la moitié de ce qu'on t'impute, je me rappellerais Brutus, et je te punirais, je t'immolerais de ma main ; mais, pas plus que la femme de César, le gendre de Grévy ne peut être soupçonné ; d'ailleurs, dans l'état de prospérité où j'ai mis la république, elle peut se passer de président et de moi... Je vais donner ma démission, je suis fatigué du pouvoir et je finirais par mettre ma famille sur la paille... Si on ose te mettre en jugement et te condamner, je resterai juste le temps nécessaire pour te faire grâce, — et

ensuite me faire grâce à moi-même, en me dérobant par une démission aux ennuis de la toute-puissance. »

En vain on lui fit voir le deuil public que causait cette résolution ; — en vain des pétitions revêtues d'innombrables signatures le suppliaient de rester ; — en vain les députés, les sénateurs, les magistrats allèrent à l'Élysée implorer son amour pour la patrie, — on assure que M. Clémenceau et M. Déroulède, embrassèrent ses genoux, — il fut inflexible et se retira. — On ne sait s'il laissera de quoi se faire enterrer ; mais la France, une fois de plus, ferait avec plaisir ce qu'elle a fait pour d'autres grands hommes, elle prendra à sa charge les frais de ses funérailles.

La calomnie n'a pas été désarmée par ce qu'il y avait de grandeur dans cette démission obstinée quand Grévy, après avoir dit, comme Alexandre mourant : « Je laisse l'empire au plus digne — *optimo* — ! » voulut rester encore quelque temps pour trouver ce plus digne, et ne pas laisser la France dans l'anarchie.

On alla jusqu'à dire que c'était pour émarger plus longtemps ; et l'on calcula ce que lui rapportait chaque jour et chaque heure de retard.

Et, comme il avait dit à un des députés qui

étaient venus en larmes combattre sa résolution : « Je n'espère plus qu'en la tranquilité ; je demande qu'on me la garantisse et ne fasse peser sur moi aucune responsabilité ! » — Les ingrats, les sans-cœur dirent : « C'est comme une cuisinière qui sort de maison, et ne veut pas qu'on visite sa malle. »

Ils rappelèrent les vainqueurs de Février, qui, s'étant emparés des Tuileries, exigèrent pour en sortir que Caussidière, leur ami et complice devenu préfet de police, leur offrît un banquet à la rue de Jérusalem, leur délivrât un certificat de civisme, et surtout ne permît pas qu'on les fouillât.

On ne lui aurait même pas donné ses huit jours, on le plaignait de voir se prolonger la toilette du condamné. On trépignait et on demandait l'exécution, la toile ! *la Marseillaise !* des lampions ! La postérité fera justice de ces calomnies.

Cy finist ce précis d'histoire contemporaine.

C'est ainsi que, prenant le diapason des historiens contemporains, je continuerai l'histoire de la république, depuis le point où l'ont laissée MM. Thiers, Michelet, Louis Blanc, Esquiros.

C'est ainsi qu'un vieil avocat se réveilla du songe le plus étrange, le plus invraisemblable, le plus absurde qu'un homme ait jamais fait.

A savoir l'avocat Grévy, successeur au trône de France, de Charlemagne, de saint Louis, de Jean le Bon, de Charles V le Sage, de Charles VII le Victorieux, de Louis XII le Père du peuple, de François 1er le Roi-Chevalier, de notre Henri IV, de Louis XIV le Grand, de Louis XVI le Martyr, et de Napoléon 1er.

Au moins celui qui va être nommé entre les candidats connus, ne sera le successeur que de l'avocat Grévy.

Au moment où j'écris ces lignes, il n'y a rien de décidé, mais il n'est encore question, pour la présidence de la république, que de personnages qui ont déjà été une ou plusieurs fois renversés du ministère comme incapables ou dangereux !

En dehors des citoyens Ferry, Freycinet, etc., il y a bien le citoyen Floquet, celui-ci aurait les voix des intransigeants, des anarchistes, des socialistes possibilistes, comme ayant insulté autrefois l'empereur de Russie, hôte de la France, et son seul ami possible. Mais Floquet, auquel ce haut fait a ouvert la

carrière des honneurs, s'en est vanté tant que ça a pu l'aider à monter où il est, — arrivé à la présidence de la Chambre, c'est devenu un obstacle pour monter plus haut ; alors, il a nié. Cette faiblesse lui a fait perdre bien des partisans qui préféreraient alors celui qui, à la même époque, a tiré un coup de pistolet sur le tsar.

Mais quelle opinion doit-on avoir au dehors de la pauvre France, en voyant que son choix pour le chef de son gouvernement est circonscrit entre une demi-douzaine de farceurs qui ont fait leurs preuves d'impuissance et d'incapacité, — comme si la France aujourd'hui ne produisait pas mieux ; — ce qui est vrai, si elle ne peut choisir que dans le parti soi-disant républicain.

J'ai promis de vous raconter ce qu'ont bu es soi-disant républicains en 1848, — ce qui explique la soif de leurs enfants.

Le comte de Montalivet a fait constater par expertise légale que, lorsque, en 1848, le peuple « recouvrant ses droits » mit les châteaux à sac et les futailles à sec, il fut bu, dans les caves des Tuileries, du Palais-Royal et de Neuilly, soixante-dix-neuf mille neuf

cent soixante et une bouteilles et quatre cent cinquante tonneaux.

M. Tirel, dont j'ai déjà parlé, a donné le détail exact et constaté des quantités de vins de différentes caves qu'ont fait porter à leur domicile les citoyens que leur grandeur empêchait d'aller se soûler dans les caves du roi, mais qui n'avaient cependant pas moins soif que les autres, et qui, plus raffinés dans leurs goûts, trouvaient ainsi moyen de choisir les crus. La brochure de M. Tirel a, je le répète, été publiée du vivant de tous ceux qu'il y nomme, et il ne s'est élevé, contre ces révélations, aucune réclamation, aucune protestation d'aucun des personnages dénoncés.

Les citoyens soi-faisant ministres et fonctionnaires de tout ordre — faisant métier d'amis du peuple et de prédicateurs d'égalité — ne crurent pas de leur dignité d'aller boire avec le peuple et vider les bouteilles et les fûts du roi ; — cependant ils ne voulurent pas perdre leur part de l'épave, et, n'ayant pas moins soif que les autres, ils se firent envoyer à leur domicile :

Le citoyen Marrast, deux pièces de vin de

Mâcon, chacune contenant 280 bouteilles c'est-à-dire 560 bouteilles ; vin de Bordeaux, deux pièces de 300 bouteilles, ou 600 bouteilles ; vin de Médoc, 100 bouteilles ; vin de Lunel, 25 bouteilles ; vin de Malaga, 25 bouteilles.

Total 1310 bouteilles au citoyen Marrast.

Le citoyen Isaac Crémieux : deux pièces de Bordeaux, 600 bouteilles : vin de Beaune, 100 bouteilles; vin de Lunel, 25 bouteilles ; vin de Malaga, 25 bouteilles.

Le citoyen Garnier-Pagès : deux pièces de vin de Mâcon, 560 bouteilles ; deux pièces de vin de Château-Laffite, 600 bouteilles ; vin de Château-Margaux, 50 bouteilles ; vin de Beaune, 50 bouteilles ; vin de Lunel, 25 bouteilles ; vin de Malaga, 25 bouteilles ; vin de Madère, 25 bouteilles ; vin de Xérès, 25 bouteilles.

On mangea, de plus, — pour compléter la ripaille politique et républicaine, tous les gibier des forêts ; — un troupeau de neuf cents daims entretenus à grands frais dans le parc du Raincy fut entièrement détruit ; les fruits, les primeurs, les milliers d'ananas furent dévorés et réciproquement détruits

comme des rats dans une cage dont il ne resterait que les queues.

O Clio, ex-chaste Muse de l'histoire ! je ne crois pas que jamais aucune époque t'ait donné autant d'ordures à ramasser et à emporter dans ton tablier.

***

Quand on a suivi un homme depuis sa première jeunesse jusqu'à ce commencement d'affaissement qu'on appelle euphoniquement « l'âge mûr », il est facile de voir qu'il a ou a eu successivement trois caractères : celui qu'il montre, celui qu'il croit avoir et celui qu'il a réellement ; — c'est de celui-ci qu'il s'avise en dernier.

De même on n'arrive au simple qu'après avoir essayé toutes les formes du compliqué.

De même on n'arrive au vrai qu'après avoir épuisé toutes les nuances de l'erreur, du faux et du mensonge.

Partant de cette observation, on aurait pu espérer que la soi-disant république, ayant

commis tellement de folies, de sottises, de crimes, contre le bon sens, la justice, la liberté et surtout contre la France, ne tarderait pas à avoir épuisé ce qui s'en peut perpétrer. On aurait pu espérer que les bandes, — je ne dirai pas républicaines, attendu, je l'ai déjà dit, qu'il n'y a qu'un républicain en France, et que c'est moi, — que les bandes qui usurpent ce titre — que ceux qui les composent ayant tous successivement passé au pouvoir, y ayant montré l'incapacité, la sottise, la fatuité, ayant fait leur part et leur étape de gaspillage, et y ayant réalisé quelques économies pour vivre dans les tavernes et les cafés jusqu'à la prochaine révolution, — cela serait fini.

Comme, après une tempête, sur l'eau soulevée par les vents, la fange, devenue momentanément écume, surnage et flotte quelque temps à la surface, puis, le calme revenu, retombe au fond par la loi de sa pesanteur et de sa grossièreté et redevient fange.

Mais il n'en a pas été ainsi, et, jusqu'à présent, mon espoir a été déçu.

La politique, depuis 1871, ressemble à ces manèges de chevaux de bois qu'on fait tourner dans les fêtes de village, pour la joie des enfants : — chevaux pour les garçons et fauteuils pour les filles — passent devant vous,

disparaissent un moment et reparaissent quand le tout est fini. « Comme ce petit-là est laid ! — Ah ! il s'en va ! — Tant mieux. Mais non, le voici qui revient. »

Nous voyons les mêmes hommes et les mêmes sottises, parfois les mêmes crimes, — ne disparaître que pour se remontrer quelques instants plus tard ; — si bien qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Du moins jusqu'à ce que la France, fatiguée, exténuée de faire tourner la manivelle, tombe de fatigue et de dégoût.

Parenthèse.

Le recueil où ont d'abord été publiés ces feuillets, *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* est conçu dans un esprit tout à fait libéral — laissant à chacun de ses collaborateurs la liberté et la responsabilité de ses écrits, — aucun n'engageant les autres ; ce sont les seules conditions dans lesquelles j'ai écrit et je puis écrire depuis plus d'un demi-siècle.

Loin de tout et de tous, au bord de la mer verte d'Étretat ou de la mer bleue de Saint-Raphaël, n'appartenant à aucun parti, à aucune association, à aucune coterie, n'étant rien de rien ni dans rien, — ne subissant aucune mode, aucun engouement, aucun entrainement, je suis comme un spectateur qui, regardant jouer

aux échecs deux virtuoses bien plus forts que lui, voit cependant leurs fautes parce qu'il n'est pas au jeu et ne parie pas.

Ce n'est que bien rarement — peut-être jamais, qu'on a dit de moi : « Comme il a raison aujourd'hui ! » mais c'est bien souvent qu'on a dit : « Comme il avait raison hier ! comme il avait raison la semaine passée ! comme il avait raison il y a vingt ans ! » J'en appellerais au besoin au témoignage de Calmann Lévy, qui vend encore un peu mes vieilles *Guêpes* de 1839.

Fermons la parenthèse.

Autrefois, — selon les contes de fées, — qu'après de longues études j'ai fini par considérer comme plus vrais que la très plus grande partie des histoires, quand il naissait un fils ou une fille de roi, on convoquait toutes les fées de la région, auxquelles on préparait une réception magnifique, et elles se faisaient un plaisir de distribuer au poupon les dons les plus heureux et les plus variés ; — d'où tant de princesses plus « belles que le jour » et tant de princes « invincibles ». Seulement, il arrivait toujours juste à la fin de la cérémonie quand toutes les fées présentes avaient fait leur don et ne pouvaient rien ajouter, une vieille fée dont on n'avait plus entendu parler

depuis deux générations, qu'on n'avait pas pensé à inviter — et qui infligeait à la bamboche quelque inconvénient grave qui risquait fort de gâter les dons de ses jeunes sœurs.

C'est ce qui est arrivé à la France — lorsque la Providence créa le Français — : on vit sortir des chênes druidiques une foule de jolies dryades, hamadryades, etc., qui se mirent à douer le bambin. — Il sera intelligent, il sera brave, il sera loyal, il sera chevaleresque, il adorera les femmes et en sera aimé ; — il sera gai. »

Gai surtout ! — la gaieté — ce don si précieux — ce signe de la bonne santé, de l'esprit et du cœur — dont les plus grands saints ont fait l'éloge. — « Ce n'est pas la vertu qui doit être triste, dit saint François de Sales, c'est le vice ; — à la vertu appartient la gaieté. »

« Si j'étais roi, dit Sterne quelque part, je prierais Dieu d'accorder à mes sujets la sagesse si possible, mais au moins la gaieté. — Je serais le plus heureux des monarques, et ce peuple rieur le plus heureux des peuples. »

Tout allait bien, lorsqu'on vit descendre par la cheminée, à califourchon sur un léopard, une fée anglaise, si vieille, si vieille, que presque personne ne se rappelait qu'elle eût existé. Elle avait cependant, disaient quel-

ques vieillards qui l'avaient entendu dire — été très belle autrefois; — car ces misses anglaises sont souvent de ravissantes, poétiques et idéales créatures ; mais la nature ne fait que leur prêter la beauté, et la leur reprend entre vingt et vingt-cinq ans, — époque où elles sont changées en autres femmes, presque en un autre sexe et devenues de vieilles Anglaises. — Ah ! dit-elle, — d'une voix sifflante passant entre de larges et longues dents, semblables à des touches de piano, — il paraît qu'on m'avait oubliée ; — mais me voici. Providence, continua-t-elle, vous favorisez ce peuple jusqu'à la partialité, jusqu'à l'injustice, — en permettant à mes jeunes sœurs de le combler avec l'étourderie de leur âge de dons qui l'élèveraient au-dessus des autres peuples ; — ce n'était donc pas assez qu'il fût favorisé par sa situation sur la terre, par le climat, par la fertilité de son sol et par cent autres avantages, il faut encore lui accorder cette maudite gaieté qui lui fera facilement supporter les misères et lui permettra de se moquer des autres peuples ! Heureusement que j'arrive à temps, — ô Indrah ! — pour remettre un peu d'ordre ; et moi aussi, je lui ferai un don pour lequel on a ici montré de grandes dispositions en oubliant de m'inviter, — ô Français, dit-

elle en laissant passer un sourire amer entre ses larges dents, — tu n'auras pas de mémoire. C'est tout ce que j'avais à dire. — En route, mon léopard, — *all right!* repassons le détroit.

— Peuh ! dit Indrah, je craignais pis que cela en la voyant de si mauvaise humeur. — Et toutes les jeunes fées se mirent à rire, et le nouveau-né lui-même, renouvelant le prodige de Jupiter, qui seul, jusque-là, avait ri en naissant, le petit Français se mit à rire. »

En quoi le petit Français, les jeunes fées et Indrah, lui-même se trompaient; — il n'y avait pas de quoi rire; car ce don funeste, cette absence de mémoire, — est la cause de tous les désastres, de toutes les misères que les Français ont subis, — et qui les ont empêchés, les empêchent, et les empêcheront probablement toujours d'être le plus puissant, le plus riche, le plus heureux des peuples ; en vain les jeunes fées, ses premières marraines, se sont efforcées de le protéger contre le don funeste, la vieille fée finit par l'emporter.

Je ne remonterai pas, pour en donner la preuve, au delà de ce que nos pères ont vu et de ce que nous avons vu nous-mêmes, c'est-à-dire que je ne sortirai pas de l'histoire contemporaine.

Ce qui, en France, s'est passé hier est déjà

vieux ; ce qui s'est passé la semaine dernière est ennuyeux ; ce qui s'est passé il y a un mois est une rengaine, et ceux qui en parleraient seraient des radoteurs ; ce qui s'est passé il y a un an... ne s'est point passé.

D'où cent années de guerre civile dont nous ne sommes pas encore sortis.

Après le règne brillant de Louis XIV, qui avait laissé la France épuisée — par de longues guerres, par des prodigalités insensées ; — par la révocation de l'édit de Nantes, par d'odieuses et sanglantes persécutions religieuses, par le despotisme, le plus absolu ; arrive le règne de Louis XV : — même despotisme, même prodigalités, — même ruine ; — les fantaisies royales tombent dans la crapule. — Alors s'élève une littérature plus puissante de beaucoup que la littérature dite du siècle de Louis XIV, qui n'était qu'un noble et grand ornement, tandis que celle-ci était une arme terrible.

Louis XIV fut appelé et est encore appelé le « Grand ». Louis XV fut appelé le « Bien-Aimé », au moins pendant un temps.

On avait adoré Louis XIV, madame de Montespan, la veuve Scarron ; on avait adulé, honoré même madame de Pompadour et la du Barry — excepté sous la minorité de Louis XIV ;

les ambitieux et les intrigants s'étaient prudemment gardés de s'agiter et d'agiter le peuple ; le parlement de Paris, qui s'était arrogé sournoisement et peu à peu un pouvoir politique qui n'était nullement compris dans ses premières attributions, avait été cassé par Louis XV.

Personne ne bougea.

Après ces deux règnes, monte sur le trône, à l'âge de vingt ans, le duc de Berry, simple dans ses goûts, instruit, nourri de la lecture de Fénelon, laborieux, ennemi du faste, — prenant pour modèle Louis XII et Henri IV, — puisant dans le *Télémaque* de l'archevêque de Cambrai et dans l'*Émile* de Rousseau des idées pour l'éducation de son fils — animé au plus haut degré du plus tendre amour pour son peuple.

Il trouve les finances dans un affreux désordre par les dilapidations des deux règnes précédents ; — il commence par renoncer au « droit onéreux de joyeux avènement » et à tout l'ancien luxe des monarchies. Il prend pour ministres des hommes vertueux, honnêtes, capables, que lui désigne l'opinion publique : Malesherbes, Turgot, etc. ; il assemble les notables puis les états généraux pour aviser aux moyens de rétablir les finances,

— il abolit la question, — il supprime une partie des droits qui frappaient la subsistance du peuple ; tout l'argent destiné à ses menus plaisirs et l'argent de sa femme est consacré à des actes de bienfaisance.

A son exemple, la noblesse et le clergé renoncent à leurs anciens privilèges et se soumettent comme le reste des Français aux impôts et aux charges. — Louis XVI est solennellement et unanimement proclamé « restaurateur de la liberté » ; c'est lui qui détruit la Bastille, délivre les prisonniers qu'il y trouve et supprime les lettres de cachet ; — il fonde le mont-de-piété et la Caisse d'escompte.

En dix-huit ans de règne, il ne dépense pas un petit écu pour ses plaisirs et ses fantaisies personnelles. — La liberté avait obtenu dès le commencement de ce règne plus que, partant de Louis XIV et de Louis XV, on eût pu l'espérer de tout un siècle. — On pouvait tout attendre du règne d'un jeune prince élevé dans les idées d'une saine philosophie et surtout de l'amour du peuple.

Mais Louis XVI avait annoncé que « jamais il ne souffrirait qu'une goutte de sang français fût versée pour sa défense » ; son caractère garantissait sa fidélité à ce principe.

On lit dans les *Mémoires* de M. de Besenval :

« Mes troupes furent assaillies de propos injurieux, de coups de pierres, de coups de pistolet ; plusieurs hommes furent blessés grièvement sans qu'il échappât même un geste menaçant aux soldats, tant fut respecté l'ordre du roi de ne pas répandre une seule goutte de sang. »

— Ah ! ah ! se dirent les bavards et les ambitieux, il n'y a pas de danger, on ne rend pas les coups, c'est le vrai moment de montrer notre courage, notre héroïsme.

Une des jeunes fées, une des marraines du Français essaya de l'éclairer.

— Je me rappelle, dit-elle, une pièce de théâtre où Potier, un comique célèbre, aperçoit à la fin du jour, dans son jardin, un mannequin que le jardinier a mis dans un cerisier pour effrayer les moineaux et préserver les fruits.

» Il prend le mannequin pour un voleur — il veut fuir, ses jambes lui refusent leur service ; — il tombe d'abord à genoux, puis la face contre terre : « Oh ! monsieur le voleur, ne me faites pas de mal ; — je ne me défends pas. — Voici ma bourse, voici ma montre — elle est en or, c'est un Breguet, on la remonte tous les soirs à dix heures, elle retarde un peu. »

» Et il tend sa bourse et sa montre ; — mais bientôt, voyant que l'ennemi n'approche pas

pour les prendre, il se risque à regarder, lève un peu la tête, — examine, reconnaît son erreur — et se relève furieux : « Ah ! brigand, tu n'es qu'un mannequin et tu as espéré m'effrayer — Tu ne me connais pas ! — tu trouves à qui parler, — je t'apprendrai à qui tu t'adresses. »

» Et il tombe sur le mannequin à coups de parapluie.

» Je regrette, ajoute-t-elle, de m'être déjà servi de la comparaison du bouc Azarel, du bouc émissaire des Hébreux, que le grand prètre chargeait des péchés d'Israël et envoyait au désert, couronné de rubans de pourpre.

» Jamais elle ne serait plus à sa place : — il n'y manque même pas la pourpre du bonnet rouge ! « Ah ! tu es bon ; ah ! tu ne verseras pas une goutte de notre sang. — Eh bien, tu trouves à qui parler, tyran, despote, Héliogabale ! »

» Et le peuple français, dit la jeune fée, oublie complètement que c'est Louis XIV qui a ruiné la France par son faste et ses prodigalités pour ses maîtresses ; — que c'est Louis XV qui a achevé sa ruine et a enrichi la Dubarry ; — mais la vieille méchante fée paraît à côté de sa jeune sœur, et Louis XVI payera pour eux ; — on dit au peuple que c'est un tyran qui ruine la France et affame le peuple ; — il donne des

millions à la Fontange, à la Montespan, — à la du Barry ; — il a révoqué l'édit de Nantes, — il a aimé la guerre et versé notre sang !

Et ne croyez pas que j'exagère ici la crédulité de ce peuple privé de mémoire ; — j'en citerai un exemple analogue que nous avons tous vu — en 1848 — lorsque Lamartine fut pendant près d'un mois la seule force qui arrêta l'anarchie et la rechute en sauvagerie — lorsqu'il trouvait dans l'avocat Marie un aide intelligent, mais, en même temps, lorsqu'un autre avocat, Ledru-Rollin, faisait faire les bulletins par madame Sand, on disait et on imprimait dans certains chefs-lieux : « C'est un affreux dévergondage : — nous avons au pouvoir, la Sand, la Martine et la Marie. »

Les bavards ouvrirent la porte aux ambitieux et les ambitieux raccolèrent les dupes, les coquins et les scélérats.

Et on dit au peuple que la Bastille, ce repaire de la tyrannie, était remplie des victimes du despote ! — et le peuple, au nombre de plus de trente mille hommes, attaqua héroïquement la Bastille, gardée par une douzaine d'invalides qui ne se défendirent pas, ouvrirent les portes, se rendirent et furent massacrés.

Ce peuple sans mémoire avait oublié que, depuis treize ans, la Bastille, « ce repaire des

victimes de la tyrannie », n'existait plus.

Et, en effet, on a, à la date du 17 avril 1776, une lettre de Louis XVI à Malesherbes, où il lui dit :

« Vous avez, mon cher Malesherbes, montré au ministère une vigueur conforme à mes principes. — Votre prédécesseur disposait des lettres de cachet au gré de ses favorites : vous avez refusé d'en faire usage. — La Bastille regorgeait de prisonniers qui, après plusieurs années de détention, ignoraient quelquefois leur crime, et vous avez rendu à la liberté tous les hommes à qui on ne reprochait que d'avoir déplu aux gens en faveur, et tous les coupables mêmes qui avaient été trop punis. »

« Qu'est-ce donc, disait la jeune fée, depuis treize ans, que la Bastille, vidée de ses prisonniers, et sans les lettres de cachet qui l'en fournissaient ? — A coup sûr, ce n'était plus la Bastille, repaire de l'absolutisme.

» La Bastille n'existe plus, elle est détruite par Lous XVI et par Malesherbes.

» Rappelle-toi, dit encore la jeune fée, un autre passage de cette lettre de Louis XVI :

« Entouré, comme je le suis, d'hommes qui ont intérêt à égarer mes principes, à empêcher que l'opinion publique ne vienne jusqu'à moi, j'ai besoin, de temps en temps, que mes

yeux se reposent avec satisfaction sur quelques sages de mon choix ; que je puisse appeler les amis de mon cœur, et qui m'avertissent de mes erreurs, avant qu'elles aient influé sur la destinée de vingt-quatre millions d'hommes. » Le Français s'obstina à ne pas se rappeler.

Le tyran fut déclaré l'auteur du *déficit* de 150 millions par an, qui amena tant de troubles et tant de désastres, par suite des prodigalités de Louis XIV et de Louis XV.

Une belle affaire, qu'un mauvais petit déficit de 150 millions qui ferait hausser les épaules à nos soi-disant républicains d'aujourd'hui. La pauvre monarchie s'embarrassait de peu. — Parlez-moi de la République pour ne pas se soucier de vétilles.

La reine fut déclarée solidaire du déficit — et on l'appela madame *Déficit*.

On avait oublié qu'à son avènement au trône, en même temps que Louis XVI refusait l'impôt connu sous le nom de droit de joyeux avènement, et le remettait au peuple, la reine refusait celui dont l'usage se perdait dans la nuit des temps et qu'on appelait « la ceinture de la reine ». On avait oublié avec quelle générosité tous deux disposèrent de tout leur argent pour des actes de bienfaisance.

Pendant le cruel hiver de 1783 à 1784, dès

que les premières rigueurs du froid se firent sentir, la reine prit sur sa cassette cinq cents louis qu'elle chargea le lieutenant de police de distribuer aux plus indigents.

Elle fut alors couverte de bénédictions. — Les Parisiens s'amusèrent à élever en son honneur, à l'extrémité de la rue du Coq-Saint-Honoré, une pyramide de neige.

On y attacha un portrait de la reine et un portrait du roi — avec une pancarte contenant ces vers :

Reine dont la bonté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant, occupe ici ta place,
Si ce monument frêle est de neige et de glace,
Nos cœurs pour toi ne le sont pas.

On avait oublié que, lors de la naissance du dauphin, le roi et la reine avaient répandu des libéralités sans nombre ; — on ouvrit les prisons pour dettes, et cela seul coûta aux deux époux quatre cent soixante-quatorze mille livres.

Les dames de la halle voulurent voir l'accouchée et le nouveau-né.

Elles dirent au roi : « Nous voilà assurées que nos enfants seront aussi heureux que nous; car cet enfant doit vous ressembler. — Vous lui apprendrez à être bon et fort comme vous. »

Elles dirent à la reine : « Il y a bien longtemps, Madame, que nous vous aimons ; nous profitons de cette occasion de vous le dire. »

Et, s'adressant au bambin :

« Vous ne pouvez entendre nos vœux ; mais, plus tard, on vous les expliquera : ils se réduisent à voir en vous l'image de ceux dont vous tenez la vie. »

On avait oublié le légitime enthousiasme qu'avaient inspiré le roi et la reine.

A propos de la prise de la Bastille, qui n'existait plus depuis treize ans, — on a continué une légende mensongère — et on en fait aujourd'hui une fête nationale. Les historiens contemporains ont publié, embelli la légende à qui mieux mieux. Et on lit dans un gros pamphlet rouge — le dictionnaire Larousse : — Entre les hommes qui accomplirent ce haut fait de la prise du repaire « le magnanime Hulin » — ; ce qui prouve qu'en 1874 — on a oublié que ce magnanime héros de la République se dévoua corps et âme au Corse destructeur de ladite république, fut par lui créé comte de l'empire et, pour faire plaisir à son maître, présida à l'assassinat du duc d'Enghien !

On y cite également « Maillard » comme « homme de grand cœur ».

Il faut avoir furieusement oublié pour ou-

blier que ce Maillard, à la tête de gens de sac et de corde, de scélérats sanguinaires, a présidé, à l'Abbaye, au massacre des prisonniers.

C'est là et alors qu'a été employé pour la première fois le mot *travailleurs* qu'on emploie aujourd'hui si malheureusement pour désigner les ouvriers. La besogne de ces « travailleurs » consistait à assommer, à poignarder, à déchirer, à couper en morceaux les malheureuses victimes désignées par Maillard, l'homme « au grand cœur » ! — Ils réclamèrent et reçurent un salaire.

Signalons un autre oubli assez grave :

Lorsqu'il fut question d'assembler les états généraux, on nomma des députés avec un mandat définitif; chaque député arriva à Paris porteur d'un cahier où étaient consignés les doléances, les réclamations et les vœux des électeurs. — On ne savait pas encore sophistiquer les élections, et, d'ailleurs, on n'en aurait pas eu le temps ! c'étaient donc bien les sentiments et les volontés des électeurs qui étaient sincèrement et nettement expliqués dans ces cahiers. Or, tous les cahiers, sans exception, votaient pour « le maintien de la royauté héréditaire, de mâle en mâle, avec l'inviolabilité de la personne du roi ».

Les membres de la première assemblée et

ceux de la seconde, qui n'en sont que les continuateurs, — oublièrent tout à fait le mandat qui leur avait été confié, les électeurs parurent oublier les ordres qu'ils avaient donnés, on abolit la royauté et on guillotina Louis XVI, Marie-Antoinette, et cette sainte fille, Madame Élisabeth ; puis on fit mourir en prison, de misère et de mauvais traitements, le pauvre petit dauphin.

Ainsi finit le meilleur des hommes, le roi qui, entre tous, ressentait pour son peuple l'amour le plus tendre — en pardonnant à ses assassins.

Combien il eût mieux fait, je ne dis pas pour lui-même, mais pour ce peuple et pour la France, s'il eût, dès le début, fait pendre une demi-douzaine de bavards ! — Ne vous récriez pas : — il eût épargné à la patrie les crimes de la Terreur, le despotisme de Napoléon, les hécatombes humaines que ces deux régimes sacrifièrent ; — une invasion étrangère en 1814, une seconde invasion en 1815, et une troisième en 1870, — à la suite d'une parodie du premier empire.

Arrivent 1792, 1793, la Terreur, le directoire, le consulat et l'empire. Un enthousiame sans exemple est excité par Napoléon, qui arrache aux familles jusqu'aux enfants de

quinze ans pour faire de « la chair à canon ».

Après deux invasions, on accueille la Restauration comme une délivrance.

On oublie l'orgueil national, les victoires, la gloire, *et cætera*. — On oublie l'admiration, l'amour pour le « grand homme ».

Bien plus, une haine sauvage succède à l'idolâtrie. Napoléon se met en route pour l'île d'Elbe au bruit des malédictions, des menaces, des insultes — pour arriver à notre petit port de Saint-Raphaël (*San Rapheu*), où l'attend un navire anglais ; il doit traverser des populations exaspérées ; pour sauver sa vie, il est obligé de se déguiser en courrier. — Un contemporain, Bourrienne, qui, pour sa part, se hâta d'oublier qu'il avait été son protégé, son esclave, bien pis son domestique obéissant, et écrivit des mémoires curieux après s'être rattaché à la Restauration, Bourrienne raconte que le maire d'Orgon, qui s'était agenouillé devant Bonaparte à son retour d'Égypte, s'écria, en le voyant passer en 1814 pour aller à Saint-Raphaël et de là à l'île d'Elbe :

« A bas le Corse ! à bas le brigand ! C'est moi qui l'ai reçu à son retour d'Égypte — nous voulions dételer ses chevaux et traîner

sa voiture, — je veux me venger de ma sottise, je veux le pendre moi-même ! »

Et, en effet, Napoléon voyait accroché à un arbre un mannequin habillé comme lui — il était déjà pendu en effigie ; c'est alors qu'il se déguisa pour continuer sa route.

« Ah ! les hommes, s'écrie-t-il, comme j'ai eu raison de ne jamais les estimer ! c'est tout au plus si je les ai traités comme ils le méritent. »

Je ne parlerai pas de l'enthousiasme avec lequel en 1815, on accueillit les Bourbons, ni de l'enthousiasme avec lequel on les chassa, en 1830, — aux cris extra-cocasses de Vive Napoléon et la liberté ! — ce qui prouvait bien à quel point on avait oublié Napoléon Ier et à quel point on n'entendait rien à la liberté. — Quelques citoyens ajoutaient le cri de Vive la charte ! et ce n'étaient pas les moins acharnés et les moins résolus à se faire tuer au besoin.

Cela me rappelle une petite anecdote de ce temps, — et ça se passa dans le département que j'habite, et ça m'a été raconté par un préfet du Var, qui, naturellement et selon l'usage, a été envoyé ailleurs aussitôt qu'il a commencé à connaître son département et à donner l'espoir qu'il y pourrait être bon à quelque chose.

— Mon ami, dit-il à un braillard, un jour de bruit dans la ville, que criez-vous? que demandez-vous? qu'êtes-vous?

— Moi, citoyen préfet, je suis anarchiste possibiliste.

— Ah! vous êtes anarchiste!

— Anarchiste possibiliste, ne confondez pas.

— Mais, anarchiste possibiliste, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je ne sais pas, mais je le suis, je le suis à mort.

Après 1830, il y eut dix-huit années de paix, de prospérités en tous genres, — dix-huit années de répit. — Mais un jour le peuple obéissant à la malédiction de la vieille fée, oubliant ce quart de siècle de bonheur, de progrès, de gloires en tous genres, — a chassé Louis-Philippe. — Comme on ne se rappelait plus la révolution de 92, on essaya d'un peu de république, après quelques jours de guerre civile et les journées de Juin, — on s'occupa de nommer un président. — Deux candidats se trouvèrent en présence. — Cavaignac, un des meilleurs généraux d'Afrique, qui venait de sauver Paris du pillage et de l'incendie, — et était un des trois ou quatre républicains que j'ai connus, les autres étaient et sont des farceurs. Il y avait avec lui

quelques chances d'installer la république.

L'autre candidat était Louis-Napoléon, le neveu contesté de l'empereur. Les soi-disant républicains votèrent pour LouisN-apoléon.

Les jeunes fées essayèrent encore une fois de réveiller la mémoire des Français, mais leur ancienne, par une sorte de magnétisme, de suggestion, — engourdissait, endormait plus profondément cette mémoire.

Pourquoi nommer président de la république nouvelle le neveu de l'homme qui a détruit la première république ?

Si ce n'est pas comme neveu de Napoléon, vous ne le connaissez pas, — il n'a pas d'histoire personnelle, il n'existe pas, il n'est connu que par deux tentatives de désordre, où il n'a même montré qu'une audace de troisième ordre. — Il n'a manifesté ni aptitudes, ni talents, ni caractère. — C'est donc un descendant et un continuateur de Napoléon que vous allez élire, et Napoléon, avez-vous oublié, qu'à son départ pour l'île d'Elbe vous vouliez le pendre ?

— Un mouvement de mauvaise humeur. C'était un grand homme, le plus grand guerrier qui ait existé. — Sous son règne la France était glorieuse, triomphante, conquérante, respectée.

— Dites redoutée et haïe, comme on vous l'a fait voir, — et jusqu'au jour où elle fut vaincue, et vit deux fois les étrangers dans sa capitale. — Napoléon, comme capitaine, a su se servir de la bravoure française, de la *furia francese*, qui de tout temps, avant lui et sans lui, avait fait ses preuves, il vous doit sa gloire bien plus que vous ne lui devez la vôtre.

— Vive Napoléon !

— Allez de Nice à Monaco, jouer à la roulette, vous gagnerez jusqu'à midi, — mais, de midi à minuit, vous perdrez ce que vous aviez gagné et ce que vous aviez apporté ; si n'ayant plus le sou, vous êtes forcé de retourner à pied de Monaco à Nice, un ami vous arrête et vous dit : « Tu as gagné tant d'argent ce matin, prête-moi cinq louis, » vous l'envoyez promener. — Vous avez donc oublié...?

— Je n'ai oublié ni Austerlitz, ni Wagram, ni Iéna, ni les Pyramides, ni tant d'autres glorieuses victoires.

— Et Baylen, et Leipzig, et la Bérésina, et cette armée de 575 000 hommes, où figuraient, malgré eux sous le nom de garde d'honneur des jeunes gens qui avaient payé des remplaçant jusqu'à 15 000 francs. — Cette armée qu'il abandonna pour rentrer seul aux Tuileries, tandis que si peu de soldats repassèrent le

Niémen, et les victoires mêmes ne les avez-vous pas payées par des milliers de morts ? — Que de mères sans enfants ! — *Bella matribus detestata.*

Dans la région que j'habite, si une servante casse une porcelaine, si sa maîtresse s'écrie : « Je ne vois plus ma belle tasse de sèvres, serait-elle cassée ? » la servante répond, d'un ton, d'un accent que l'écriture ne peut rendre, un seul mot qui contient de l'étonnement, du reproche, de la philosophie, — ce seul mot est — « Depuis !... »

C'est-à-dire, il y a beau temps qu'elle est cassée, votre tasse, je ne comprends pas que vous en parliez et que vous y pensiez encore : il s'est passé bien des choses, il a coulé bien de l'eau sous les ponts, depuis que cette tasse est cassée, — à peine si je me rappelle qu'elle a existé — il y a prescription.

C'est ce que répondirent les Français à leur petite marraine : *Depuis !* — Ceux qui ont été tués alors, seraient morts aujourd'hui de leur belle mort, dans leur lit ou ailleurs.

— « Hier, dit la fée, après une journée sereine, de gros et lourds nuages noirs ont monté à l'horizon, — les feuilles des arbres ont frémi sans qu'il fît de vent, des petites vagues blanches, des « moutons » se sont au loin montrés sur la

mer. Les nuages noirs se sont étendus, de sourds grondements, puis des éclats retentissants, puis des éclairs bleus déchirent les nuages, puis le vent faisait ployer les arbres jusqu'à terre, — c'était un magnifique spectacle. — Mais ce matin les paysans allaient dans leurs vignes ramasser les grappes hachées par la grêle. — C'est l'histoire des conquérants. »

Le bon Louis XVI, dans les instructions qu'il écrivit pour le précepteur de son fils, disait :

« Ce n'est point des exploits d'Alexandre ni de Charles XII qu'il faut entretenir votre élève ; ces princes sont des météores, qui ont dévasté la terre.

» Il ne serait peut-être que trop tenté d'imiter ceux de ses ancêtres qui ne furent recommandables que par des exploits guerriers. — La gloire militaire tourne la tête, et quelle gloire que celle qui répand des flots de sang ! — Apprenez-lui dans Fénelon, que les princes pacifiques sont les seuls dont les peuples conservent un religieux souvenir. — Parlez-lui de Louis XII, le père du peuple, et du bon Henry.

Baste !

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne !

La colonne ! Sur la place où est cette colonne,

élevez-en une composée des ossements des Français morts dans les guerres du consulat et de l'empire, — quelques statistiques disent trois millions de cadavres, d'autres cinq millions, — et, à côté de cette colonne d'ossements, la colonne de bronze aura l'air d'une bien petite borne.

Victor Hugo, dans sa jeunesse, avait fait un quatrain, que j'ai quelque part, mais dont je ne me rappelle que deux vers, et que lui-même eut soin de ne pas se rappeler, lorsqu'il protégeait le prince président.

Si, sur cette place où tu es debout sur ta colonne...

Le sang que tu versas se pouvait amasser,
Tu le boirais sans te baisser.

— « Depuis !... Poléon, nous l'aurons ! »

Vous l'avez eu, vous avez eu aussi cette parodie de l'empire et, pour que rien n'y manque, quoique Napoléon III ait dit en montant sur le trône : « L'empire c'est la paix, » vous avez eu trois guerres, dont deux absurdes : la guerre de Crimée, pour faire plaisir aux Anglais, contre la Russie, notre alliée presque naturelle, — et la guerre d'Italie, pour fonder une puissance ingrate, qui nous menace aujourd'hui. — La troisième a été la désastreuse guerre de Prusse et une troisième invasion.

Pendant cette invasion, une poignée d'ambitieux, quelques fous, beaucoup de bavards, — profitèrent lâchement de l'occasion pour s'emparer du pouvoir et proclamer la république. Derrière eux se rangèrent quelques dupes, puis tous les coquins, les voleurs, les chenapans, les souteneurs de filles, — qui se livrèrent à une orgie, parodie sanglante de 1792 et 1793, en débutant par un massacre des prisonniers et finissant par l'incendie de Paris ; car notre pauvre époque est condamnée à ne voir que des parodies ; et deux millions de Parisiens se laissèrent opprimer, dépouiller, ruiner, incendier par quelques milliers de fripouilles qu'ils auraient écrasés en leur jetant par les fenêtres leurs pots de chambre sur la tête.

Pendant ce temps un avocat, orateur de brasserie, et un ingénieur inconnu se nommèrent réciproquement ministres de la guerre et de l'intérieur, — et, pour rester plus longtemps dans ces situations usurpées, continuèrent une guerre impossible, sans aucune chance de succès, où, grâce à leur incapacité, à leur outrecuidance, un grand nombre de Français trouvèrent la mort, moins par les balles des Prussiens que par le froid, la faim, toutes les misères que l'incurie et l'ignorance des deux

dictateurs leur infligèrent, — par suite de quoi les prétentions et les exigences des vainqueurs furent cruellement exagérées ; si bien qu'en pleine Assemblée des députés de la France, M. Thiers put leur dire : « Vous êtes des fous furieux auxquels la France a dû la moitié de ses pertes en hommes, en argent et en territoire. » — A quoi ils ne trouvèrent rien à répondre, attendant la prescription assurée, comme de coutume, par quelques mois, peut-être par quelques jours.

Les crimes de la Commune, bien vite oubliés, n'empêchèrent pas les députés de proclamer la république.

Et ici se montre à un degré curieux l'absence de mémoire de ce pauvre peuple français.

M. Thiers ne se rappela pas qu'il avait dit et écrit : « La République finira toujours par le sang et par le ridicule. »

Il oublia que les républicains avaient démoli sa maison, histoire de rire ; — il est vrai qu'ils l'avaient reconstruite et qu'il avait gagné dessus.

Il oublia que lorsqu'il était au pouvoir, il avait fait fusiller un bon nombre de vrais — il y en avait alors quelques-uns — et de faux républicains ; — il s'opposa à la rentrée des princes d'Orléans, qui étaient venus aussitôt

la guerre réclamer leur place dans les rangs de l'armée, — et il décida qu'il y avait une république possible, désirable même, c'est la république dont il serait le roi.

Et d'autre part, les soi-disant républicains, ayant oublié la rue Transnonain et l'hécatombe de communards faite la veille même par M. Thiers, le nommèrent président de leur république.

Gambetta meurt, ayant déjà aux trois quarts perdu sa popularité. Il commençait à ne plus oser promettre que la moitié des choses absurdes, folles et criminelles qu'il avait promises.

La république — en France — c'est l'histoire de Cadmus, qui, ayant tué un dragon, sema en terre les dents du montre par le conseil de Minerve. — Des sillons où ces dents avaient été semées, sortit une troupe d'hommes armés qui l'assaillirent d'abord, puis se mirent à s'entre-tuer; il n'en resta que cinq, qui aidèrent Cadmus à bâtir la ville de Thèbes. Plus tard, il fut chassé par ses sujets révoltés.

C'est l'histoire des Montagnards et des Girondins, c'est l'histoire des divisions en groupes et en coteries, comme on l'a vu en 93, comme on le voit aujourd'hui; seulement, il a toujours

manqué, il manquera toujours les cinq qui peuvent fonder quelque chose.

Gambetta mort, reste l'autre « fou furieux » M. Freycinet, — en ce temps-là je n'acceptai pas même l'épithète de fous furieux. — S'ils avaient été des fous furieux, on les aurait vus à la tête de ceux qu'ils envoyaient à la mort, partageant les dangers et les misères que leur sottise outrecuidante leur préparait. Mais il n'en était pas ainsi. — Il existe un livre laissé par un homme dont je m'honore d'avoir été l'ami, le général d'Aurelle de Paladines. — On y peut lire le soin avec lequel les deux dictateurs se tinrent sans cesse à l'abri de la moindre apparence de danger. On y peut voir aussi avec quelle sottise, quelle ignorance, quelle insolence, quelle brutalité, M. de Freycinet, ingénieur des mines, donnait des ordres, infligeant des réprimandes aux vieux généraux.

Si bien qu'un d'entre eux devint fou de désespoir, que Bourbaki se tira un coup de pistolet dans la tête, et que d'Aurelle de Paladines, le seul qui ait battu les Prussiens, mourut de chagrin après avoir été bêtement accusé de trahison par les dictateurs, et sa trahison officielle affichée à Marseille par ce fameux M. Gent, qui, je crois, est aujourd'hui

député sénateur, enfin quelque chose sans jamais avoir été quelqu'un.

M. de Freycinet, qui avait certes fait plus de mal à la France que Bazaine, et qui aurait dû cacher le reste de sa vie, si on la lui avait laissée, — a été, depuis, quatre ou cinq fois ministre, — et c'est aujourd'hui, comble de la bêtise, de l'impudence et surtout de l'absence absolue de mémoire, ministre de la guerre.

Autre preuve de cette absence de mémoire :

M. Floquet, avocat obscur lors de la visite de l'empereur de Russie à Paris, — lui jeta une phrase insolente — ça n'est pas dangereux d'être insolent à l'égard des empereurs, ils n'envoient pas de témoins. Cette incartade fit sa fortune ; il passa « grand citoyen » ; ça lui servit à être député, etc., etc., et il accepta, et il fit *mousser* la légende. Puis il vint un jour où la gaminerie qui l'avait fait monter à un certain point lui barrait le chemin et lui interdisait de monter plus haut — alors, après de longues années, il la renia : ce n'était pas lui, c'était un autre.

Et alors, dans un moment où la France isolée, entourée d'un cordon sanitaire de défiance et, disons-le tristement, de dédain, n'a de chance d'alliance qu'avec la Russie, l'Assemblée nomme pour son président M. Flo-

quet, insulteur de l'empereur de Russie, — et M. Carnot le met à la tête du ministère.

Un de mes amis a abandonné la diplomatie. « Il n'y a plus moyen d'y tenir, me dit-il, il est trop triste et trop honteux de représenter le gouvernement. — Savez-vous ce qu'il y a de plus humiliant, c'est de voir les gens bien élevés et bienveillants nous montrer des égards inusités, nous serrer la main avec sympathie et compassion. »

La division est au plus haut degré de gâchis dans la république, — tous les affamés veulent de gros morceaux, et il ne peut y en avoir assez, même après qu'on a tout cassé.

La république a fait son temps ; — elle est malade ; elle est sur le point d'accoucher comme toujours, elle est en mal d'un despotisme quelconque qui en débarrassera le pays ; et les Français, avec cette absence de mémoire si terrible qui fait le sujet de ces feuillets, imitent les sauvages qui, chaque matin, déclarent dieu pour la journée le premier objet qui frappe leurs regards en sortant de leurs cases, un singe, un arbre, un caillou, un crocodile, — un oiseau-mouche.

C'est un des deux secrets de la popularité tapageuse du général Boulanger, cet homme, qui n'avait rien naguère qui le fît sortir de la

foule, — a été inventé par les républicains qui comptaient en faire un instrument et qui aujourd'hui ont peur de lui.

Le second secret est dû à trois hommes d'affaires qui ont fait du bruit de 1828 à 1840.

Girardin, Bohain, Véron — ce dernier ayant fait fortune avec la « pâte Regnault », a livré le secret au public.

« Prenez rien du tout, a-t-il dit, annoncez-le énormément, et vous en vendrez tant que vous voudrez. »

Ce procédé, aujourd'hui, est appliqué non seulement à toutes les industries, mais aussi à la littérature, à la politique et à tout.

Aujourd'hui, nous voyons le général Boulanger, produit du procédé qui a obtenu tant de succès pour la farine de lentilles, la « douce Revalescière » et tant de pastilles, de sirops. de bonbons, etc. Il menace la république et n'est efficacement soutenu que par une partie des républicains, — la situation est ardue, et il n'a pas l'air d'être jugé de force à en sortir même par ses partisans les plus violents. On ne le laisse pas aller et surtout parler à l'Assemblée, on s'en défie comme orateur. — Un homme politique en France peut faire impunément beaucoup de sottises, mais il peut être perdu s'il en dit une seule. « Il n'ira à la

Chambre que pour prononcer ou réciter un grand discours. » — Il vient de publier un livre, — les journaux ont cité, en le vantant, l'auteur du livre, et ils ne l'appellent pas Boulanger, — et ni le général, ni l'auteur désigné n'ont pas que je sache réclamé.

Il faudrait trouver moyen d'exécuter, au palais Bourbon, ce jeu innocent qu'on joue en société d'enfants : deux personnes, dont on ne voit qu'une, font un discours, l'une parle, l'autre fait les gestes. — M. Laguerre s'offre pour parler.

A propos de M. Laguerre — il a aussi oublié quelque chose — et un des grands défauts du manque de mémoire, c'est qu'on se laisse aller à remplacer les choses oubliées par des légendes, des fables et des choses fausses.

M. Laguerre avait parlé d'un « coup de force », un *reporter* lui demandait une explication : « La situation dont j'ai parlé, dit-il, serait la même qu'au 16 mai, lorsque le maréchal, avec l'appui du Sénat, voulut dissoudre l'Assemblée, — n'a-t-on pas vu alors tous les républicains, Gambetta en tête, préparer un coup de force pour résister à cet attentat. »

Or, M. Laguerre n'existait pas alors, il n'est né que des grèves sanglantes de Montceau et de Decazeville, il peut donc, à son choix, avoir

oublié ou n'avoir pas su ce qui se passa au 16 mai.

Je donnais alors des articles au *Moniteur universel* de ce bon Dalloz. Eh bien, en feuilletant la collection de ce journal, on y pourrait lire que, dans la panique et l'effarement que le 16 mai causait à la République, les chefs du parti, « Gambetta en tête » « s'étaient précautionnés d'une cachette, » et j'annonçai qu'en présence d'un démenti je dirais quelles étaient les cachettes choisies par plusieurs. Le démenti ne vint pas.

« Les coups de force » ne sont plus à la mode — parce qu'il n'y a plus de fanatiques, mais des ambitieux et des affamés, — on ne veut plus mourir, on veut vivre, et bien vivre.

Voici donc le général Boulanger qui veut jouer ou auquel on veut faire jouer le coup de Napoléon III.

Celui-ci s'avançait sur la corde avec un balancier, le nom de son oncle.

M. Boulanger, — de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet, — s'avance sans balancier. Ira-t-il jusqu'au bout?

D'autre part, on crie Vive la Commune ! on porte des drapeaux rouges, noirs, etc., et des immortelles rouges aux boutonnières, et le prétendu gouvernement laisse faire.

Les boulangistes remplacent l'immortelle par un œillet également rouge, — voilà encore une fois une pauvre fleur qu'on compromet dans la politique; autrefois, l'œillet rouge ne servait qu'à simuler le ruban de la Légion d'honneur, ce qui fit dire : « A dix pas, on fait croire qu'on est décoré; à trois pas, on avoue qu'on est un imbécile. »

Nous vivons comme dans un rêve, où tout est possible avec plus de chances pour l'absurde.

Dans un an peut-être M. Boulanger sera roi de France, peut-être il sera fusillé, peut-être il aura le sort d'une goutte d'eau savonneuse qu'un enfant insuffle au moyen d'un chalumeau, qui se gonfle, revêt ses parois amincies des plus riches couleurs, puis crève et retombe goutte d'eau savonneuse; ruiné, endetté, isolé, dans un an peut-être, ayant vendu son cheval noir, il sera heureux de trouver un de ses partisans d'aujourd'hui qui consente à faire sa partie de dominos ou de bezigue dans une brasserie.

En face du général Boulanger et contre lui s'élève une sorte de salut public, — des hordes portant des drapeaux rouges ou noirs crient Vive la Commune ! — si on avait un peu de mémoire, on se rappellerait ce qu'était la Commune en 1871, — une parodie sanglante

de la Terreur de 1793 : — crier vive la Commune, c'est crier vive le pillage, vive l'assassinat, vive l'incendie ; dans un an peut-être nous aurons la Commune — et la Terreur — les assignats, la banqueroute, la guerre, — la guillotine en permanence, les mitraillades de Lyon, les noyades de Nantes, — la ruine définitive de la France. — Ce ne sont ni les fous, ni les coquins, ni les scélérats qui manqueront.

Il est dur de penser que trente millions d'hommes se laissent dominer, opprimer, ruiner, déshonorer par quelques centaines de bavards, d'ambitieux, d'avides, de truands et de va-nu-pieds, — et qu'il ne faudrait, pour conjurer cette ruine, qu'un peu de mémoire et de bon sens.

CONFÉRENCE

On s'occupe au moins assez, en ce moment, de l'éducation des filles ; on leur enseigne la géométrie, l'algèbre, la chimie, l'anatomie, un peu d'athéisme, etc., enfin tout ce qui doit les empêcher de devenir des femmes, dans l'ancienne acception du mot ; comme on fait boire de l'eau-de-vie aux petits chiens pour les empêcher de devenir grands.

Il me plaît d'ouvrir de mon côté, une école de filles, en concurrence aux lycées, et d'essayer une conférence pour leur enseigner des choses plus utiles pour leur propre bonheur, pour celui des hommes, dont elles ont été chargées par le Créateur, et pour le sauvetage et le maintien de ce qui reste de la société.

— D'où vous vient cette sollicitude, me dit quelqu'un qui lit indiscrètement ce que j'écris, par-dessus mon épaule ; on vous croit généralement sévère pour les femmes, et même ne les aimant guère.

C'est que généralement on est bête, et on ne me connaît pas ; je pourrais vous répondre d'abord que pour ne pas haïr quelquefois les femmes, il faudrait ne guère les aimer ; puis ensuite, que ma sévérité apparente à l'égard des femmes est semblable à celle que j'exerce quand je taille mes rosiers, pour assurer et augmenter la moisson parfumée qu'ils me doivent.

Cela dit, je commence.

Le plus sûr, le plus complet, le plus pur, le plus grand bonheur qui soit permis aux humains dans la société, c'est non pas un beau, un riche mariage, mais un « bon ménage, » une union où l'amour qui l'a commencé se métamorphose, ce qui est sa seule chance de durée, en une amitié étroite et encore ornée d'une partie des charmes de l'amour, — la partie légère, évaporée, remplacée par l'amour et le soin commun des enfants — après que l'on a réussi à franchir un terrible fossé qui sépare la nouveauté de l'habitude.

J'en ai connu de ces bons et heureux ménages qui font désirer pour l'homme et la femme qui les composent, le sort de Philémon et de Baucis, auxquels Jupiter accorda de mourir ensemble au même instant, et qui furent changés Philémon en chêne et Baucis en tilleul, enlaçant leurs branches.

Et, plus d'une fois, j'ai vu ces deux époux renouvelés, à force de tendresse, à force d'habitude pour leurs deux vieux cœurs, de battre d'un même mouvement, réaliser à très peu près cette charmante fable ; et le survivant, moins heureux, commencer immédiatement à mourir, et ne tarder que de quelques mois, de quelques jours, à suivre l'autre, et j'espère, à le rejoindre.

La civilisation romaine, en train de devenir la maîtresse du monde, favorisait, ordonnait le mariage ; elle édictait des peines contre les célibataires endurcis, et accordait des privilèges aux pères de nombreuses familles. Chez les Grecs, un citoyen refusait de se lever devant un vieillard, en lui disant : « Tu n'as pas d'enfants qui puissent me rendre cet honneur à mon tour, quand je serai vieux. »

Serait-il bien injuste de mettre un célibataire obstiné, arrivé à un certain âge, à l'amende de l'entretien d'un enfant qu'il ne

créera pas pour le remplacer, ou qu'il créera en en éludant clandestinement, traîtreusement et économiquement la responsabilité.

Pour constituer ce bonheur souverain du « bon ménage, » il faudrait que les amants ayant traversé ensemble le printemps de la vie, entrassent de bonne grâce, en se tenant toujours par la main, dans l'été, dans l'automne et dans l'hiver de la vie, ne demandant qu'un printemps à la vie, comme à l'année, sans que l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre, quittant la main de son conjoint, se rejette brusquement en arrière, tâchant de débaucher un compagnon ou une compagne, pour une promenade buissonnière, dans un autre ou plusieurs autres printemps rétrospectifs et défendus comme les écoliers qui aspirent à la fameuse semaine des trois jeudis.

Chez les vieux Romains, les amants devenus époux et d'époux père et mère, l'homme s'occupait de cultiver son champ ou de défendre sa patrie, et la femme méritait cette épitaphe :

Elle a vécu dans sa maison, chaste et laborieuse.
Domum mansit, casta vixit, lanam fecit.

Mais revenons à notre temps.

A peu près toutes les filles veulent se

marier, beaucoup d'hommes ne désirent pas se marier ou ne sont pas pressés, un assez grand nombre veulent ne pas se marier.

Et comme les deux sexes naissent en nombre à peu près égal, il n'y a pas de maris pour toutes les filles, d'où une concurrence acharnée.

Par leurs instincts, par la nature de leur beauté, par l'éducation qu'elles reçoivent, les filles sont plus ou moins adroites à tendre des pièges de toutes sortes pour prendre un mari : trébuchets, gluaux, lacets, collets, appâts appaux, leurres, filets, quatre de chiffre, etc. Telle vise un « oiseau de haut vol », telle autre se contentera d'un « oiseau branchier » ou « niais » ou « béjaune » ; telle chasse aux aigles, telle aux faisans, telle autre aux alouettes ou aux colibris.

Elles sont toutes nées et élevées à cette chasse ; et, sur ce point, je n'ai pas grand'chose à leur enseigner ; cependant, je dirai que beaucoup, aujourd'hui, n'ont pas assez de patience, mettent de la brusquerie dans leur façon de chasser, vont trop au-devant de l'oiseau, au risque de l'effaroucher.

Ou, pour user d'une autre métaphore, en jetant brusquement et avec profusion des grains dans le trébuchet, elles laissent tomber

de ce grain hors et autour du piège, grain que des oiseaux malins ou peu affamés ou de petit appétit, viennent picorer et s'envolent, sans se soucier de celui qui devait les attirer dans le trébuchet.

Qu'est-ce que cette familiarité admise aujourd'hui entre les jeunes filles et les hommes, ces mains secouées, ces *shake-hands* ? Autrefois, jamais on ne touchait une fille ; on s'excusait, si par mégarde, on frôlait sa robe ; on eût passé pour un sauvage, et qui pis est pour un malotru, si on l'eût invitée à valser, ce qu'il n'était même pas permis de faire aux jeunes femmes, les femmes mûres s'étant assez habilement réservé cet exercice vertigineux.

A quoi sert d'avoir supprimé cette émotion si douce, si poignante, du premier contact de la main de la femme aimée, ce ravissement de la pression encore incertaine et douteuse, de cette main répondant « tout bas » à la vôtre.

Qu'avez-vous gagné, à ne jouer plus que les deux derniers actes, parfois que le dernier acte, de cette charmante comédie de l'amour ?

Mon Dieu ! le jardin n'était pas plus vaste, mais, au lieu de le traverser en trois pas par une allée droite au milieu, comme vous faites aujourd'hui, de le parcourir dans un labyrinthe de petits sentiers fleuris et parfumés, cueillant

là une marguerite fatidique à effeuiller, à interroger, le *Wergissmeinnicht* à serrer sur son cœur, sur le souvenir enfoui dedans, on n'arrivait à l'entente complète, qui est si souvent et si tristement la fin, qu'après mille petites faveurs graduées, lentement, tendrement et poétiquement conquises ; aujourd'hui, si on continue ces errements nouveaux, on franchira d'un saut ce petit jardin embaumé et on viendra à ce point, que la première faveur obtenue d'une femme ne sera autre que ce qu'on appelait la dernière.

Revenons aux enseignements annoncés par mon programme.

J'ai montré les filles naturellement habiles à tendre les pièges pour prendre l'oiseau rare, un mari, *rara avis*, habileté autrefois accrue par l'éducation, et menacée aujourd'hui de diminution par les maladresses d'une autre éducation ; mais, passons.

L'oiseau a donné dans le piège, le trébuchet s'est abattu et refermé sur lui avec un petit bruit sec qui l'a fait frissonner ; mais c'est fini, le tour est joué, le but est atteint, le notaire et le maire ont joué leur rôle ; la fille voulait se marier, elle est mariée, elle a un mari.

Elle croit que c'est tout et elle se trompe,

elle a su tendre un trébuchet, mais personne ne lui a appris à faire une cage, une volière où l'oiseau puisse vivre, s'accoutumer et se plaire. Après l'art de faire et de tendre des trébuchets, c'est l'art de faire des cages que je veux vous conseiller d'étudier, des cages bien faites, bien soignées, bien entretenues auxquelles il ne manque rien.

Le mari est pris, mais ce n'est pas seulement *le* mari, c'est *un* mari, c'est *un* homme et vous ne le connaissez guère, le plus souvent même vous le croyez tout autre qu'il est en réalité ; il ne faut pas cependant se tromper d'oiseau, donner du millet au faucon, et de la viande au chardonneret.

Il en est qui ne vivent pas ou vivent bien difficilement en cage.

Je ne crois pas que l'on y puisse accoutumer le *martin-pêcheur*, si beau, si brillant, au vol si rapide ; la *mésange* à la jolie *tête bleue* ne s'occupe en cage qu'à tuer sa compagne et à lui manger la cervelle ; il faut capitonner la cage du rossignol, et ne pas lui laisser voir trop clair, non que je vous conseille d'imiter les Belges amateurs de musique féroce qui brûlent les yeux des pinsons pour qu'ils chantent mieux en cage.

Presque tous les oiseaux se hérissent en

cage et maigrissent jusqu'à ce qu'ils meurent ou puissent passer à travers les barreaux, comme font les *roitelets* et les *troglodytes* ; sans avoir besoin de maigrir, ces oiseaux-là sont des maris qui quittent leur maison pour le cercle, etc., laissent la femme s'ennuyer ; l'ennui, la seule maladie dont meurent les femmes ; l'ennui, qui les rend capables de tout, même ou plutôt et surtout de chercher de leur côté des distractions qui finissent par être aussi tristes pour elles que pour leurs maris et ne les mènent qu'à changer d'ennui, ou à changer l'ennui en chagrin, parfois en désespoir.

Mais parlez-moi de cages bien faites, bien garnies de tout ce que peut aimer l'oiseau.

Voyez et étudiez la cage d'un canari : comme son eau pour boire et se baigner est fraiche et limpide, comme son millet est non seulement à pleine mangeoire, mais offert sous la forme plus attrayante d'épis mûrs, et le mouron et le seneçon renouvelés tous les jours, les morceaux de sucre, et l'os de *sepia* pour s'aiguiser le bec, et des cerises, des figues en leur saison !

Aussi, qu'on laisse par mégarde la porte de la cage ouverte, il est probable qu'il sortira,

s'élancera, volera sur une haute branche d'un arbre voisin, battra des ailes, fera entendre une petite chanson joyeuse, une *Marseillaise* un peu aiguë : Vive la liberté ! mais que vienne l'heure du dîner, que vienne le soir ; les branches des arbres ne sont pas unies, polies, aussi douces aux pattes que ses bâtons et ses perchoirs et on ne rentre pas les arbres la nuit à l'abri du froid, et il ne pousse pas de sucre dans les champs, il faut chercher avec fatigue les grains un à un et on n'en trouve pas toujours autant qu'on veut, parfois même on n'en trouve pas du tout, il faut se coucher sans souper.

Aussi, ayez soin de ne pas le poursuivre, de ne pas l'effaroucher, il ne tardera pas à rentrer de lui-même dans la cage, un peu ébouriffé, mais bientôt il fera entendre sa gaie et habituelle chanson.

Il faut que votre mari s'accoutume à sa cage comme le canari. J'évite ici un synonyme fâcheux, un nom malséant donné je ne sais pourquoi à cet heureux oiseau.

Écoutez ce qu'écrivait madame de Maintenon à la duchesse de Bourgogne.

La veuve Scarron avait fait ses preuves : elle avait quarante ans, ce qui n'est plus

l'âge des gluaux, lorsqu'elle en tendit et avec succès au roi Louis XIV qui avait à peu près le même âge, se croyant avoir de l'expérience et connaître les femmes, en quoi il se trompait ; les femmes qu'il avait connues s'étaient livrées, sans ces résistances, inventées pour accroître et exaspérer le désir sans avoir recours à l'escrime de la galanterie. La veuve lui fit connaître la difficulté, la résistance stratégique, calculée, graduée, à la portée de l'agresseur. « Je le renvoie triste, écrivait-elle, mais point désespéré. »

En effet, dans l'escrime de l'amour, je n'ai jamais vu celui des deux combattants qui rompt, recule, et au besoin s'enfuit, ne pas remporter la victoire.

Voici ce qu'elle écrivait à la duchesse de Bourgogne ; il n'était pas question de gluaux ni de trébuchets : à ces pauvres filles de rois, Iphigénies sacrifiées, on fournit l'amour tout fait, et un mari choisi pour les consoler.

Je copie çà et là, *passim*.

« Les livres profanes inspirent l'orgueil et nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe.

» Ne soyez ni fâchée ni honteuse de la dépendance d'un mari.

» Que le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre seul confident.

» Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres.

» N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite, les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un et l'autre avec douceur.

» Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances, supportez les défauts de l'homme et ceux du tempérament, la différence des opinions et des goûts.

» C'est à vous d'être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne que vous régnerez sur lui.

» Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

» N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez, les hommes sont moins tendres que les femmes, et vous serez malheureuse si vous êtes trop délicate en amitié. C'est un commerce où la femme doit toujours mettre du sien.

» Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins, les reproches ; le seul moyen est la patience et la douceur ; l'impatience aigrit et aliène les cœurs. »

(Je vous ferai tout à l'heure un petit commentaire sur ce précepte.)

« Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su. Il est très dangereux d'écrire.

» Comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps.

» Aimez vos enfants, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse ou une paysanne puisse avoir. »

La même madame de Maintenon écrivait à madame de Laleu, une fille d'une très grande beauté, qui venait de se marier :

« Vous voilà dans votre ménage, je prie Dieu de le bénir ; vivez dans le fond de votre maison, fuyez le monde, attachez-vous à plaire à votre mari, et tâchez de ne plaire qu'à lui seul. Soyez laborieuse, etc. »

Certes, on peut s'en fier à cette habile personne qui, ayant englué son maître de ses gluaux un peu secs, sut lui faire une cage d'où il n'essaya plus de sortir.

Je dois m'arrêter ici, quoiqu'il me reste beaucoup à dire ; je finirai par deux autres citations.

Une vieille femme disait à son fils, qui, peu riche lui-même, voulait épouser une fille sans fortune :

« Ne comptez pas voir durer toujours l'ar-

deur qui vous fait croire qu'elle peut remplacer tout. Dans le meilleur mariage, après un temps plus ou moins court, il n'y a plus qu'une chose qui revienne tous les jours, c'est le dîner. »

Et madame de Sévigné :

« Je n'aurais jamais cru que M. de Grignan exigeât tant d'argent pour coucher avec la plus belle fille de France ; mais s'il y couche aujourd'hui, il y couchera demain, et après-demain, et toujours, et je comprends. »

Voici le petit commentaire sur une phrase de la veuve Scarron que je vous ai annoncé :

Jamais de scènes ! Supposez que votre époux un peu volage revienne de voir celle que sans la connaître, vous appelez *sa brune* si vous êtes blonde, ou *sa blonde* si vous êtes brune, tant vous avez le secret intime que quelque charmante que vous soyez, il est un charme qui vous est défendu — j'en excepte cependant quelques-uns — c'est d'être une autre. Dire d'une femme qu'elle est jolie, qu'elle est belle, c'est un moins grand compliment que de dire qu'elle est *autre*.

Quelle impression peut faire la scène que vous ferez au *mari prodigue*. Il se dit : « Tiens, là-bas, on ne faisait pas de scène, j'y retourne. »

Donc, ayant réussi à prendre votre oiseau de mari par trébuchets, gluaux, lacets, collets, etc., étudiez-vous à faire une cage toujours garnie de mouron frais, de millet et de sucre, dont ce canari n'ait pas envie de sortir, où dans laquelle il rentre avec plaisir, un peu ébouriffé, après un petit vol au dehors.

Fille, vierge, mystère, fleur entrevue au sommet d'une montagne inaccessible, *Edelweiss*, apparition dans un nuage, étoile du ciel, vous êtes souvent pour bien peu de chose dans la passion que vous inspirez.

A l'âge où tout homme est poète, au moins pour quelques instants, l'homme fournit tout à l'objet aimé, même la beauté.

La fille est un velin blanc sur lequel il dessine un rêve ou écrit un poème.

Et tout cela peut s'évanouir après le premier baiser qui vous fait épouse et femme.

Il vous adorait ; il faut arriver à ce qu'il vous aime, ce qui est plus difficile, plus rare, et plus heureux.

D'idole, il faut devenir femme et femme aimée, et succéder à l'idole sans trop la faire regretter...

Mais je reviendrai sur ce point important, et ce sera le sujet d'une autre conférence.

Ceux des rares naturels de cette région qui n'ont rien à vendre aux étrangers ont été saisis d'admiration à la vue d'un spectacle qu'ils n'ont que de rares occasions de contempler ; — le matin, un blanc linceul de neige couvrait les toits, les rues, les arbres, et les plaines ; il se passe parfois assez d'années sans que ce phénomène se manifeste ; — il est même des jeunes gens qui n'ont jamais vu de neige qu'aux sommets lointains des montagnes qui protègent les régions méditerranéennes contre le vent du nord.

Quant aux gens plus nombreux qui attendent tout de leurs hôtes d'hiver, ils ont éprouvé un triste désappointement.

Je pense aussi que les gens qui viennent parfois de bien loin pour éviter l'hiver de leurs pays ont dû se sentir également volés.

Mais dès le lendemain, malgré un froid assez vif, plus vif qu'on n'est accoutumé à le sentir dans ces contrées, le ciel est redevenu pur, étoilé, la nuit ; — et plein de soleil, le jour.

Néanmoins, nos jardins ont souffert et fait quelques pertes, et j'ai dû sur la terre durcie du jardin, semer des grains pour nos oiseaux étonnés de ne pas trouver cet hiver leur table mise comme de coutume.

Il y a bien une vingt-cinquaine d'années,

j'habitais Nice alors, et, dans le voisinage d'une villa occupée par la grande duchesse Hélène de Russie ; — elle me conta ceci :

Comme un matin, elle se promenait au jardin, dans une partie ombragée où le soleil ne pénétrait que difficilement, elle aperçut un peu de neige non encore fondue sur un tapis de violettes ; — elle avisa le propriétaire de la villa qui passait auprès.

— Mais, monsieur Bermond, lui dit-elle, — voici de la neige !

M. Bermond s'approcha, s'inclina — et feignit de n'avoir pas entendu.

— C'est de la neige, monsieur Bermond.

— Ça... de la neige ?... dit-il d'un ton d'incrédulité ?

— Mais oui, regardez... là... sur les violettes...

Il se baissa, en ramassa une pincée dans le creux de sa main, l'approcha de ses yeux, la regarda avec attention.

— Ma foi ! dit-il, madame, c'est de la neige, il faut le reconnaître : c'est vraiment de la neige ; mais, ajouta-t-il, elle n'est pas froide.

Cette fois, il n'y a pas eu moyen de le nier, c'était bien de la neige, de la neige froide. — Il a gelé, et, cette fois, les Marseillais ont pu marcher sur l'eau glacée de leurs ports, et ont vu les cygnes de leur Jardin des Plantes,

ne pouvant plus nager dans leur bassin, réduits à y patiner sur l'eau cuirassée de glace.

Je n'ai pas coutume d'encombrer ma mémoire des noms des divers comparses qui traversent les ministères, sous le gouvernement de la pseudo-république dont nous jouissons.

Mais aujourd'hui quel que soit le personnage qui gouverne les postes et télégraphes comme il aurait pu être et sera peut-être un de ces jours ministre de la marine, des finances ou des affaires étrangères, passant ensuite de l'un à l'autre, n'étant gêné ni par des aptitudes, ni par des études spéciales ; quel que soit ce fonctionnaire, j'ai deux petites observations à lui adresser.

Les télégrammes, par leur concision obligée, sont quelquefois un peu difficiles à comprendre.

Il ne faut donc pas augmenter cette difficulté, bien au contraire, faire en sorte qu'ils soient écrits lisiblement et correctement. — Eh bien, il semblerait que l'administration a un but contraire ; les télégrammes sont écrits avec de l'encre d'un violet pâle sur un papier d'un bleu foncé, c'est-à-dire difficile à lire le jour ; à peu près impossible à déchiffrer la nuit, aux lumières.

Quant à la brièveté des télégrammes qui en fait parfois des hiéroglyphes, — je ne comprends pas que les gens riches ne se donnent pas l'assez petit luxe d'écrire par le télégraphe comme ils écrivent par la poste, en abandonnant ce langage nègre, ridicule forcément et obscur ; pour moi qui suis un pauvre homme, je ne regarde pas à quelques sous pour payer quelques mots de plus, qui me permettent à la fois de parler français et d'être clair ; j'ajoute un autre soin, — c'est d'écrire une lettre qui part en même temps que le télégramme et l'explique avec détail. pour le cas d'une obscurité que je n'aurais pas réussi à éviter.

Le second point dont j'ai à parler à M. le directeur ou ministre des postes et télégraphes, est celui-ci :

Les timbres d'affranchissement sont enduits au verso d'une gomme qu'il faut humecter pour rendre le timbre adhérent à l'adresse de la lettre — généralement on les humecte en les passant sur la langue, ce que, pour ma part, je ne pratique que bien rarement, et seulement dans le cas de péril, d'urgence ou de distraction.

Eh bien, je ne sais si c'est par économie et dans l'espoir si souvent déçu d'équilibrer le

budget, — mais la gomme employée pour les timbres de la poste, que presque tout le monde passe sur sa langue est une gomme jusqu'ici inconnue, tout à fait de qualité inférieure, infecte et nauséabonde.

S. M. l'empereur du Brésil, qui a fait l'honneur à un de ses plus dévoués *chevaliers de la Rose*, de lui faire une cordiale visite à Saint-Raphaël, avait répondu à quelqu'un qui lui demandait s'il honorerait de sa visite la ville de Saint-Tropez, située en face de Saint-Raphaël : « Non, je me rappelle un drame appelé *la Dame de Saint-Tropez* qui m'a tant ennuyé, que j'ai pris cette ville en grippe, sans la connaître. »

On me dit cependant qu'on l'aurait rassuré sur la ville et les dames de Saint-Tropez, qu'il aurait changé d'avis, ce qu'il passe pour ne pas faire facilement ; — et que dans une promenade en bateau il aurait accosté la plage de Saint-Tropez et aurait fait le tour de la ville, où il aurait, comme partout, charmé tout le monde par son affabilité.

Un des chefs du parti soi-disant républicain disait, l'autre jour :

— Si le parti monarchiste, tenant haut et

ferme son drapeau, profitant de toutes les occasions, et en faisant naître, d'affirmer et de proclamer ses principes et son but, aidait inexorablement de ses votes les groupes dissidents et opposants du parti républicain à renverser toujours le groupe au pouvoir, et recommençait sans cesse et sans trêve le même jeu contre tous les ministères qui se succéderaient, la république bientôt ne pourrait plus ni former un ministère ni constituer un gouvernement, et devrait un beau jour, à l'issue d'une séance de la Chambre, donner sa démission.

LETTRE DE FAIRE PART

ET RECTIFICATIONS A L'ÉTAT-CIVIL

Le vingt-quatre novembre, en l'an mil huit cent huit,
Ma jeune âme, un beau soir, curieuse, étourdie,
Du paisible néant imprudemment sortit,
Et gagna cette maladie
Qu'on appelle la vie,
Mais dont, avec le temps, tout le monde guérit.

Je sais...
Des almanachs payés pour ma ruine,
Mil huit cent huit... novembre, ont répandu ce bruit,
Ma barbe, à gros flocons, neige sur ma poitrine,
Je le sais... J'ai trouvé des halliers, dans le bois,
Que je n'ai pu franchir d'un bond, comme autrefois,
Je l'avoue — et s'il faut tout dire avec franchise,
Les roses et les lis de mon teint ont souffert
Du surouest et de la bise,
Et du soleil, et de la mer.

Je vis fort retiré des hommes et des choses,
Et l'on me fait plaisir, dans ma close maison,
De me laisser en paix causer avec mes roses.

. . . .

Aux almanachs cela semble donner raison,
Cependant mes pensers sont rarement moroses ;
Désœuvré, ce matin, passe-temps peu commun,
J'ai compté mes cheveux...
Il n'en manque pas un.
Sur une mer houleuse, et, debout à la lame,
Je passe pour donner un joli coup de rame,
Et quand, malgré le ciel, il faut faire pleuvoir,
Mon bras ne se plaint pas du poids de l'arrosoir.
Aux yeux noirs, bleus ou verts dérobant quelques flammes
J'attise et j'entretiens un foyer dans mon cœur,
Secret orviétan pour garder l'âme en fleur.
J'aime la femme encor...
Mais sans le dire aux femmes

Pourtant, quoique ce cœur fût bien brisé jadis,
Les morceaux en sont bons, et pas par trop petits.
J'aime toujours le vrai, le grand, le beau, le juste,
Et je les aime avec la même ardeur;
Et d'une haine aussi robuste
Je hais le sot, le lâche et l'effronté menteur.
Je me sens libre et fort, et toujours bien moi-même,
Et je ne crains que ceux que j'aime
Aussi bien aujourd'hui qu'en ma verte saison,
Et tiendrais, au besoin, selon l'occasion,
D'une main ferme encor l'épée...
Ou le bâton.

. . . .

Giroflée et lilas, roses et violettes,
Chèvrefeuille et muguet, vivantes cachelettes,
Me gardent leurs parfums, m'invitent à leurs fêtes,
Et j'en jouis autant qu'à mes premiers printemps.
— La nuit, le rossignol me dit les mêmes chants,

Et, dans la mer d'azur, — à la fin des journées,
Quand le soleil descend, embrasant les nuées,
De tons jaune, lilas, rouge, vert, violet,
Hosanna !
De mon cœur monte un hymne muet...

. . . .

Et je cherche à tâtons pour presser dans la mienne
Une petite main qui sente et qui comprenne.
Quatre-vingts ans ! Qui ? Moi ? Vieil almanach, tu mens.
Quatre-vingts ans ! Jamais...
J'ai quatre fois vingt ans.

Plus sérieusement.

L'homme qui a dépassé les limites ordinaires de la vie, par un chemin plus ou moins difficile, où il a vu tomber le plus grand nombre de ceux qui sont partis avec lui, arrive à un sommet, à une plate-forme sans issue, de toute part escarpée et exposée aux coups incessants d'une invisible artillerie. — Là, il voit tomber à leur tour ceux qui ont atteint ce sommet avec lui. — Le feu continue : en voici encore trois qui viennent de tomber, c'étaient presque les derniers avec moi. — Me voici bientôt seul. J'entends siffler les balles. — Comment et pourquoi suis-je par exception arrivé jusqu'ici ? — Pourquoi et comment y suis-je seul ? Pourquoi et comment y suis-je encore ? Tous ceux qui, le jour de ma naissance, entraient sur la terre et en couvraient la surface sont aujourd'hui défunts.

Alors on ne pense plus à demain, qu'on n'est pas certain de voir; on se désintéresse de soi-même, pour soi on est mort, et on commence à se consoler, — presque à s'oublier.

Mais on pense aux jeunes qu'on aime, et qu'un pli du terrain protège encore pour quelque temps. —On va les laisser aux hasards, aux luttes, aux déceptions, aux amertumes qui foisonnent même dans la vie la plus heureuse; on évoque les circonstances où ils auront besoin d'appui, de secours, et où je ne serai plus là pour combattre pour eux, et, en songeant aux tristes conditions de la société actuelle, en songeant qu'ils ont devant eux le chemin bien rude que j'ai derrière moi. — Je voudrais presque les emporter tous avec moi dans la paix éternelle où je vais entrer.

Je pense au chagrin que mon départ va leur faire, à des degrés différents et pour un temps plus ou moins long. Je voudrais le leur épargner, je voudrais hâter l'oubli, cette seconde mort dans leur cœur. — Je voudrais leur épargner jusqu'aux soins funèbres que va leur imposer mon cadavre, qu'il leur faudra ensevelir, mettre dans une boîte et enterrer. — Pourquoi le corps ne disparaît-il pas avec la vie?

Quelques personnes bienveillantes pensent

me consoler, comme si j'avais besoin d'être consolé d'un sort commun et inévitable, et qui, d'ailleurs, à tout prendre, a bien ses petits avantages. — Ils me promettent un sursis. — Vous êtes très fort, vous vivrez encore trois, quatre, cinq et peut-être six ans.

S'il y a sursis, profitons-en pour nous préparer à nous endormir dans un doux rêve. — Profitons-en pour arracher encore le plus possible des épines et des ronces que ceux que je laisse trouveront dans le chemin à parcourir. — Assurons-leur des amitiés, des appuis, laissons-leur des conseils — autant de ressources qu'il me sera possible.

Semons des fleurs, plantons des rosiers et des fraisiers.

Je ne verrai pas, je ne respirerai pas les fleurs, je ne mangerai pas les fruits, — mais, le deuil fini, le chagrin passé, je reviendrai parfois parmi eux à l'état de plaisir, sous la forme, avec les couleurs, avec les parfums, avec les saveurs que je leur aurai préparées

Endormons-nous dans cette pensée, et que ce soit la dernière.

Et, le moment venu, bonsoir à tous !

Lors de la première République, — une vieille femme qui avait été belle sous le règne de Louis XV, et était restée spirituelle, disait :

« J'ai vu des guerres, des duels, des émeutes, quelques tueries dans les rues — et je me disais : « C'est un accès de fièvre, ça se passera, » et les Français ne tarderont pas à redevenir » eux-mêmes. » Mais, quand je les vois manquer de grâce, de politesse, de bon goût, d'esprit, de galanterie et de gaieté, alors je m'alarme et je m'afflige, c'est le caractère qui s'altère change et se perd. »

Elle aurait grand'peur aujourd'hui.

Il me revient que quelques personnes reprochent à mes bêtes à bon Dieu d'avoir laissé clandestinement rentrer dans leurs rangs quelques vétérans de mon vieil escadron de guêpes.

C'est qu'il m'est impossible de ne pas m'irriter en voyant ce qu'on fait aujourd'hui des Français.

Les Maures prétendaient que la partie du ciel où est l'empirée, le paradis, se trouve précisément au-dessus de la ville de Grenade.

Il aurait été aussi facile de dire et plus facile de prouver que le paradis en ce monde, le lieu de délices, ou au moins la terre promise, était la France, si évidemment protégée, presque gâtée, et presque jusqu'à l'injustice par la Providence.

Sans parler de sa situation, de son climat,

de la fécondité de son sol — elle devait en grande partie son bonheur au caractère de ses habitants, à leur esprit chevaleresque, à leur bonté, à leur gaieté, à leur verve, à leur bravoure, à leur légèreté, à leur amour pour les femmes, à leur galanterie. — Entre autres causes de leur supériorité, c'est qu'ils possédaient un sévère, un inflexible législateur, presque un Dieu, aussi redouté par les rois que par les moindres de leurs sujets : — Le ridicule.

Le crime même redoutait parfois plus utilement le ridicule que les supplices.

Ce grand législateur a été détrôné, peut-être tué — et le monde français est tombé dans la plus déplorable anarchie.

Non seulement on est aujourd'hui impunément absurde, grotesque, mais tel doit sa notoriété au ridicule, et la notoriété le porte au pouvoir.

Sous le règne du ridicule, il y avait trois ou quatre vices, trois ou quatre défauts, qui déshonoraient et perdaient un homme à tout jamais : le mensonge, la lâcheté, l'emphase, la boursoufl ure, l'avidité, l'avarice, la vanité, cette sale écume de l'orgueil.

C'est ce qui manque surtout aujourd'hui. — Pour sauver ce peuple et ce pays, il faut trou-

ver quelque chose qui déshonore, soit réputé ridicule, crève par des piqûres ces héros, ces orateurs, ces législateurs, ces hommes d'État, ces tyrans de baudruche.

Mais comment a-t-on ainsi métamorphosé ce peuple bon, gai, spirituel, aimable, poli, galant et brave, en un peuple violent parfois jusqu'à la férocité, — triste, envieux, crédule jusqu'à la bêtise — grossier, crapuleux — misérable?

A qui peut-on attribuer ce triste changement?

Aux ambitieux, aux avides, aux avocats de plume et de bec — qui ont eu besoin d'empoisonner, d'abrutir le peuple pour s'en faire une armée qu'ils conduisent à la conquête des places, des honneurs, de l'argent surtout — en leur promettant une part qu'ils ne lui donnent pas ; — ils, la ville prise, licencient l'armée, — comme on licencie les chiens après la chasse, en les faisant, à coups de fouet, rentrer au chenil.

Aujourd'hui, ne parlons que de Paris — qui, par les tendances de son conseil municipal — en train de devenir un comité de Salut public — tyran du reste de la nation, de Paris, qui devrait, au contraire, être resserré dans ses limites et donner des garanties à la France,

qui finira peut-être par se lasser d'attendre anxieusement l'heure de la poste et un courrier en retard pour savoir quel gouvernement les voyous de Paris ont institué sur l'air des *Lampions*.

L'Allemand Heine, qui a passé d'assez longues années et est mort à Paris, et se proclame *Prussien libéré*, — disait de Paris :

« O Lutèce — la grande lécheuse d'ours. »

En effet, c'était encore alors Paris qui décapait, polissait, vernissait, contrôlait et poinçonnait les talents, les réputations, assignait les rangs et les places aux poètes, aux artistes, aux hommes politiques, aux rois, aux héros et même aux femmes; tous venaient un peu anxieux demander à Paris un dernier point de perfection, une estampille et comme un dernier sacrement.

Dans ma toute première jeunesse, j'ai eu la chance heureuse d'être élevé dans un jardin. — Mon père, musicien qui a eu son heure de célébrité, un de ceux qui changèrent le clavecin en piano avec les frères Érard, et dont on joue encore la musique, aimait les fleurs et passionnément les tulipes. — Il en semait et en cherchait de nouvelles avec son confrère et ami Méhul — et tous deux furent à la tête de la révolution qui eut lieu en faveur des

tulipes à fond blanc contre les tulipes à fond jaune, traités de brouillons, de terroristes par les amateurs des fonds jaunes, qu'ils traitaient par représailles de rétrogrades et de perruques.

Je dirai, en passant, que c'est un devoir, lorsque ce n'est pas trois et quatre fois impossible d'élever les enfants à la campagne, de les élever pour le moins dans un jardin. — Ils y acquièrent, sans travail, une première couche de connaissances qui ont une heureuse influence sur toute leur vie : — les arbres, les plantes, les fleurs, les oiseaux, les insectes — le grand air, le soleil, un peu de rêverie qui, plus tard, les garantit du positivisme excessif.

Pour avoir un jardin et un assez grand jardin, auquel il tenait plus qu'à un grand salon, mon père se logeait dans un faubourg — et c'est dans le faubourg du Temple que se passèrent mes premières années.

C'est là que, le dimanche, je voyais monter à Belleville et à Romainville des familles d'ouvriers — hommes, femmes et enfants, tous joyeux, bien portants, — les hommes, pour la plupart, vêtus de pantalons et de vestes de velours — qui laissaient libres et apparentes des formes vigoureuses, — les femmes avec de jolies robes blanches rayées de bleu, de

rose ou de violet, et des bonnets bien blancs, bien frais, bien coquets. — Le soir, tout le monde redescendait de Belleville et de Romainville — avec des bottes de lilas qui devaient, en parfumant la chambre, prolonger toute la semaine la joie du dimanche. — Le plus souvent, l'homme portait sur son bras ou à califourchon sur son col le plus petit des enfants, tandis que la femme en tenait un de chaque main. — Parfois on chantait. — Quelquefois aussi on était un peu plus animé et plus gai qu'en partant. — On avait bu — en dînant d'une gibelotte et d'une salade — de ce petit vin clair, rose, un peu pointu — mais non sophistiqué et empoisonné, qui se récoltait sur les coteaux d'Argenteuil. — Si, par impossible, une querelle s'élevait entre ces joyeux compagnons qui avaient fait provision de courage et de gaieté pour la semaine — le pire qui pouvait arriver, c'était l'échange de quelques coups de poing — car, à cette époque un avocat, membre du ministère public, put prononcer en plein tribunal, sans que personne s'inscrivît en faux contre la pensée, tout en trouvant la phrase un peu ridicule : « L'assassin n'est pas Français — car le couteau, ce n'est pas en France qu'on le cultive. »

Hélas ! il en n'en est plus de même aujour-

d'hui ; chaque jour, le couteau et le revolver entrent dans les querelles, parce que ces querelles ne viennent pas de taquineries après avoir bu trop de vin rose, mais après s'être empoisonnés à la fois de vin sophistiqué, d'idées fausses et de discours haineux. — Il n'y a plus de lilas à Belleville et à Romainville ; — les hommes y montent pour faire de la politique et n'emmènent ni leurs femmes ni leurs enfants ; — leurs femmes, ils ne les trouvent plus assez bien habillées ; — et, d'ailleurs, comme ce n'est pas seulement le dimanche, mais aussi les jours consacrés autrefois au travail que l'on monte à Belleville, la misère est entrée dans tous les logis ; — les femmes n'auraient même plus leurs jolies robes et leurs frais bonnets d'autrefois ; on les laisse s'ennuyer tristement à la maison, et obligées, pour nourrir leurs enfants dont le père a adopté la profession d'ouvrier sans ouvrage, d'avoir recours aux bureaux de bienfaisance. Leurs maris, déguisés autant que possible en bourgeois, délaissant leurs femmes pour les filles du ruisseau et de l'égout — *Venus cloacina* — qu'ils trouvent superbes dans leurs robes de soie fripées, tachées, chiffonnées, éraillées comme celles qui les traînent ; et, comme ils ne peuvent pas les

payer, le nombre va toujours croissant de ceux qui se font payer par elles, tandis que le trottoir va se recrutant de femmes, de filles abandonnées par leurs maris et par leurs pères.

Plus de promenades et de dîners joyeux avec les femmes et les enfants, — mais des banquets en l'honneur de choses et de gens qu'ils ne connaissent pas, — des *punchs d'indignation*. Plus de lilas dans les chambres, plus de hannetons pour amuser les petits. D'ailleurs, les galopins qui, à grands cris, vendaient ces pauvres et malfaisants coléoptères prisonniers dans un vieux bas, à quatre pour un liard, sont aujourd'hui, quelques-uns, hommes politiques, crieurs de journaux, orateurs de clubs, — beaucoup *souteneurs*, voleurs et, à l'occasion, assassins.

C'est un symptôme qui se manifesta en 1792 et 1793. Le républicain Prud'homme constate, dans son *Miroir de Paris*, qu'on ne voyait plus sur les places ni escamoteurs, ni faiseurs de tours, ni dentistes en plein vent, etc., tous ces hommes accoutumés à parler en public s'étant faits hommes politiques.

Je veux rappeler ici — comme je l'ai déjà fait — les soins paternels que prenaient les

tyrans, nos anciens rois, pour que leurs sujets ne fussent ni volés, ni empoisonnés, ni abrutis et rendus fous, et souvent criminels et scélérats. D'abord on distinguait deux sortes de marchands de vin, de tavernes, de cabarets ; les cafés sont d'invention moderne et les brasseries d'invention récente.

La première classe se composait des taverniers (*tabernæ*, ταβερνεια), *vendeurs à pot*, c'est-à-dire chez lesquels on venait chercher le vin pour l'emporter — et les cabaretiers (*popinæ*, καπη), chez lesquels on vendait le vin *à nappe et assiette*, c'est-à-dire qui le donnaient à boire chez eux. Les premiers pouvaient acheter le vin en gros et en province, tandis que les autres ne pouvaient s'approvisionner qu'à la halle aux vins, c'est-à-dire de seconde main, ce qui les obligeait de vendre plus cher.

En janvier 1397, parut une ordonnance du roi Charles VI : « Pour ce qu'il est venu à notre cognoissance que gens de métiers, de petit estat, de petite faculté, estant et fréquentant en la ville de Paris, délaissent à faire leurs besongnes, à gouverner leurs mesnages et gaigner leur vie aux jours ouvrables, et sur sepmaine, pour l'inclination qu'ils ont aux tavernes, cabarets, etc. :

» Dont plusieurs d'iceux, quand ils ont ainsi perdu leur chevance auxdits lieux sont devenus et deviennent, de jour en jour, larrons, meurdriers, robbeurs et gens de très mauvaise vie ;

» Défendons à tous cabaretiers de tenir assiette de ville et faubourgs ès jours de feste à gens et personnes domiciliaires, surtout aux mariés et ayant mesnage, ains seulement pour les forains et estrangers. »

Même défense en 1546, au mois de novembre, sous Henri II.

Même ordonnance en 1560, sous Charles IX.

Et sous Henri III, une ordonnance, datée du dernier jour de 1579, porte :

« Il est défendu à tous cabaretiers de recevoir chez eux les habitants domiciliés des villes, bourgs et villages où ils résident en leurs tavernes et cabarets pour y banqueter, boire, etc., ains leur soit loisible seulement d'y recevoir les estrangers passant.

» Il est défense et inhibition à toutes personnes de hanter, aller et venir ès tavernes et cabarets du lieu où ils sont domiciliés.

» Et sera le présent arrêt publié à son de trompe et cry public. »

L'ancien droit coutumier de France permettait aux taverniers vendant vin *à pot et à*

mesure à empoter, — ce qu'on appelle encore aujourd'hui en Normandie, *à dépoteyer*, de poursuivre en justice le payement du vin vendu *à pot* — et déniait toute action aux cabaretiers pour vin vendu *à nappe et assiette*, et bu dans leurs cabarets.

Une ordonnance du roi Jean défend aux marchands de vin tout mélange de vins différents ou toute adjonction d'eau (1350).

« Le vin ne pourra être vendu sous aultre nom que son cru et provenance réels.

» Il est permis à tous ceux qui vont prendre du vin à la taverne d'entrer, aller ou descendre dans la cave pour le voir tirer, et enjoint aux cabaretiers de le souffrir. »

Même sévérité pour les mesures et poids, dont les étalons, sous Charlemagne, étaient conservés dans le palais des rois, et sous Louis XV, à l'hôtel de ville, confiés aux prévôts des marchands et échevins.

Comparez avec ce qui se passe aujourd'hui, — la Seine, dont l'empereur Julien mettait l'eau limpide et savoureuse au nombre des charmes de cette Lutèce qu'il aimait, — cette eau est aujourd'hui empoisonnée, et ne pouvant plus être bue comme eau, est vendue et bue comme vin au litre et à la bouteille avec autorisation du gouvernement.

L'art de faire un ministère et de s'assurer une majorité.

J'ai vu le temps où la Chambre des députés ne se divisait qu'en trois fractions :

La droite, la gauche et le centre. — En ce temps-là, dans la langue parlementaire, à la tribune et dans les deux ou trois journaux qui existaient alors, on disait très volontiers le « navire de l'État », figure qui entraînait à sa suite toutes les métaphores et tous les *tropes* qui y sont attachés.

La droite et la gauche s'efforçaient de faire pencher le bâtiment tantôt à tribord, tantôt à bâbord. Mais la lutte, au moins par son poids, servait de lest et maintenait ou rétablissait l'équilibre — jusqu'au jour où, se déplaçant tout entier, il ferait couler le navire — c'était donc surtout du centre que le pouvoir avait à se préoccuper pour établir et conserver une majorité dans l'Assemblée.

Ce n'est que plus tard que ce centre se divisa en centre droit et en centre gauche ; plus tard encore, une extrême gauche, la montagne, et une extrême droite, les ultras. Ça devenait plus difficile ; on changea la métaphore, on ne dit plus le « navire de l'État », mais le « char de l'État », avec la série des figures, tropes et métaphores compris et ac-

ceptés, et tel cocher qui conduisait à peu près bien un attelage de deux chevaux, se trouvait embarrassé ou impuissant pour en mener quatre ou six. Cependant ça marchait encore, et on pouvait, pour le ministère, choisir un ministre de la marine parmi les marins; prendre pour ministre de la guerre quelque illustration militaire ayant appris son métier sur les champs de bataille — pour ministre des cultes, un évêque; pour ministre de l'instruction publique, un grand écrivain, etc., en un mot, des hommes ayant passé leur vie dans l'étude de ce qu'ils avaient à faire.

Il était réservé à notre époque de voir la Chambre des représentants divisée en une foule de groupes hostiles les uns aux autres et rendant tout simplement leur gouvernement impossible — si l'on continue à appeler gouvernement l'action de gouverner, de conduire — le panier « ex-char de l'État » est devenu une charrette embourbée attelée tout à l'entour de chevaux mal dressés, sans compter les mulets et les ânes, chacun tirant de son côté, les uns se cabrant, les autres ruant, échangeant des coups de pieds et des coups de dents.

Il n'est plus question de donner le gouvernement de la marine, de la guerre et des

finances à des hommes ayant donné le plus de preuves de capacité dans ces différentes carrières ; il faut chercher et prendre des chefs de groupes menant à la bataille et aux urnes un certain nombre de soldats. On partage entre ces chefs de groupes le gâteau qu'ils subdivisent en menus morceaux entre leurs hommes, après avoir prélevé une part léonine.

Peu importent les études, les capacités, les principes, les antécédents. Il s'agit de savoir combien de voix tel ou tel apporte et représente ; ainsi on ne s'étonne plus de lire dans les journaux, tel homme politique, ou soi-disant tel, prendra le ministère des finances ou celui des relations extérieures ; tel autre hésite entre les cultes et la marine : et il y a peu de jours, dans un de ces fœtus, de ces avortements de ministères, on désignait comme ministre de la guerre, M. de Freycinet, auquel — comme Thiers l'a déclaré à l'Assemblée — « La France a dû la moitié de ses pertes en argent, en territoire et en honte », à force d'incapacité et d'outrecuidance.

Dans tout cela il n'y a pas l'ombre de gouvernement, et la France n'a que l'anarchie d'en haut pour la défendre de l'anarchie d'en bas.

On se range, on se groupe derrière tel personnage, et on parie pour lui : — comme à la roulette rouge ou noire on suit la veine d'un joueur qu'on croit heureux : — il en est de la politique comme de certains cercles et tripots, où on dit :

— Vous voyez cet homme qui a des décorations de toutes les couleurs : cuisse de nymphe, caca dauphin, espagnol mourant, puis cheveux de la reine, etc. ?

— Oui.

— Eh bien, c'est un grec, c'est un filou ; il a « des portées entières » dans ses manches et dans ses poches.

— Merci de m'avoir averti.

— Vous allez le faire arrêter, ou du moins l'expulser ?

— Non pas, je vais parler pour lui.

Toujours — excepté moi — il n'y a pas de républicains en France ; — on ne saurait trop le redire — parce que beaucoup s'obstinent à ne pas le voir : — « la république n'est pas un but, mais une échelle — et on n'attaque pas les abus pour les renverser, mais pour les conquérir ».

Un exemple curieux a été celui de ce petit malfaiteur de Thiers. Il avait, sous la royauté

de Juillet, fait tuer dans les rues de Paris une notable quantité de républicains. Après la Commune, il en avait fait une hécatombe. Il avait dit de la république : Elle finira toujours par le ridicule ou par le sang.

Eh bien, — il vint un moment où les électeurs ayant envoyé une Chambre réparatrice, il eût presque dépendu de lui de restaurer la monarchie, à laquelle il devait tout, ainsi qu'on avait quelques droits de l'attendre de lui — il se dit alors : « Sous la monarchie restaurée, je ne puis être plus que premier ministre, comme je l'ai déjà été, tandis que si ces républicains ou soi-disant tels étaient assez oublieux ou assez bêtes pour m'accepter, je serais roi de France, sous le nom de président.

L'échelle était dressée, il y monta.

Lorsque, tout récemment, on a nommé président de la République M. Sadi Carnot — uniquement pour ne pas laisser nommer M. Freycinet ou M. Ferry — on est tombé sur un homme honnête, bien élevé, bien intentionné, je crois ; — mais j'ai été frappé de lire dans les journaux qu'à cette nomination M. Sadi Carnot et son père étaient tombés dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de joie — c'est sans contredit un spectacle touchant que celui d'une pareille famille bien

unie — mais il m'a semblé que ni le père ni le fils ne comprenaient bien ce qui arrivait, il ne s'agissait pas de succès, de gloire, d'avantages obtenus, il s'agissait de devoirs ardus, de fonctions plus que difficiles, de hasards, de luttes, de combats : — j'aurais mieux compris une autre émotion, — celle, par exemple, du père d'un jeune acrobate qui va pour la première fois s'élancer sur la corde roide à une grande élévation ; — le père vint lui frotter lui-même ses semelles de blanc d'Espagne, et il lui dit : « Sois hardi, mais sois prudent, pas de vertige, tiens ton balancier par le milieu. » Et il le suit d'un regard plein d'anxiété.

En 1848, la femme d'un homme qui est encore dans les plus hautes fonctions avait dit, plus énergiquement que grammaticalement le vrai secret des républicains : « A présent, c'est nous qu'est les princesses, et, en effet — c'est nous qu'est les princesses, c'est nous qu'est les rois et les empereurs. »

M. Sadi Carnot paraît jusqu'ici assez réussir. D'abord il s'annonce comme devant faire le contraire de ce que faisait M. Grévy, — et il promet des fêtes ; — les républicains s'inscrivent déjà avec ardeur pour les bals de « la cour » ; — quelques gandins l'ont déclaré un président assez *chic*.

Les journaux ont signalé, aussitôt après la nomination de son mari — une visite de madame Carnot chez le *grand couturier ;* — on publie le détails de ses toilettes, entre autres, une robe crême et or, — et un diadème de diamants, et, pendant ce temps-là, le président lui-même n'a rien de si pressé que d'aller chasser sur les *plaisirs du roy.*

Cela me remet en mémoire la femme de Ginguené.

Ginguené, un oublié, — qui a eu ses jours de succès et de célébrité, — était un brave homme, instruit, non sans talent ; — il avait adopté de bonne foi la république, comme il avait adopté le parti du piccinisme dans la guerre que se firent les partisans de Piccini et ceux de Gluck.

Naturellement modéré, ennemi des mesures violentes, il fut emprisonné sous la Terreur, et ne dut qu'à la mort de Robespierre de n'être pas guillotiné.

Un peu plus tard, — resté républicain sans l'avoir jamais été beaucoup, — il fit de l'opposition aux projets de Bonaparte, fut un peu persécuté par lui et vécut dans la retraite, tandis que tant de républicains avancés, devenaient, comme Carnot et tant d'autres, comtes de l'empire, etc. Lors de la chute de l'empire,

on lui demanda un écrit « contre le tyran ».

— Non, dit-il, je laisse cela à faire à ceux qui l'ont adulé pendant sa puissance.

Précédemment, il avait été nommé par le directoire ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne. Sa femme émit la prétention de paraître à un bal de la cour avec le costume « des dames républicaines » : en bas de coton, en pet-en-l'air et en bonnet à cocarde. — Le maître des cérémonies s'y opposa ; — l'ambassadeur en écrivit au directoire, qui insista auprès du roi de Sardaigne, lequel crut devoir céder, et la citoyenne Nancy Ginguené dansa avec ses bas de coton et son pet-en-l'air, puis fit écrire par son mari : « Nous avons remporté une victoire sur les préjugés. » La conduite du couple fut jugée « chic » en ce temps-là.

A propos de costume, — lorsque M. le comte de Paris vint à San-Remo il y a quelque temps pour recevoir la visite d'une partie de ses amis, — un journal des plus avancés du parti soi-disant républicain — a déclaré que le petit-fils du tyran était fort mal mis et avait acheté son vêtement à la Belle-Jardinière pour trente-cinq francs. — En même temps, il portait aux nues le général républicain Boulanger, aujourd'hui évanoui, dont on vendait le

portrait couvert de toute une joaillerie, une ferblanterie de décorations.

Il me revient que le comte de Chambord fut aussi déclaré mal mis, mais cette fois par un de ses partisans — c'était un jeune homme extrêmement chic qui souffrait de voir le *roy* nullement à la mode — et qui demanda à Sa Majesté la permission de le faire habiller à Paris ou à Londres, déclarant qu'il serait heureux d'obtenir cette faveur.

— Monsieur, répondit le comte, j'y penserai, mais je ne suis pas le premier roi de France auquel on reproche la simplicité de ses vêtements — vous n'ignorez pas la chanson du roi Dagobert :

Le grand saint Éloi
Lui dit : — O mon roi,
Votre Majesté
Est mal culottée.

DIALOGUES DES MORTS

AU SÉJOUR DES OMBRES

Frédéric II et Sully, à l'ombre de l'ombre d'un grand laurier, attendant Henri IV qui arrive un peu essoufflé.

FRÉDÉRIC.

Arrivez, donc ; nous vous attendons depuis une demi-heure, Rosny et moi, pour jaser avec vous, car c'est le seul plaisir qu'aient imaginé pour les âmes immortelles les dieux et les poètes, si ingénieux pour les supplices des enfers, et si peu inventifs pour les paradis. Que faites-vous donc ?

HENRI.

C'est que, au bord de l'ombre d'un ruisseau, j'ai rencontré l'ombre de Gabrielle que je n'avais pas vue depuis longtemps; je lui ai donné l'ombre d'une rose et je lui ai pris l'ombre d'un baiser — et, ventre-saint-gris ! ça m'a fait plus que l'ombre d'un plaisir.

FRÉDÉRIC.

Incorrigible ! vous avez trop aimé les femmes, c'était votre seul défaut.

HENRI.

Et vous, vous ne les avez pas assez aimées, c'est ce qui vous a manqué.

FRÉDÉRIC.

Avez-vous quelques nouvelles de là-haut ?

HENRI.

Rien, sinon que le monde est plus méchant et plus fou qu'il n'a jamais été, — et, ce qu'on n'avait jamais ouï dire, que les Français deviennent bêtes ; ils se livrent à tous les charlatans, à tous les marchands de poudre à gratter.

FRÉDÉRIC.

Alors je retire ce que j'ai dit autrefois — que le rêve le plus ambitieux que puisse faire un homme, c'est d'être roi de France.

HENRI.

Dites donc, grand maître de l'artillerie, mon bon Rosny, dites donc à quelque ombre de page de nous apporter quelques bouteilles, de l'ombre de ce bon vin d'Arbois que vous me donniez quand j'allais chez vous sans façon dîner à l'Arsenal.

Des ombres de toutes sortes et de toutes conditions passent devant eux ; — quelques-unes s'arrêtent un moment pour les écouter ; — il en est qui jettent leur mot dans la conversation.

FRÉDÉRIC.

Tiens ! voici mon vieux Prussien de de Moltke qui passe. — Hé ! de Moltke ! viens t'asseoir et causer avec nous. — Tu as l'air tout à fait sombre et de mauvaise humeur. As-tu de mauvaises nouvelles de chez nous ?

DE MOLTKE.

Non, mais nous ne tarderons pas à en avoir ; — voici l'empereur Guillaume parti pour ici, son fils est empereur, mais juste à temps pour mourir empereur.

FRÉDÉRIC.

Et pour s'acquérir un grand nom dans l'histoire et dans la vénération des peuples, — le temps d'écrire trois lignes :

« Je rends à la France l'Alsace et la Lorraine; — je veux que l'Allemagne vive avec elle en bonne voisine — et je mets mon empire sur le pied de paix.

DE MOLTKE.

Mais on ne parle encore que de guerre, et ça nous fera descendre ici pas mal de monde. — Ce qui me fâche, c'est que je suis mort trop tôt; — j'aurais eu encore de l'ouvrage là-haut que j'aurais aimé à faire aussi proprement qu'en 1871.

SULLY.

Et pourquoi faire encore la guerre? Est-ce que c'est celui qui vient de gagner une partie qui doit désirer et proposer la revanche.

FRÉDÉRIC.

Et, comme je l'écrivais à Voltaire, plus je fais ce métier de la guerre, plus je me convainc de la part qu'y a sa Sacrée Majesté le Hasard.

DE MOLTKE.

Il y a les Français qui ne s'habituent pas à nous voir l'Alsace et la Lorraine; — et Bismarck, le grand chancelier...

SULLY.

Le grand chancelier a fait la plus énorme sottise, si c'est lui qui a imaginé de prendre à

la France ces deux provinces ; il faut un siècle pour que les Alsaciens s'accoutument à être Prussiens. — Ce n'est ni la génération actuelle, ni les enfants qui formeront la suivante qui en prendront leur parti, — ni encore les enfants de ceux-ci ; — ce sont et ce seront longtemps des ennemis que vous avez fait entrer et gardez chez vous malgré eux. C'est la ruine de l'Allemagne obligée, par la crainte de la revanche et de la revendication de ces provinces, de consacrer toutes ses forces, toutes ses ressources, à se tenir sur le pied de guerre imminente.

HENRI.

Et comme ça oblige les autres États de l'Europe à prendre la même attitude, on ne tardera pas à savoir mauvais gré aux Prussiens, et à le leur montrer, de la ruine générale dont ils sont cause.

DE MOLTKE.

Le fils de notre Fritz, qui ne tardera probablement pas à succéder à son grand-père, est d'un naturel guerrier ; il aspire à la gloire des héros, et dit qu'il prend pour modèle Frédéric II, le grand Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mais non ! je ne veux pas qu'on dise cela

et qu'on rende ma mémoire solidaire des sottises que l'on veut faire ; je n'ai pas aimé la guerre pour la guerre : — je ne l'ai faite que pour me défendre et m'arrondir assez pour être en état de me faire respecter, et vivre en paix.

SULLY.

Quand les rois ne sont pas des faux vaniteux et des bêtes brutes et féroces ayant adopté le métier de conquérant, — ils ne font la guerre que pour acquérir et maintenirla paix.

SALLUSTE.

Boni viri est initia belli...

SULLY.

Ah ! Salluste, parlez français.

SALLUSTE.

Un roi honnête ne doit faire la guerre que forcé, et ne jamais la pousser à outrance.

HENRI.

Est-ce que, aussitôt les Espagnols chassés et la Ligue vaincue, — nous avons pensé à guerroyer ? Nous nous sommes occupés des finances et de l'agriculture ; j'ai renvoyé mes capitaines et ma noblesse et tous ceux que Sully appelait les marjolets dépenser et manger sur leurs terres les revenus qu'ils en

tiraient et qu'ils restituaient ainsi aux paysans qui les produisaient. — Nous avons encouragé l'agriculture par tous les moyens. — Il existe encore, sur beaucoup de points de la France, de vieux arbres respectés plantés par Sully et qu'on appelle des « Rosny ». Ce sont des monuments plus honorables, plus vénérables cent fois que des portes Saint-Denis et des arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile. C'est moi qui ai planté les premiers mûriers, — et cela malgré mon cher grand maître de l'artillerie, qui m'a assez grogné pour cela, comme pour deux ou trois autres choses.

SULLY.

Et je grogne encore aujourd'hui, mon bon roi, car si vos vues se sont réalisées, si vous avez réussi à établir de grandes et belles manufactures de riches étoffes de soie et de brocard, — il n'en est pas moins vrai que toutes ces manufactures ont attiré tant d'hommes vigoureux, des champs et du labourage, aux villes et aux ateliers, que beaucoup de terres sont restées en friche, qui sont la vraie fortune, et les vraies mamelles de la France, assignée par la Providence. Ces hommes se sont affaiblis et dégénérés par les occupations sédentaires et la vie renfermée. Ces fortes races

où vous trouviez au besoin de si hardis et robustes soldats — en même temps vous jetiez, vous disais-je, vos peuples dans le luxe, les voluptés, les excessives dépenses qui ont toujours été les causes principales de la ruine des empires.

Vous me retrouvez ici-bas, mon cher et bon roi, tel que j'ai été toute votre vie, trop courte auprès de vous, quand vous me disiez si gentiment :

« Je vous sais gré, mon ami, du soin que vous prenez à me dire mes vérités, de quoi encore que je m'en mette quelquefois en révolte et colère pour un moment ; je ne vous en veux jamais de mal, car, tout au contraire, je penserais que vous ne m'aimeriez plus si vous cessiez de me remontrer ce que vous estimez utile pour l'amélioration de la France, l'honneur de ma personne, et le soulagement de mes peuples. »

HENRI.

Et je le pense toujours ainsi, mon cher Rosny.

FRÉDÉRIC.

Une fois maître chez moi, — je n'ai plus pensé qu'à l'agriculture : comme je me mêlais de littérature, je voulus me faire un jardin, les *Géorgiques* de Virgile à la main ; — mais

quel climat ! mes oliviers, mes citronniers, mes orangers sont morts de froid et de faim. — Le prince de Ligne me dit un jour : « Décidément, dans vos États, il ne pousse que deux choses : — d'abord les lauriers, dit-il en s'inclinant pour me flatter, mais aussi, — ajouta-t-il, car c'était un homme de bien de l'esprit et un diseur de vérités, — mais aussi les grenadiers, qui mangent tout » ; — et. en effet, mes grenadiers, mon armée, avaient tout mangé. J'y mis ordre, — etla issant là Virgile, j'appris des paysans que les terrains les plus ingrats. les plus stériles, sont fertilisés par le labourage et les engrais, et les meilleurs sols se bonifient encore par ces moyens. — J'obligeai les fermiers de mes domaines et j'engageai les propriétaires à labourer profondément et souvent leurs terres et à les fumer solidement. — Aussi quand j'étais attendu dans une province, les gentilshommes, les fermiers, les paysans faisaient de grands tas de fumier devant leurs portes, sachant qu'on ne pouvait mieux me faire sa cour, — et, au bout de quelques années, je vis les sables de la Marche, les bruyères et les marais de la Prusse donner une abondante moisson des plus beaux grains et. conséquence, de florins et de thalers.

Qui donc a enseigné ce jeune homme, et l'a si mal renseigné sur mon compte qu'il croie m'imiter en faisant la guerre pour la guerre et pour le sot et criminel but de ce qu'on appelle la gloire des armes ?

LOUIS XVI.

J'écrivais au gouverneur de mon fils : — « Ce n'est pas des exploits d'Alexandre et de Charles XII qu'il faut l'entretenir, si ne n'est pour qu'il sache que ces princes sont des météores qui ont dévasté la terre. — Parlez-lui des princes qui ont protégé l'agriculture, le commerce, les arts ; — enfin, des rois tels qu'il les faut aux peuples, et non tels que l'histoire se plaît, trop souvent, à les louer ; — qu'il ne soit pas tenté d'imiter ceux de ses ancêtres qui ne furent recommandables que par des exploits guerriers ; — la gloire militaire tourne la tête — et quelle gloire que celle qui répand des flots de sang humain et ravage l'univers ! — Apprenez-lui, avec Fénelon, que les princes pacifiques sont les seuls dont les peuples conservent un religieux souvenir. — Le premier devoir d'un roi est de rendre son peuple heureux, et, s'il sait être roi, il saura toujours au besoin défendre et son peuple et sa couronne. »

SULLY.

Je ne comprends pas comment les peuples sont assez aveugles et assez bêtes pour se laisser mener à la guerre. — On voit souvent un seul homme armé d'une baguette faire marcher devant lui et mener à l'abattoir un troupeau de puissants bœufs dont le moindre éventrerait sans efforts vingt hommes comme lui, — mais au moins ils n'admirent pas, ils n'honorent pas, ils n'adorent pas, ils ne déifient pas le boucher, leur conducteur. — Il y a encore là-bas, pour peu de temps et nous le verrons bientôt ici, un homme de plume et d'écritoire, appelé Jean-Alphonse, qui, retournant un vieux proverbe, a dit avec raison :

Aime bien qui est bien châtié

DE MOLTKE.

Le grand chancelier...

FRÉDÉRIC.

Tu m'ennuies avec ton grand chancelier ; en voilà encore un que la bêtise et la lâcheté humaines ont singulièrement et absurdement surfait, outre l'ânerie criminelle d'avoir pris aux Français l'Alsace et la Lorraine. Est-ce parce qu'il vous force à vous tenir, sans trêve, à la veille d'une guerre dont l'événement est

toujours si douteux ? — Vous le considérez comme l'ennemi de la France ; il est surtout l'ennemi de l'Allemagne. — Supposez une nouvelle guerre — sans préjuger du résultat que décidera sa Sacrée Majesté le Hasard, quel bien en arrivera-t-il pour vous ? — La grandeur de l'Allemagne ! Mais l'Allemagne, qu'est-ce que ça veut dire ? — L'Allemagne est composée d'Allemands et les Allemands sont des hommes comme les Français. — Si vous êtes vainqueurs, c'est-à-dire si les Allemands tuent plus de Français que les Français ne tueront d'Allemands, — ceux des Allemands qui seront tués n'en laisseront pas moins dans la douleur des pères, des mères, des fiancées. — Votre vieil empereur a vu avant de mourir que c'est triste de craindre de perdre son fils, et on lui demande peut-être compte en ce moment de tous les fils qu'il a fait tuer. Une guerre, même heureuse, comme on dit, n'eût-elle fait tuer qu'un seul fils de paysan, est un crime de la part de celui qui doit être le père de son peuple.

MONTESQUIEU.

Un peuple envahi doit se lever tout entier et frapper sans merci et sans pitié l'envahisseur. — Mais le peuple, s'il avait du bon sens,

devrait considérer comme son ennemi le plus cruel — un conquérant qui veut l'employer à cueillir des palmes et à moissonner des lauriers métaphoriques.

LACÉPÈDE.

Je n'ai pas encore vu — moi-même qui ai assez étudié les poissons — les carpes d'un étang où quelque malveillant a jeté un jeune brochet qui a grandi — s'écrier : « Oh ! le joli brochet ! ah ! l'illustre brochet ! quelle gloire pour l'étang qu'il dépeuple et pour les carpes qu'il mange ! » Je suis fâché, honteux même quand j'y pense, d'avoir été comte de l'empire sous Napoléon Ier.

SULLY.

C'est ce que font les hommes ; — ils n'ont d'admiration, d'amour même que pour ceux qui leur font du mal et dont ils ont peur. — Les Français ont assassiné Henri IV et Louis XVI. — Quant à ces bêtes sauvages de conquérants, on achève de les rendre fous par la flatterie, on leur fera croire qu'ils sont des demi-dieux — et toujours ils meurent religieusement à l'abri du danger. — N'a-t-on pas fait croire à Louis XIV qu'il était un héros ? — Tenez, le voici qui passe, — ce monarque qui a aimé les femmes et la guerre, qu'il ne voyait

que de loin et qui, surtout, s'est aimé lui-même. — Comme il est imposant et majestueux! Voyez sur sa tête des lauriers aussi postiches et artificiels que les cheveux de sa perruque.

BOILEAU, *qui suit Louis par derrière.*

Grand roi, cesse de vaincre où je cesse d'écrire.
Louis. . . . .
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

LOUIS XIV, *se retournant indigné.*

Qui a ri? Serait-ce vous, Bonaparte?

NAPOLÉON BONAPARTE.

Mais oui, — un peu.

LOUIS XIV.

Vous n'en avez guère le droit; est-ce votre grandeur qui vous a fait abandonner une première armée dans les sables de l'Égypte et une seconde dans la neige de la Russie, où votre folie l'avait menée? — Est-ce votre grandeur qui vous a empêché de vous faire tuer à Waterloo?

L'OMBRE D'UN JOUEUR QUI S'EST TUÉ A MONACO.

J'avais gagné jusqu'à l'heure du dîner. — J'étais admiré, envié; on m'empruntait

quelques louis. Mais l'après-dîner je reperdis tout ce que j'avais gagné, tout l'argent que j'avais apporté et une forte somme que j'avais en dépôt ; — je n'avais même plus de quoi payer le chemin de fer pour retourner à Nice, d'où j'étais partis le matin.

ÉSOPE.

O μυθος δηλοι οτι... — Cette fable prouve qu'il ne faut faire le compte des conquérants que quand la partie est finie. Louis XIV et Napoléon ont laissé la France ruinée et diminuée. Ce qui n'empêche pas le peuple décimé de ramasser ses propres os et d'en construire un piédestal, un autel sur lequel il les juche et les adore. Le nom de Napoléon, qui a semé sur la terre les cadavres de deux millions de Français, et deux millions d'Égyptiens, de Prussiens, d'Autrichiens, de Russes, etc., résonne encore, comme la peau de Ziska dont, par son ordre, on fit un tambour — ce nom a valu à la France, le règne de son neveu et une troisième invasion.

KONGH-FOU-TSÉ (CONFUCIUS).

Sous le règne de Heson le huitième empereur de la Chine,

Il respectait le peuple et ne négligeait rien. — Les hommes vivaient en paix, ils se pro-

menaient gaiement en se frappant doucement le ventre, et ayant toujours la bouche pleine, ils goûtaient une joie pure. — Après avoir donné le jour au travail, ils donnaient la nuit au repos, quand ils avaient soif, ils buvaient, quand ils avaient faim, ils mangeaient — et ne savaient même pas ce que c'était que de mal faire.

LOUIS-PHILIPPE.

On a dit aussi et depuis longtemps combien la guerre est cruelle. — Ce qu'il faut dire aujourd'hui c'est combien elle est devenue bête. — Comme on ne peut plus, comme aux temps dits héroïques, emmener tout le peuple vaincu en esclavage et emporter toutes les dépouilles ; comme on ne combat plus comme du temps de Turenne avec de petites armées qui faisaient de grandes choses...

TURENNE.

Je n'aurais jamais voulu avoir plus de trente mille hommes à commander. — Ces grandes armées d'aujourd'hui qui s'abattent comme des nuées de sauterelles donnent trop au hasard et trop peu au génie militaire ; c'est une affaire de subsistance et d'intendance.

LOUIS-PHILIPPE.

Il se trouve à la fin que les vainqueurs ne

font pas leurs frais et sont à peu près aussi ruinés que les vaincus.

ACHILLE.

Ajoutez que le métier de héros est devenu impossible avec vos engins compliqués et vos armes à longue portée. — La force, l'adresse ne compteront plus pour rien ; — la bravoure doit se changer en résignation et en fatalisme ; on est tué par des gens qu'on ne voit pas et qui ne vous voient pas. On se bat, on s'entre-tue à la mécanique.

COCLÈS.

Défendez-vous un jour contre une mitrailleuse !

WINKERLRIED.

Entamez donc un bataillon — en vous enfonçant une brassée de piques dans la poitrine !

ACHILLE.

Je ne verrais pas même Hector, et je serais nécessairement et tout de suite tué de la flèche de Pâris.

UN PAYSAN.

Voici ce que c'est que la guerre : — deux princes ne sachant à quoi s'amuser se déclarent la guerre de part et d'autre, — comme on se provoque à une partie de boules. On

nous range comme des quilles — et on tire avec des boules de fer.

Après un certain nombre de coups, on dit :

— Comptez les quilles abattues.

« Mon cousin, dit un des deux rois, — je vous ai abattu trois mille de vos sujets — et vous n'avez tué que deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf des miens. — Donc je suis vainqueur. Je vais me couronner de lauriers et me faire construire une porte Saint-Denis. — Voulez-vous que nous soupions ensemble ? — Volontiers. — Voulez-vous épouser ma fille ? — Ça n'est pas de refus. — Vous me devez une revanche. — Quand vous voudrez. »

Si nous étions sages — quand un de ces rois nous dit :

« Quitte ta charrue, tes champs, ta femme, tes enfants. Va-t'en tuer là-bas un paysan comme toi, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vu, qui ne t'a rien fait. — Va ravager son champ, pendant que le tien va rester en friche. — Peut-être est-ce lui qui te tuera, — mais ça me couvrira de gloire. »

Nous dirions à ce monarque : « Si vous avez une querelle avec un autre potentat, — battez-vous ensemble tous les deux. — Nous, les deux peuples, nous vous regarderons faire. —

Peut-être parierons-nous une pièce de trente sous chacun pour le nôtre, — et, ensemble, nous boirons, l'affaire finie, nos trente sous au cabaret. »

SULLY.

Grâce à la paix que nous avions bien gagnée, grâce à l'ordre dans nos finances, voilà quelle était la situation de la France quand on assassina si méchamment et si bêtement le meilleur des rois.

Henri avait trouvé le peuple accablé sous le poids insupportable de tailles, impôts et tributs, et la couronne engagée de plus de deux cents millions. Son principal exercice fut un soin continuel qu'il apporta pour soulager son peuple, acquitter les dettes du royaume et rétablir par son industrie un bon ordre en toutes sortes d'affaires, bon monarque et persévérant, il travailla tant heureusement...

HENRI IV.

Avec votre aide, mon bon maître de l'artillerie !

SULLY.

Qu'à sa mort il avait rendu son peuple content, opulent et à son aise, — la France dégagée, — les coffres remplis de trésors, — ra-

cheté pour soixante-dix millions de domaines, charges et rentes, — mis en réserve des moyens de recouvrer soixante millions, sans fouler son peuple, et si bien ménagé les revenus que, dans trois ans, il voulait et eût pu remettre toutes les tailles à ses sujets.

HENRI IV.

J'aurais surtout mis à exécution un projet que j'avais bien à cœur — celui de l'établissement de la « république chrétienne » pour assurer à jamais la paix aux peuples de l'Europe. — J'avais déjà amené à mes idées un certain nombre de souverains, entre autres ma grande amie la reine Élisabeth d'Angleterre, qui mourut avant moi.

On devait établir des bornes et limites raisonnables et certaines à toutes les grandes dominations, — royauté ou république peu importe, — et tous s'engageaient à se réunir pour repousser celui qui ferait la moindre tentative pour sortir de ses limites.

Que de sang épargné ! — Que d'argent employé à améliorer l'agriculture ! — Sang et argent si follement dépensés en guerres si cruelles, si incertaines, si ruineuses pour tous. Et aujourd'hui, si on parle d'alliances entre les rois et les peuples, c'est pour s'approprier et

se partager des dépouilles. C'est une complicité de brigandage. — Supposez que j'aie assez vécu, pour réaliser ce projet de la « république chrétienne ». Supprimez toutes les guerres qui ont eu lieu depuis ma mort. Quels seraient aujourd'hui la population, la richesse et le bonheur de tous les pays qui la composaient !

FRÉDÉRIC.

Voici l'heure où Mercure amène les morts de la veille à Caron. — Je vais tâcher de le décider à porter un message de ma part à mes Prussiens.

Je veux leur faire comprendre que celui que de Moltke et tant d'autres insensés appellent le « grand chancelier » fera peut-être du mal à la France. — Mais, sans parler des chances si incertaines de la guerre, sans oublier que les Français ont, dans le temps, passé trois années à Berlin, — il est *certain,* — et ce n'est plus un PEUT-ÊTRE, qu'il fait dès à présent un grand mal aux Allemands, surchargés d'impôts et menacés à chaque instant de partir en guerre.

Le courant d'émigration qui s'est établi de l'Allemagne en Amérique ne désigne pas un peuple heureux ni qui doive se féliciter de ceux qui règnent sur lui.

Des conquêtes ! mais, malheureux ! celui d'entre vous qui a les plus petits États en a déjà plus qu'il n'en peut gouverner sagement.

FRÉDÉRIC.

Pauvre Allemagne !

HENRI IV.

Pauvre France !

JEAN-ALPHONSE.

J'ai raconté, il y a bien longtemps, une histoire de deux femmes qui se querellent ; l'une dit à l'autre :

— Je vais te jeter ma marmite à la tête !

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ta marmite ?

— Des choux et du lard.

— Et bien, embrassons-nous, et mangeons ensemble le lard et les choux.

Ajoutons un couplet de 1794, sur l'air de la *Carmagnole* :

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un.
Loin de s'entr'égorger
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle...

Vive le son
Du chaudron !

A PROPOS DE VIOLETTES

Comme je revenais de la mer, et que j'allais rentrer dans mon jardin, je vis, devant la porte, un homme qui semblait m'attendre. — Sa physionomie était bienveillante et intelligente, et il était vêtu bourgeoisement et cossûment

Il me salua poliment et me dit :

Monsieur, vous pouvez me faire un très grand plaisir, et, ce qui peut-être vous décidera en ma faveur, c'est qu'il paraît que vous seul pouvez me le faire.

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Voici de quoi il s'agit : entre les fleurs, j'aime surtout les violettes. — Or, voici plus d'un mois que je me promène de Menton à Hyères en passant par Nice, Cannes, etc., et

il ne m'a pas été donné de voir une seule violette vivante et libre, c'est-à-dire épanouissant sa corolle et exhalant son parfum entre ses feuilles et sur sa racine; — je n'ai pu voir de violettes qu'en petits ou gros bouquets, ficelés pressés, etc.; — partout où je me suis adressé on les avait cueillies hier. D'après ce qu'on m'a dit, monsieur, c'est un peu votre faute; c'est vous qui, il y a trente ans, avez doté Nice d'abord, et ensuite toute la région méditerranéenne, de l'industrie des fleurs hivernales coupées et expédiées partout. — C'est depuis ce temps que toute fleur est enlevée à moitié épanouie à sa tige ou à sa racine. Je vous pardonne, parce que je sais que vous vous y êtes un peu ruiné, et que ce sont d'autres qui s'y sont enrichis, d'autre part, on m'a affirmé que, chez vous, on ne cueille pas les violettes et qu'on les voit former des pelouses fleuries et embaumées.

J'ouvris ma porte, et, faisant signe à mon interlocuteur de passer devant moi, je le conduisis sur un banc en face d'un filet d'eau qui tombe d'un rocher couvert de pervenches, et qui forme un ruisseau, lequel va se jeter dans une grande mare entourée d'un bois de lauriers-roses, et couvert en ce moment des fleurs blanches et noires de l'*aponogéton*, sembla-

bles à des coquillages doucement parfumés.

A nos pieds s'étendait une petite pelouse de violettes étalant leurs améthystes odorantes sur leur feuillage vert.

— A la bonne heure, dit-il, voici des violettes. — On n'y sent ni la tyrannie ni même les soins de l'homme, elles ont l'air d'être là parce qu'il leur plaît d'y être; certes, les premières violettes que Jupiter imagina et créa pour en faire une prairie entière et un pâturage pour la belle nymphe Io métamorphosée en génisse, n'étaient pas plus belles que celles-ci.

... Inque nitentem,

dit Ovide,

... Mutaverat ille juvencam.

— Aussi, monsieur, dis-je, ont-elles été soigneusement consultées sur le sol, sur la place, sur le degré d'ombre et de soleil, sur le voisinage de l'eau, etc.; elles sont chez elles. Il en est de même de toutes les plantes et de tous les arbres et arbustes qui nous entourent; — chacune et chacun est placé précisément comme elle ou il l'est à l'état sauvage: — situation, voisinage même, tout est respecté. — Ma grande étude, en *faisant* mon jardin, a été que ce ne fût pas un jardin, que ce fût un certain nombre d'endroits, de coins, où tout pût être venu de soi-même et redevînt le plus tôt pos-

sible à l'état sauvage, — d'où des harmonies naturelles qu'on cherche en vain dans les jardins et qui les rendent si inférieurs à quelques bouts de prairies à quelques clairières de bois, à quelques bords de ruisseaux et de rivières où l'homme n'a pas mis la main. Ma joie, mon triomphe est d'oublier la part que j'y ai eue et d'y retrouver les impressions, les émotions, les jouissances que donne la nature libre, livrée à elle-même, sans symétrie, sans entraves.

— Mais comment obtenez-vous qu'on ne cueille pas vos fleurs?

— Toutes les femmes aiment les bouquets — quelques-unes seulement aiment les fleurs. Il serait long d'expliquer ce que j'entends par aimer les fleurs; comme dans tout grand et vrai amour il s'y mêle du respect. — C'est bien dommage que ce soit aussi rare, car, de ces quelques femmes qui aiment les fleurs, il serait très charmant d'en avoir une dans son jardin — et même de faire un jardin pour elle et autour d'elle. — Le bouquet est un hommage, une conquête, un luxe aux époques où les fleurs sont à la mode. — Dans un temps où je n'étais pas, comme aujourd'hui, entièrement retiré du monde et devenu à la fois *l'Ours et l'Amateur des jardins*, lorsqu'il devait venir

des femmes dans mon jardin, je faisais faire dehors et j'achetais des bouquets bien à la mode du jour que je leur montrais à leur arrivée ; c'était là la rançon de mes fleurs — et elles les emportaient satisfaites en s'en allant.

— Monsieur, dit l'étranger en échange du plaisir que vous m'avez donné, je veux vous faire voir une curiosité : — cette curiosité, c'est moi. — Je suis probablement le dernier spécimen d'une race disparue comme les dinothériums et autres fossiles.

» Vous êtes assez vieux pour avoir vu en tête de beaucoup de livres — une dédicace ainsi formulée :

A L'AMI LECTEUR

Savez-vous bien ce que c'était que cet « ami lecteur » ? Je vais vous le dire.

» En des temps sur la lisière desquels, malheureusement pour vous, vous avez vécu, — la littérature et les arts étaient des métiers de meurt-de-faim ; ce n'était qu'en bravant les reproches, la résistance, parfois la malédiction de ses parents, qu'un jeune homme se livrait à ces carrières ; aussi on n'y voyait que les gens vraiment doués, prédestinés et quelques fous, qui croyaient l'être ; — de plus, si les bourgeois s'indignaient et s'attendris-

saient de voir leurs petits se jeter dans un avenir de misère et de mépris qui en est la conséquence assurée; — d'autres classes avaient contre les lettres et les arts des préjugés dédaigneux et invétérés.

» — Je veux, disait un marquis, que l'on
» sache que je suis d'une race où on n'a
» jamais porté de plume qu'au chapeau. »

» Et on a gardé le souvenir d'une famille dont les membres firent aux comédiens d'alors de terribles menaces de bastonnade, s'ils s'avisaient de jouer une pièce de théâtre qu'un des leurs s'était abaissé à écrire et à le leur donner à représenter.

Le public, la foule a toujours été et est partout la même, obéissant à tous les entraînements les plus contraires, se livrant sans résistance à la folie, à la sottise régnante, à la mode du jour, ne jugeant pas, mais décidant absolument, furieusement aujourd'hui, sauf à décider aussi absolument, aussi furieusement, demain en sens contraire ; et, pour en revenir aux violettes, — ces charmants et détestables Athéniens, qui sont les vrais ancêtres de nos Parisiens, croyaient d'avance plus d'à moitié ce qu'allait leur dire un orateur quelconque qui commençait par les appeler Athéniens couronnés de violettes. Αθηναιοι ιοστεφανος. Est-ce

Lucien qui les peint alors se soulevant au point de toucher à peine les bancs du théâtre?

» Or, entre le gros du public et des écrivains et les artistes, s'était graduellement formée une phalange assez nombreuse, assez épaisse, d'hommes qui ne se croyant pas ou ne se sentant pas les dons nécessaires pour écrire, peindre ou tailler le marbre — aimant cependant les lettres et les arts avec une sorte de passion — vivant de leur revenu, ou d'une profession plus productive, plus assurée, plus acceptée, se livraient cependant à des études sérieuses, devenaient instruits, érudits même, et tout à fait capables de juger et la littérature et les arts. — Ils influençaient, ramenaient, dirigeaient l'opinion flottante du public et jouaient ainsi un rôle très utile, constatant, proclamant les succès, signalant les écarts et les erreurs. — C'est parmi ces gens-là que se trouvait *l'ami lecteur* — auquel furent dédiés tant de livres.

» Mais aujourd'hui est arrivée l'époque prédite par le Koran de Mahomet.

» Chapitre XXXI, verset 26.

» Tous les arbres qui sont sur la terre devenus des plumes et Dieu formant des sept » mers un océan d'encre. »

» Aujourd'hui — toute personne qui peut se

procurer une plume et un carré de papier blanc se met résolument à écrire ; — les deux préjugés, l'un en haut, l'autre en bas, qui limitaient le nombre des écrivains au nombre à peu près nécessaire à la consommation, n'existent plus ; d'une part, les rois, les princes, etc., donnent l'exemple. — Ce n'est pas comme prince, mais comme écrivain, que le duc d'Aumale est membre de l'Académie française ; le prince de Joinville et le comte de Paris ont publié des ouvrages de premier ordre ; — la reine d'Angleterre a fait imprimer un livre que j'avoue ne pas connaître ; — il y a une reine de Serbie qui fait des vers.

— Et, dis-je à mon tour, le roi de Suède m'a fait présent de ses ouvrages, — son frère auquel il a succédé était également poète.

— D'autre part, reprit l'ami lecteur, et c'est plus grave encore, la littérature est devenue un bon métier ; — on y gagne des maisons, des châteaux et de bonnes rentes.

» A vrai dire, ça ne s'est pas fait tout seul, et vous et votre pléiade de 1828 à 1832 vous n'y avez eu aucune part.

» Je rappellerai, pour vous faire voir que je suis bien renseigné, qu'à cette époque où vous débutiez dans les lettres, Jules Janin, Sandeau, vous, madame Sand, l'économiste Blanqui,

Vaulabelle, Gozlan, etc., vous n'arriviez que bien rarement, pour prix de votre collaboration quotidienne au *Figaro*. qui venait d'être fondé, à toucher cent cinquante francs au bout du mois, et, que vous dîniez, rue de la Lune, à dix-sept sous. Alexandre Dumas vendait ses romans deux mille francs ; vous-même vous vous êtes trouvé heureux de vendre *Sous les tilleuls* douze cents francs au libraire Gosselin.

» On n'avait pas encore découvert la puissance de l'association ; l'écrivain méditait, écrivait son œuvre dans sa mansarde. Ça s'appelait le « silence du cabinet ». L'ouvrage fini, il lui donnait la volée comme à un oiseau qui sort du nid quand les plumes lui sont venues. — Là commençait le rôle de l'ami lecteur ; si ça devait réussir, ça réussissait doucement, sans bruit. — On avait tiré et on vendait un millier d'exemplaires, et l'écrivain était reconnu et classé. Ce n'étaient pas les vraiment doués et les fous qui s'étaient jetés dans la littérature tête baissée et résignés à mourir de faim qui devaient fonder cette puissance de l'association.

» Il se trouva des gens qui, tout en ayant assez de talent pour acquérir une notoriété avaient également l'intelligence et le génie des affaires. Scribe continua et compléta pour le

théâtre ce que Beaumarchais avait commencé : — à savoir, assurer aux auteurs un partage équitable de l'argent qu'ils faisaient gagner aux théâtres et aux acteurs.

» Il s'agissait de faire pour la littérature ce qu'on avait déjà commencé à faire pour la politique : — des groupes, des cohortes, de petites armées ayant un drapeau, tout le monde combattant, beaucoup mourant avec discipline, quelques-uns seulement partageant le butin — mettre la littérature en actions, comme les grands magasins de nouveauté.

» C'est alors que naquit *le romantisme*.

» Les chefs du parti romantique conçurent la pensée qui semblait être habile et paraissait devoir réussir, de mettre sur leur drapeau le mot de *liberté*, — comme faisait, en politique, cet étrange parti soi-disant libéral qui réunissait les partisans de l'anarchie révolutionnaire et ceux du despotisme impérial. — Je n'ai jamais compris et je ne comprends pas encore pourquoi et comment cette tactique ne réussit pas ; — le parti libéral n'accueillit pas le romantisme et se déclara classique à outrance.

— Je crois, dis-je, l'avoir compris ; — c'est précisément l'appoint bonapartiste du parti libéral qui repoussa les romantiques — parce que la guerre que ceux-ci commençaient s'a-

dressait aux littérateurs, aux pensions, aux titres, aux tabatières, avec portraits entourés de diamants de la littérature impériale ; — ce n'est que plus tard que l'on attaqua le siècle de Louis XIV et que Racine fut déclaré un polisson.

— Peut-être bien ! — jusque-là les écrivains, les poètes surtout — *genus irritabile* — mécontents et ne se trouvant pas appréciés à leur valeur, se contentaient d'en appeler à la postérité.

— Je sais, interrompis-je :

Cette postérité pour qui l'on s'évertue,
C'est ce gamin qui joue aux billes dans la rue,
Dont les cris importuns m'empêchent de trouver
Les beaux vers qu'à lui seul je prétends réserver
Jouez au cerf-volant, jouez à la toupie,
Vénérés galopins ;
Un jour, vous vengerez ma muse qu'on oublie
De mes contemporains ;
Car je n'écrirai plus lorsque vous saurez lire.
Vous pourrez sans danger, moi mort, louer ma lyre,
Et vous vous servirez de mes défunts talents
Pour vexer à leur tour les poètes vivants.

— On fit autrement, reprit l'ami lecteur, on voulut dépouiller les morts, on profana les sépultures, on reprocha, on voulut reprendre aux grands génies, aux brillants esprits des époques antérieures, la gloire qu'ils avaient

acquise et le papier blanc qu'ils avaient gâché; — on fit comme ces moines ignorants du moyen âge qui, par économie de parchemin, grattèrent et effacèrent des manuscrits précieux pour écrire ensuite d'autres ouvrages au moins inutiles. — C'est ainsi qu'on découvrit et retrouva la « *République* de Cicéron » mal effacée sous je ne sais quel verbiage.

» On appliqua à la littérature les procédés de la politique et de l'industrie, on mit en actions la célébrité, la gloire, et accessoirement les bénéfices. — et les libraires trouvèrent à qui parler.

» On recruta des soldats — auxquels on fit de magnifiques promesses; outre les poètes et les prosateurs, on enrôla et on fit des journalistes, — et les chefs du parti imitèrent le Lydien Psaphon, qui lâcha dans un bois une multitude de perroquets auxquels il avait enseigné à dire : « Psaphon est un dieu. » — Et on réussit avec Psaphon. — Cette association, cette levée de boucliers ne donna ni de génie ni du talent à personne, mais mit en évidence et en lumière ceux qui en avaient été doués; ceux-ci prodiguaient les encouragements et les promesses à leurs soldats. — Ils n'étaient que l'avant-garde, ils ne prétendaient entrer dans

la place avec leur aide que pour leur aide que pour leur en ouvrir ensuite à tous les portes à deux battants.

» A combien de pauvres hères Victor Hugo promit alors sa voix pour l'Académie aussitôt qu'ils l'y auraient hissé, c'était la seule raison pour laquelle il y prétendit, bravant tant de désappointements et de dégoûts, — et ils le quittaient enthousiasmés et allaient dans leurs journaux, ceux qui en avaient, dans les cafés, dans les brasseries, dans les ateliers, ceux qui n'avaient pas de journaux, crier à tue-tête : « Psaphon est un dieu ! »

» Sur cette époque j'en sais plus que vous, parce que vous n'avez fait partie ni de cette armée, ni d'aucune autre coterie ni littéraire ni politique ; — vous avez toujours marché seul, toujours vécu seul aux champs, aux bois, sur les bords des rivières, sur les plages de la mer ; — vous n'avez jamais rien été de rien, ni dans rien ; je crois que vous n'êtes même pas « gendelettre ».

— J'ai toujours pensé, dis-je, qu'il faut être responsable de ce qu'on fait, de ce qu'on dit, de ce qu'on écrit — mais que c'est assez de répondre de ses propres sottises, de ses propres erreurs, de sa propre folie ; — d'ailleurs ce n'était pas ainsi que je comprenais le poète.

» Et je me souviens que voyant Victor Hugo, avec lequel j'étais alors très lié, remuer tant de ressorts pour se faire nommer de l'Académie, je lui adressai ces vers :

Le vrai poète craint et méprise la foule.
Quand l'aigle vole et plane au-dessus des sommets,
L'oie en longs bataillons se presse et se déroule.
Le rossignol, ami de l'ombre et des forêts,
Ne chante pas à l'heure où caquette la poule.

» Et j'ajoutais « Pourquoi étant seul, un des deux si vous voulez avec Lamartine, voulez-vous vous diminuer en devenant un des quarante ? — On me dit que vous voulez être pair de France ou député — c'est-à-dire, vous faire un des trois cents ou des six cents ; — il n'y aurait plus que quelques pas pour être un des trente-six millions de Français.

— Et, sous le règne du roi Louis-Philippe, très justement honoré, caressé par la famille royale, il fut en butte aux journaux soi-disant républicains. Ce fut bien pis encore lorsque, après l'élection du prince président, il se montra assidu à l'Élysée, lorsque, sous son patronage, ses fils et leurs amis publièrent le journal antirépublicain l'*Événement*.

» Le *National*, qui était alors le journal officiel du parti républicain, fit un jour une décou-

verte ; « M. Hugo est vicomte, disait-il un matin, il ne lui manquait que ce ridicule. »

— Je m'en souviens, car je répondis au *National* : « Ce n'est pas sa faute, c'est de naissance ». Il faut avouer aussi qu'il a eu jusqu'ici la modestie ou l'orgueil de n'en pas dire un mot et qu'on ne l'a su que par le *National.*

» S'il était mort alors, on y aurait perdu quelques beaux livres — entre autres les *Châtiments* — la plus virulente, la plus belle peut-être des satires ; — mais, à coup sûr, la république ne l'eût pas mis au Panthéon.

» Puisque nous parlons de Victor Hugo, — je l'ai beaucoup étudié, — c'est un poète, un de nos plus grands poètes ; — mais on lui ferait beaucoup de tort et on serait facilement injuste à son égard si on prenait au sérieux ce qu'il aimait à dire de lui-même, à savoir qu'il était *philosophe et penseur*. Il n'était ni l'un ni l'autre, et, jugé sur ce type, on le prendrait en grippe.

» C'est un poète, un grand poète, mais côté des peintres. — Qu'il se présente à ses yeux une chose, un homme, une théorie, une circonstance, il cherche le côté de cette chose, de cet homme, de cette théorie, de cette circonstance qui prête le plus au poli et au brillant ; — il frotte jusqu'à ce que ce brillant

resplendisse, et personne n'y réussit autant que lui.

» Mais que demain, la même chose, le même homme, la même théorie, la même circonstance, — ou un homme, une théorie, une circonstance analogues se représente, mais sous un autre effet de lumière, — éclairé à droite, au lieu de l'être à gauche, — le poète frottera — et fera resplendir avec la même souveraine magnificence. — En le jugeant ainsi, on ne pensera plus à mettre en regard ses contradictions, ses palinodies qui lui pourraient être reprochées, si on prenait au mot ce grand, ce sublime peintre quelquefois, quand il s'intitule philosophe et penseur. — Admirons un beau laurier, mais n'exigeons pas qu'il produise des pommes et du raisin.

» Quant à Lamartine, — c'est une autre organisation — c'est aussi un grand poète — mais le poète conforme à l'étymologie — ποιησις — le poète qui fait — comme Byron qui, ayant chanté les Grecs, va mourir avec eux.

— Lamartine a été un grand poète, dis-je jusqu'au jour où l'occasion s'est présentée pour lui d'être un grand homme. Cela nous ramène aux violettes ; Lamartine a adressé une bien belle épître à Alphonse Karr, jardinier. Quand les littérateurs de l'empire

virent leur gloire, leurs pensions et leurs tabatières menacées, ils prirent non pas seulement au sérieux, mais au tragique, les cheveux sur le dos, — les gilets rouges, — Bouchardy, *au cœur de salpêtre*, Pétrus Borel, *le Lycanthrope*, etc.; il leur sembla voir des hordes barbares, Huns ou Visigoths, se répandre sur les riantes contrées de la Loire. Ils dénoncèrent les romantiques comme des malfaiteurs, des ennemis publics, et essayèrent de les faire réprimer par l'autorité royale, — ce qui rendit au parti romantique le service de le jeter dans l'opposition, toujours populaire en France, et de lui donner enfin l'appoint de la jeune opposition libérale et politique.

» Aucun d'eux ne pensa à dire aux romantiques: « Vous êtes des fanfarons, — vous êtes » des fléaux de baudruche, — vous n'existez » pas. »

» Et rien n'était plus facile que de prouver que le romantisme n'existait pas.

» Que venez-vous, que prétendez-vous faire? Faites de bons livres — et laissez en paix ces génies et ces grands esprits du siècle de Louis XIV, qui ont glorieusement fait leur étape, qui ont mis la langue française au point de perfection qui l'a rendue la langue universelle et familière de l'élite de l'Europe. —

Laissez leurs statues dans leurs niches, et devenez vous-mêmes des statues, les niches ne vous manqueront pas.

» Vous leur reprochez d'avoir imité Sophocle, Euripide, Homère, Virgile, — vous arrivez donc vous-mêmes génies originaux ne devant rien à personne, tirant et créant tout de vous-même comme Jéhovah, le créateur du monde. Mais, hélas ! — non, vous ne faites qu'imiter Shakespeare, — Schiller, — Gœthe, — lord Byron, etc.

» Le romantisme est une mode — passagère comme toute mode — le beau est éternellement beau — ce qui a été vraiment beau, l'est et le sera toujours.

» Les anciens poètes peignaient Vénus et la Vérité toutes nues — ne se permettant pas de les affubler de costumes et d'ajustements qui changeaient tous les huit jours.

» Selon vous, Hélène n'a pas été belle, parce qu'elle ne portait ni les manches à gigot de 1830 ni la crinoline de 1840.

» Voyez les portraits ; plus une femme a été habillée à la mode, plus elle aura eu de succès grâce à cette mode, plus elle sera ridicule dans dix ans. Il en est de même de la littérature et des arts: l'asservissement à une mode nouvelle causera la fausse gloire de l'engoue-

ment à ceux qui l'exagéreront: mais où seront-ils dans dix ans?

» Que prétendez-vous faire? après la grande littérature du siècle de Corneille, de Racine, de Boileau, de La Bruyère, de Fénelon, etc., est venue la littérature plus grande encore du siècle suivant : — Rousseau, Diderot, Voltaire, Montesquieu, etc., ils n'ont pas attaqué leurs prédécesseurs, — ils les ont continués — ceux-là ont fait ce que vous prétendez faire et ne faites pas, ils n'ont imité ni les anciens ni les étrangers.

» La mode du romantisme passée, — les costumes remis au vestiaire, — sont restés des écrivains de cette pléiade — les quelques-uns qui avaient du génie et un talent supérieur — et qui se seraient également montrés et seraient restés debout sans la mode, le tapage et l'engouement du romantisme ; — les comparses, les pitres, les singes ont disparu : — la mode qui les avait créés les a emportés avec elle.

» Voilà que nous assistons à une nouvelle levée de boucliers ; — ça s'appelle le réalisme, le naturalisme, le documentarisme.

» Le romantisme n'a pas existé : la nouvelle école, qui n'est qu'une coterie, existe moins encore. — Elle veut jouer contre la pléiade de 1830, le rôle que celle-ci a joué contre la

littérature de l'empire et du siècle de Louis XIV, passant respectueusement en silence devant celle du XVIII[e] siècle. — Elle laissera debout ceux des prétendus romantiques qui avaient du génie ou des talents supérieurs, elle mettra en évidence les quelques-uns des nouveaux qui ont aussi du talent.

» Mais, quant à leur prétention d'innover, d'inventer quelque chose, c'est une mauvaise plaisanterie.

» A quelle époque, la littérature a-t-elle prétendu ne pas être vraie et réelle ? — A quelle époque a-t-elle voulu peindre des portraits qui ne ressemblaient pas, des sentiments qui n'existaient pas ?

» Les a-t-on attendus pour peindre l'amour, la haine, l'ambition, la jalousie, l'avarice, l'héroïsme, la lâcheté, aucune des passions humaines ?

» Croient-ils même avoir inventé la liberté exagérée du langage, l'indécence des situations ?

» *Daphnis et Chloé*, de Longus, — Ovide, Pétrone, Apulée — et, plus près de nous, le grand Rabelais, les *Épigrammes*, de J.-B. Rousseau, *la Pucelle*, de Voltaire, *la Guerre des dieux*, de Parny, la *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost, *les Liaisons dangereuses*, de Laclos, *le*

Diable amoureux, de Cazotte, *Jacques le Fataliste* et *la Religieuse,* de Diderot ; — je m'arrête à celui-là pour parler de la prétention des plus forts de la coterie — *les documents humains* ! — Où en trouveront-ils à comparer à ceux que renferme *la Religieuse* — si vrais, si exacts, que le marquis de Croixmare y fut trompé, se crut en correspondance avec l'héroïne, et que l'auteur la fit mourir pour rendre la tranquillité à son ami ! Et Rétif de la Bretonne ! — Son œuvre immense n'est qu'un recueil, un trésor de *documents vécus*, comme on dit aujourd'hui, si humains, si réels ; et je ne parle pas de Balzac, parce qu'ils l'acceptent à la rigueur pour leur chef d'école — mais chef timide et bien dépassé.

» Et, ajouta *l'ami lecteur* — il sera parlé de vous : parler un peu de vous sans rappeler quelques-uns de vos romans qui ont porté la passion aussi loin qu'il est possible ; — je citerai seulement cette histoire de Rose Duchemin, femme du pêcheur d'Étretat, qui a élevé seize enfants « avec la fortune de ses bras ».

» En voilà des documents, ce livre écrit sous la dictée de Rose Duchemin — avec des récits et des phrases de Rose Duchemin.

» Avez-vous inventé le laid, le bas, l'immonde? — Eugène Sue vous a précédé, messieurs les

réalistes, dans *les Mystères de Paris*; — Victor Hugo avait, quant au laid, précédé Eugène Sue, avec Quasimodo et le bouffon de François Ier, — et beaucoup d'autres avaient précédé Victor Hugo.

» D'ailleurs, je ne vous le reproche pas. Si ce ne peut être une théorie, une école, — ce peut être une fantaisie, une préférence, — à condition de rester fantaisie et préférence individuelle. — Que ceux qui voient et sentent ainsi, s'en donnent le plaisir; — mais qu'ils n'obligent pas les autres à faire comme eux.

» Rabelais, Rembrandt, Restif, M***, je ne veux nommer personne, ont droit à la toile et au papier comme Raphaël, le Corrège, Lamartine. Pour moi, « l'art est le choix dans le vrai; » pour d'autres, il est le choix dans le possible, pour d'autres encore, le choix dans les rêves, — mais toujours le choix.

» J'admets la goutte d'eau qui tombe sur le chapeau d'une femme qui a mis sa gloire dans son chapeau; — j'admets cette même goutte d'eau qui se mêle à la poussière, la délaye et en fait de la boue: — mais elle n'est pas plus vraie, pas plus réelle, pas plus documentaire, que celle qui, tombée sur la corolle d'une rose, y laisse un diamant ou une perle. Je vous laisse choisir, laissez-moi choisir.

» Si vous êtes des artistes qui prétendent reproduire et copier sans choix, — vous n'êtes pas des artistes ; les plus forts d'entre vous sont des photographes.

» Ou plutôt, vous ressemblez à une servante qui se prétendrait cuisinière et qui irait au marché remplir au hasard son panier des premières denrées qui lui tomberaient sous la main — puis les servirait à ses maîtres sans les éplucher ni les assaisonner. — Cette cuisine-là, cette littérature-là, ça ne se mange pas, ça se broute.

» On n'invente pas une littérature.

» Je n'admets en littérature et en art que le bon et le mauvais à divers degrés bien entendu.

» Tout ce qui, par une douce violence, vous cause une agréable absence de vous-même et de la vie, tout ce qui élève l'âme et l'esprit ; — tout ce qui fait se souvenir avec délices, tout ce qui fait oublier avec plaisir ; — mais aussi tout ce qui fait rire d'un rire noble — j'admets aussi le rire cocasse qui fait pouffer ; — tout ce qui fait pleurer d'une tristesse suave ; — tout ce qui berce, endort et réveille.

» Tout est également permis ; — le rire n'a pas le droit de proscrire les larmes, — les larmes de défendre le rire ; — Lamartine ne

doit pas repousser Paul de Kock, Paul de Kock ne doit pas mépriser et proscrire Lamartine. Ne perdez donc pas votre temps, votre papier, votre encre à discuter ces puériles billevesées ; n'imitez pas ce Nabonassar, roi de Babylone, qui, dit l'historien grec Béroce, fit brûler toutes les histoires qui contenaient les règnes de ses prédécesseurs afin qu'à l'avenir on commençât par lui à compter les rois de Babylone.

» Élevez l'âme, flattez le cœur, amusez l'esprit : — cherchez le beau, le grand, le vrai — ou bien le pittoresque — le monstrueux ; — permettez-moi de vous recommander la gaieté.

» Ne croyez pas qu'en affublant les Muses de nouveaux habits, oripeaux ou haillons, — selon la mode, vous créez d'autres Muses.

» Le vin de Champagne qu'on buvait autrefois dans des verres coniques se boit aujourd'hui dans des coupes, — c'est toujours le même vin de Champagne.

» De votre temps, en 1830 — un livre quelconque se publiait en deux volumes in-8° — imprimés en gros caractères à grandes marges ; — ça coûtait quinze francs. — Personne d'abord ne les achetait, — si ce n'étaient les cabinets de lecture, qui les louaient vingt cen-

times à leurs clients, et nous étions là pour diriger les jugements du public. — Ça se tirait à 1200, à 1500 exemplaires, puis, si le livre avait un succès suffisant, ces 1500 épuisés le libraire faisait — ce qui était rare — une nouvelle édition ; c'est alors seulement que — nous, et le public sous notre influence, on achetait le livre pour le mettre dans sa bibliothèque.

» Aujourd'hui, grâce à la mise en actions de la gloire littéraire, grâce aux annonces, aux réclames prodiguées à l'exemple de la douce Revalescière et des pastilles Géraudel, — grâce au bon marché des livres, on achète tout, on lit tout, ou on commence la lecture de tout : — Dieu sait que de volumes loués, prônés, portés aux nues, sont laissés inachevés dans les wagons de chemin de fer.

» Par exemple, une chose que vous avez inventée, réalistes et documentaires, car il faut être juste, c'est l'édition.

» Tous les jours, on lit dans les journaux » (quarante francs la ligne) : *Le jour de la mise en vente du charmant, ravissant livre de l'illustre Machin ; dix éditions ont été enlevées.*

» Je me demandais d'abord — comment peut-on imprimer si vite tant d'éditions ? — Comment les libraires ont-ils assez peu de tact

pour ne pas tirer à plus grand nombre tout d'abord, un nombre à peu près suffisant d'un livre si charmant d'un auteur aussi illustre.

» Comme je faisais cette question à haute voix, on fut forcé de m'avouer que, par édition, on entendait aujourd'hui mille exemplaires d'une unique édition, et ce qu'on n'avoua pas — mais ce qu'un hasard dévoile, c'est que ce nombre de mille n'est pas rigoureusement exigé pour l'édition.

» Une femme de lettres fit un procès à son libraire et lui demanda des dommages-intérêts pour tort fait à ses profits et à sa gloire, — parce que, dans un tirage de 1500 exemplaires, — il n'avait annoncé que quatre éditions.

» A quoi le libraire, pour sa défense, fut obligé de répondre qu'il n'avait annoncé que quatre éditions à la vérité, mais que, du chef-d'œuvre, il n'avait imprimé que huit cents exemplaires et qu'il en avait encore la moitié en magasin.

» Tout le monde écrivant aujourd'hui, notre phalange a fait comme tout le monde, et « l'ami lecteur » a disparu ; — d'ailleurs il ne serait plus écouté. Il s'est mis à écrire ; — je suis le seul excepté.

» Seulement, pour employer tant de plumes, il a fallu imaginer de nouvelles branches de

littérature pour ceux qui n'avaient ni les dons naturels ni les qualités acquises.

» On a inventé les *reporters*, sorte de chiffonniers qui, la hotte sur le dos, le crochet à la main, parcourent la ville jour et nuit et fouillent, de gré ou de force, les tas des nouvelles vraies ou fausses.

» On a recruté de nouveaux éléments pour les éloges et l'annonce ; — il y a des poètes pour confiseurs et des poètes pour apothicaires; — il y a, au théâtre, des écrivains collaborateurs pour les courses; il y a, dans les journaux, sous le titre de gérants, des écrivains pour la prison et pour les coups.

» Enfin, pour donner de l'ouvrage à tous et ne décourager personne, on a trouvé la peinture sans dessin. sous le nom d'impressionisme.

» On a trouvé la musique sans mélodie, sous le nom de grande musique, de musique savante — ce que vous avez appelé avec raison, vous voyez que je vous lis, — une perdrix aux choux, où il n'y aurait que des choux; on a trouvé la poésie sans idées avec des rimes si riches que les vers en sont ruinés, ce qui fait ressembler les livres à des boutiques de fripiers où sont appendus des habits vides et mélancoliques.

» Je disais tout à l'heure : On lit tout, mais

combien en retire-t-on ? C'est une autre affaire.

» Du romantisme il est resté une douzaine d'échantillons qui avaient du génie ou du talent ; des documentaires il restera peut-être trois ou quatre qui ont vraiment du talent.

» Jusqu'au jour où tout le monde écrivant, personne ne voudra plus, ne pourra plus lire, et où il viendra quelque tyran comme celui qui, pendant un an, chauffa les bains publics avec la riche bibliothèque d'Alexandrie, ou cet autre roi indien qui, voulant faire un choix dans la charge de cinq cents chameaux de livres, qu'il avait trouvés, la réduisit d'abord à deux cent cinquante chameaux, puis à cent chameaux, — puis à dix, puis à cinq, — et enfin, de toute cette bibliothèque, ne garda que deux maximes : l'une rappelant les devoirs des rois à l'égard des peuples, l'autre les devoirs des peuples à l'égard des rois.

» Il y eut aussi un calife qui brûla tous les livres en disant : — Si ce qu'ils disent est dans l'Alcoran, ils sont inutiles ; s'ils contiennent des choses qui ne sont pas dans l'Alcoran, ils sont dangereux.

» L'écrivain n'est plus une espèce à part et, à ce titre, excitant l'admiration ou au moins l'attention curieuse — tout le monde écrit et a un ami, un parent, une femme, une sœur, une

fille, une portière qui écrit — le prestige diminue et disparaîtra ; — le casque de Mangin sur toutes les têtes n'arrêtera plus le passant. — En vain on annoncera comme on l'a déjà fait que « ce livre n'est pas un livre, mais un scandale — qu'il déshonore une famille — on ajoutera qu'il ne peut être lu par une femme, ça ne réussira que peu de temps à le faire acheter aux femmes — les goujats à la queue de l'armée documentaire *embrèneront* de plus en plus la Muse — on tiendra encore quelque temps leurs livres d'une main... l'autre occupée à se serrer les narines — et le réalisme mourra sans avoir existé. »

Cela dit — l'ami lecteur se leva, puis se baissa, cueillit une seule violette après m'en avoir demandé la permission — me salua poliment et sortit du jardin, me laissant stupéfait et un peu effrayé de tout ce qu'il m'avait appris.

CONFÉRENCE TRÈS MORALE SUR LE COCUAGE

Une femme du monde qui a beaucoup d'esprit, et qui, m'a-t-on assuré, est la plus honnête personne qu'on puisse voir, publie de temps en temps, sous le nom de Gyp, un volume dans lequel elle raconte des scènes et de petits romans observés et recueillis par elle dans le monde dont elle fait partie. — J'ai cru d'abord que ces « documents », comme on dit aujourd'hui, étaient au moins exagérés. — Le « monde », à les croire, ne serait que le théâtre d'une *flirtation* à outrance et à fond. — En n'accordant pas à cette expression hypocrite le sens quasi innocent qu'y attachent ou font semblant d'y attacher les jeunes filles anglaises et les vierges américaines, — j'ai

13.

essayé de me renseigner en interrogeant, en « interviewant », autre mot à la mode, quelques femmes de ce monde que j'ai perdu de vue depuis un demi-siècle et que le hasard m'a fait rencontrer sur nos plages. — Elles n'ont accusé Gyp ni de calomnie ni d'exagération, n'exceptant de ses tableaux qu'elles-mêmes et une ou deux de leurs amies, et celles-ci provisoirement et jusqu'à une première brouille.

Gyp qui, probablement, s'excepte elle-même et qu'on me paraît excepter à peu près unanimement, — parle sans indignation, sans colère, sans le moindre blâme, avec le calme d'un photographe qui reproduit avec le même sang-froid et la même indifférence, — ou une beauté, ou un laideron, et au même prix.

Certes, le cocuage n'est pas une invention moderne ; j'ai lu, dans, un vieux livre, que je ne sais plus quel rabbin mécréant, en fait remonter l'origine au paradis où nos premiers parents firent un si court séjour.

A son réveil, d'Éden le premier hôte,
A ses côtés, en place de sa côte,
Vit « la chair de sa chair et les os de ses os »,
Ève créée exprès pour l'induire en faute,
Et son premier sommeil fut son dernier repos.

Ledit mécréant rabbin prétend établir que,

si le doux Abel était le fils légitime d'Adam, Caïn, le meurtrier, le fratricide, ne pouvait être que le fils de Satan. — Les rabbins en ont dit bien d'autres.

Du temps que je voyais le monde, on citait déjà un certain nombre de maris trompés — et ce nombre était déjà assez grand; le plus grand nombre ne s'en apercevaient pas, — d'autres se résignaient avec plus ou moins de chagrin, — quelques-uns seulement prenaient la chose au tragique; — mais le monde, qui n'aime pas le bruit et ne prétend pas être dérangé dans sa quiétude et son égoïsme, blâmait ceux-ci et trouvait, dans les mésaventures de tous, un sujet de distraction, de plaisanterie et de gaieté.

Mais aujourd'hui, — à s'en rapporter aux « documents » qui ne manquent pas, il semblerait que la situation s'est aggravée, ou plutôt généralisée et régularisée, et que le cocuage est devenu le fruit naturel et obligé de l'hymen, de même que la fleur d'oranger blanche et parfumée, symbole d'innocence, emblème de virginité dont on couronne les mariées, se change naturellement en un fruit jaune qu'on appelle orange.

Ce que je répugne tout à fait à croire.

Cependant — je doute beaucoup qu'un jeune

homme songeant à se marier ne retire sa parole après avoir lu ou deux des volumes de Gyp ; — par suite de quoi elle nuit à la population de la France, et condamne beaucoup de jeunes filles à une virginité souvent involontaire et de mauvaise humeur.

Voici — à l'appui des récits de Gyp — deux lettres, deux « documents » qu'on me communique :

« Ma chère Jenny,

» J'ai vu hier Saint-Phar. — Comment et pourquoi as-tu changé un homme spirituel, aimable, gai, en un être maussade, grognon et ennuyeux ?

» Il se plaint de tes « rigueurs ». — On ne se plaint pas des rigueurs d'une femme qui ne vous a pas fait espérer mieux, — d'une femme qui serait restée sourde et aveugle à l'amour qu'elle aurait inspiré, et n'aurait pas consenti à cette petite escrime de galanterie qui est la préface d'un combat sérieux, où on sait qu'on sera vaincue, après une défense plus ou moins élégante. Vous autres coquettes, vous êtes des monstres cruels et insatiables ; vous voudriez voir tous les « cœurs » en arrêt, lance tendue, autour de vous, sauf à vous amuser, du moins pour un temps, à détourner de l'é-

ventail et celles qui s'avanceraient trop, jusqu'à ce qu'une trompe la parade et vous touche.

» Votre « amour », ce que les hommes vous demandent sous ce nom décent, — est un capital que vous monnayez, en or, en argent, en billets — et surtout en billets, valeurs et obligations que vous vous réservez souvent de ne pas payer à l'échéance après en avoir reçu et escroqué le prix. De ces billets, lettres de change, etc., vous émettez beaucoup plus que votre capital disponible, votre warrant métallique, et, s'il vous fallait tout payer, vous feriez honteusement faillite à la foule de vos créanciers, et votre banque sauterait. La loi, qui a aboli l'emprisonnement, la « prise de corps » pour les billets à ordre et les lettres de change, de commerce, ne parle pas des valeurs que vous mettez en circulation, et a laissé subsister la « prise de corps ».

» Que veux-tu faire de Saint-Phar ? Si tu ne l'aimes pas, pourquoi t'amuser à l'agiter, à le tourmenter, à l'exaspérer par des promesses que tu ne lui fais peut-être pas, mais que tu lui permets de se faire à lui-même ?

» N'as-tu pas assez, — monstre vorace, — je ne parle pas de ton mari, que tu ne comptes pas, mais de Volange avec lequel ta liaison remonte déjà à deux années ?

» Si tu aimes Saint-Phar, as-tu au moins congédié Volange, — le fidèle et exclusif, Volange ? — L'as-tu dételé de ton char auquel il est attaché depuis deux ans ? car je ne veux pas croire que tu veuilles y atteler deux amants à la fois.

» Si tu aimes Saint-Phar — après avoir remis Volange en liberté, hâte-toi de couronner la flamme de Saint-Phar, car c'est toujours au commencement ou à la fin d'une liaison qu'une femme se compromet le plus : — au commencement, par les imprudences de l'amant qui attaque ; à la fin, par les imprudences de la femme qui se cramponne à une passion qu'elle n'inspire plus.

» AGLAÉ. »

« Ma chère Aglaé,

» Quelle singulière image, quelle bizarre *trope*, comme on nous disait « au cours », que cette « flamme qu'on couronne » ! Il serait difficile de la rendre en peinture, selon la règle que nous donnait encore le professeur.

» Oui, j'aime Saint-Phar, — et pour ce qui est de « couronner sa flamme » je le désire autant que lui ; — mais je n'ai pas le luxe et la prétention d'atteler à deux ; — je ne veux pas sentir deux hommes se coudoyer dans

mon cœur. — Volange sera parti quand Saint-Phar entrera.

» Je ne compte pas mon mari, dis-tu ! — et comment le compterais-je ? Nous n'étions pas mariés depuis six mois qu'il passait sa vie « au cercle », aux réunions publiques, dans les coulisses des théâtres, — et qu'il avait repris une vieille liaison avec une « impure », comme on disait autrefois, d'un théâtre de troisième ordre. — Volange s'est présenté, a usé de tous les moyens en usage pour ces messieurs, m'a révélé la petite vie de mon époux, s'est montré très amoureux — je crois qu'il l'était — et très dévoué. — Mon mari l'a bien accueilli, le considérant comme un homme « sans conséquence », surtout à l'égard d'une femme aussi froide qu'il me juge et s'en prévalant au besoin, il n'a pas été fâché de se reposer sur Volange d'un certain nombre de petites corvées conjugales — telles que de m'accompagner dans les magasins pour faire mes emplettes, au concert, au théâtre, — de faire mes commissions, etc.

» Mais, avec le temps, ils se sont liés ensemble ; Volange est devenu l'ami et l'ami intime de mon mari ; celui-ci l'a présenté à son cercle, — l'a emmené dans des « dîners d'hommes », l'a enrôlé dans un groupe poli-

tique, — dans des paris aux courses de chevaux. — Tout doucement, Volange a appartenu à mon mari plus qu'à moi, éludant même parfois certaines des petites corvées d'état qui lui étaient allouées ; il a découvert mes défauts, m'a fait des observations, a voulu m'en corriger, — m'a prêché l'économie et la résidence à la maison, — enfin, d'amant a passé second mari — laissant son emploi tout à fait vacant.

» Je l'aurais déjà relégué au rang banal et honoraire d'ami, et j'avoue humblement qu'il n'aurait, je crois, pas grand désespoir à s'y résigner, — si je n'avais pensé à me faire rendre par lui un service auquel j'attache assez d'importance. Élevée par ma mère, maintenue par le monde où je vis dans l'observation assez stricte des pratiques religieuses, — je ne manque jamais, — conformément aux prescriptions de l'Église, de me confesser « au moins à Pâques, humblement ».

» J'ai découvert, il y a assez longtemps, un vieux prêtre, doux, indulgent, mais persuasif et au besoin convaincant, que je n'ai aucune chance de rencontrer ailleurs qu'au confessionnal, comme il arrive à des femmes plus hardies ou plus vaillantes qui veulent se confesser au prédicateur à la mode.

» Depuis deux ans, — j'ai pu parler de Volange à mon vieux prêtre ; — je me suis excusée de mon mieux en confessant mon mari au moins autant que moi, et sans atténuation. — Cependant il a exigé de moi du repentir, de la contrition, de « l'attrition », et un « ferme propos » de lutter contre le péché. — Cet homme si humble, si paternel, a des accents si insinuants, si « térébrants » que sa voix entre dans le cœur, — que, pendant quelques jours, je me repens, je ressens la contrition, l'attrition, et que je forme « le ferme propos » qu'il m'enjoint ; — ce qui se traduit par quelques jours de rigueur pour Volange, de mauvaise humeur de sa part, puis la rechute.

» L'année dernière, j'ai fait valoir au père Chrysostome cette lutte de quelques jours — et, sous la même impression de sa paternelle et simple éloquence, j'ai renouvelé la contrition, l'attrition et le ferme propos ; — mais cependant il a été un peu plus sévère.

» Or je n'oserais à aucun prix me mettre dans la nécessité, — lors de la solennité qui approche, nous ne sommes plus séparés que de quelques jours de la fête de Pâques et de la confession obligatoire, — d'avoir à parler de Saint-Phar.

» J'ai destiné à Volange le rôle du bouc émissaire, de l'azazel des Juifs — que l'on envoyait au désert, les cornes ornés de bandelettes de pourpre, chargé des péchés d'Israël.

» Quand le père Chrysostome m'interrogera, car je suis moins confuse en répondant à des questions: « Eh bien, ma fille, et ce monsieur? » je n'aurai à avouer que des menus péchés plus subis que partagés, et je pourrai lui répondre à la fin : « Mon père, c'est fini, j'ai rompu. »

» Libre alors, j'aurai toute une année devant moi avant d'avoir à parler de Saint-Phar — et, une année, c'est long ! — Il ne faut dans la vie, comme sur une route, regarder qu'à cinq pas devant soi : ceux qui portent les yeux trop loin risquent de ne pas voir les trous creusés sous leurs pieds.

» JENNY. »

Néanmoins, on a beau, on aura beau médire des femmes et du mariage, — faire des chansons, des plaisanteries, des vaudevilles, — il faut reconnaître avec Cicéron que l'état du mariage est la base et le fondement de la société humaine, que c'est du mariage que sort la famille, et que la famille est la pépinière de la république de la société : *Primo societas*

in conjugio quod principium urbis, seminarium reipublicæ.

Avec Montaigne que, « à bien façonner, il n'est point à la société humaine de plus belle pièce que le mariage. »

Avec Charron : « Mariage est un sage marché, de lui est une constance saincte, une convention honorable, une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infini d'utiles et solides offices et obligations mutuelles. »

« Émile est homme, dit Jean-Jacques, nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner ; » et, pour éviter une longue énumération de sages, de philosophes, qui veulent le mariage, — nous reviendrons tout à l'heure aux Romains qui n'étaient pas loin de l'exiger.

Arrivons à notre temps. — Proudhon, qui a publié passablement d'énormités, Proudhon qui a vigoureusement houspillé les « émancipées » a dit : « Supprimez le mariage, l'autorité paternelle, la famille ; plus de société, plus de cité, plus de police, plus de lien social ; — plus de mariage, prostitution générale, pornocratie. »

« Le mariage est le sacrement de la justice, — le mystère vivant de l'harmonie universelle, — la forme donnée par la nature même

à la religion du genre humain ; — le mariage donne à l'amour la force d'une loi, — à la loi la douceur de l'amour. »

« Nous sommes tous appelés à l'union conjugale. »

Les autres liaisons, les amitiés si franches, si sincères, si vives de la première jeunesse, ne nous accompagnent que jusqu'à des carrefours, où on se sépare pour prendre des routes diverses : — les uns vont au loin essayer la fortune dans d'autres pays, — les autres s'élancent dans des carrières différentes ; — cent autres causes nous séparent : — la fortune pour celui-ci, la pauvreté pour celui-là — car il passe vite cet âge où l'on n'a rien et où l'on partage tant de choses, — les intérêts, les obligations, l'ambition, l'orgueil, la vanité, — cette écume de l'orgueil, — le mariage, une nouvelle famille.

Seule l'union conjugale nous mène jusqu'à la fin ; le mari et la femme sont unis à jamais et ne seront séparés que par la mort ; — ils n'ont, ils n'auront que les mêmes intérêts, les mêmes succès, les mêmes désappointements ; — leurs plaisirs seront doublés, leurs chagrins partagés, et quand l'amour se sera transformé, car c'est sa seule chance de durée, en une amitié étroite ; quand à la saison des

fleurs aura succédé la saison des fruits, — il y aura aussi des fleurs d'automne, — l'amour a ses roses remontantes. Tout cela est incontestable; — mais d'où vient que les philosophes, les écrivains, les moralistes, qui ont le plus éloquemment prêché le mariage comme une nécessité sociale, comme « notre meilleure pièce » en ont en même temps pensé et dit tant de mal.

Le meilleur mariage, dit Jean-Jacques Rousseau, expose à bien des hasards.

« C'est, dit Montaigne, un marché où il n'y a que l'entrée de libre; il y survient mille fusées étrangères à démesler, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours.

» Nous avons pensé attacher plus ferme le lien de nos mariages pour avoir osté tout moyen de les dissoudre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de l'affection.

» Il est toujours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris, elles saisissent à deux mains toutes les couvertures de leur contraster; — il faut qu'elles usurpent ou finement, ou fièrement et toujours injurieusement pour lui. »

Caton prétendait que femmes, fils et valets sont autant « d'ennemis pour nous ».

« Le mariage, dit Charron, est une rude et

dure captivité, on s'attache et on s'assujettit par trop aux humeurs d'autrui. — Si l'on a mal rencontré, on demeure misérable toute sa vie, pour une heure de fol marché, sans malice et par mesgarde ; on est obligé à une peine perpétuelle, — il vaudrait mieux se mettre la corde au col. »

Et Proudhon : — « La femme a tendance constante à rabaisser l'homme, — elle le circonvient, l'enlace, veut en faire son égal, — comprimer toute la hiérarchie conjugale. — Il faut que l'homme se fasse respecter et un peu craindre.

» Jamais de pardon pour les fautes graves.

» Ne te marie pas si tu ne te sens pas une fois plus fort que la femme que tu veux épouser.

« Si elle t'apporte de la fortune, il faut être quatre fois plus fort qu'elle ; — si c'est un bel esprit, une femme à talents, etc., il faut que tu sois sept fois plus fort qu'elle ; — pas de dignité à être contredit, sans quoi le danger arrive imminent de cocuage, ce qui est la dernière des hontes et des misères. »

« On n'a pas encore trouvé, disait Henri Heine, de boussole pour naviguer avec un peu de sécurité sur la haute mer du mariage. »

Saint Jérôme n'admettait le mariage que

pour procréer des vierges qui ne se marieraient pas.

« Dans les mariages de hasard si fréquents à Paris, disait madame de La Fayette, la fidélité des femmes répugne souvent à la nature, à la raison, à la justice. »

« Quand les filles auront passé par le mariage, disait madame de Sévigné, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. »

Il est une autre femme, dont je ne dirai ici ni le nom, ni le pseudonyme littéraire, et qui s'exprime ainsi : « On a calculé à une vingtaine, sur la totalité — le nombre des mariages qui sont exempts de regrets amers. » Ce dernier bas-bleu, appartenant à une grande famille, aurait pu placer ses regrets amers moins dans son mariage que dans la frasque qui l'avait rompu. Après s'être enfuie avec un pianiste, elle vit son mari et toute sa famille prendre le deuil, les carrosses drapés, etc., comme si elle était morte; quittée par le pianiste, elle n'entra pas en religion comme faisaient autrefois les femmes coupables et surtout quittées, elle entra en feuilleton, prit un nom d'homme à l'exemple de madame Sand, et aux bas bleus ajouta le bonnet rouge.

Il n'y aurait pas assez de papier au monde pour écrire tout le mal que les hommes ont

écrit et dit de tout temps, écrivent et disent aujourd'hui sur les femmes, et celui que les femmes disent sur les hommes et écrivent aujourd'hui plus qu'autrefois — et le plus souvent les hommes et les femmes ont raison — pour le côté que je suis à même de juger.

J'ai dit, il y a longtemps : ... Il faudrait...

Pour ne pas les haïr, n'aimer guère les femmes,

car la haine des hommes pour les femmes n'est que de l'amour aigri, — les femmes plus souvent arrivent à haïr sans aucun souvenir d'amour et ayant oublié même, comme a dit un moraliste, les faveurs qu'elles ont accordées.

Il semblerait que les deux sexes ne congruent plus, sont fatigués et dégoûtés l'un de l'autre, et qu'il serait temps que Dieu en créât un troisième que les deux autres pussent aimer.

Cependant les choses semblaient autrement mieux et tout à fait bien arrangées dans l'origine et dans des temps antérieurs. — Dieu n'est ni si méchant, ni si injuste, ni si bête que le prétendent certains inventeurs de religions et certains imbéciles qui se disent et parfois se croient athées.

Ne serait-ce pas l'homme lui-même qui, en

cette circonstance comme en tant d'autres, se serait efforcé de corrompre, de gâter à plaisir l'œuvre de la Providence et les conditions d'une existence assez supportable qui lui avait été accordée ?

L'homme a un ennemi mortel, implacable ; c'est ce même homme, lui-même, — c'est lui qui passe sa vie à se créer des difficultés, des chagrins et des maux de toutes sortes.

C'est ainsi, pour ne parler que de ce qui fait le sujet de cette conférence, qu'il a corrompu, dégradé le mariage qui est d'institution divine, et qui, selon Montaigne qui ne gâte personne, pas même lui, est la plus belle pièce de notre jeu, — au point d'en faire aujourd'hui un objet d'aversion et de crainte, auquel tant de gens s'efforcent de se dérober par le célibat opiniâtre ou par le divorce.

C'est la femme surtout qui est sortie de son rôle providentiel, presque de son sexe, — et c'est uniquement la faute de l'homme.

Les saint-simoniens, les fouriéristes, sont venus lui prêcher l'indépendance de ses devoirs, la révolte contre sa propre organisation ; — ils ont érigé ses défauts et ses vices en droits et presque en vertus ; — ils lui ont fait croire à une inégalité qui n'existe pas ; — au moyen d'arguties qui ont mis, d'autre part,

le trouble dans la politique et la société, — ils ont fait croire aux femmes comme au peuple que l'égalité consiste à être tous la même chose, — tandis qu'en réalité elle consiste à obtenir le même degré d'excellence dans son rôle particulier. Un bon jardinier est l'égal d'un bon médecin, mais le mauvais médecin n'est pas l'égal d'un bon jardinier, et le jardinier n'est plus rien du tout s'il veut être médecin ; de même la femme qui s'acquitte loyalement de son rôle de femme est parfaitement l'égale de son mari, et le mari n'est l'égal de sa femme que si, de son côté, il s'acquitte de son rôle d'homme et de mari ; la *mortaise* n'est pas inférieure au *tenon* — ce que nous expliquerons tout à l'heure.

» L'être humain, disait Platon, se compose d'un homme et d'une femme ; — chaque homme, chaque femme n'est qu'une moitié qui doit s'efforcer de se compléter en trouvant son autre moitié. » Si ça n'est pas peut-être tout à fait vrai, ça en a du moins tout à fait l'air, et il faut se rappeler ce que disait Cicéron : « J'aimerais mieux me tromper avec Platon que d'avoir raison contre lui avec le reste du monde : *Malo errare cum Platone.* »

Les deux moitiés s'étant rencontrées doivent faire cette sorte d'assemblage particulière-

ment solide que les charpentiers appellent « à tenon et à mortaise », c'est-à-dire l'une des deux pièces présentant des *mortaises*, des échancrures, auxquelles doivent s'ajuster les *tenons* de l'autre pièce.

La femme est naturellement tout mortaise ; — corps, esprit, instincts, mœurs, idées, habitudes, — tout en elle doit être féminin, tout mortaises prêtes à recevoir les *tenons* de l'homme chez lequel tout doit être mâle et tenon ; — alors les deux moitiés sont assemblées, réunies, collées, soudées ensemble, et ne forment qu'un tout : l'être humain. — Mais si les deux moitiés sont également taillées à *tenons*, ou toutes les deux à mortaises, — il peut y avoir rapprochement momentané, mais jamais assemblage, jamais réunion complète et solide.

Les prédications saint-simoniennes, les idées fouriéristes, les rêves icariens, beaucoup de romans, — quelques pièces de théâtre, ont persuadé à un grand nombre de femmes qu'elles étaient opprimées, victimes, qu'elles étaient injustement condamnées à être *mortaises*, — qu'elles avaient droit aux *tenons*, comme les hommes.

Toute une tribu de bas-bleus, généralement hors d'âge, hors de sexe, a développé, exa-

géré, exaspéré, cette thèse ; — quelques hommes de peu de *tenons* se sont enrôlés dans cette tribu, — et nous avons vu s'élever un troisième sexe, qui n'avait, tant s'en faut, ni la force de l'un ni les charmes de l'autre, ni hommes ni femmes, de ridicules hermaphrodites, les hommesses, les femmes à barbe.

Où ai-je lu ces mots qui peignent si bien un ménage ? « L'homme commande pour servir — la femme obéit pour régner ».

J'ajouterai la femme étant faible :

Sa seule ressource est, puisqu'il faut obéir,
De se faire ordonner ce qui lui fait plaisir.

J'ai vu autrefois dans les rues de Paris un modèle d'égalité entre les deux sexes.

C'est du temps que les Parisiens buvaient l'eau de la Seine, si pure, si limpide, si savoureuse même pour les délicats, que l'empereur Julien comptait pour une raison de demeurer à *Lutèce*, le plaisir de boire cette eau. — Aujourd'hui, de progrès en progrès, la Seine, est devenue un égout, un cloaque, où les poissons meurent asphyxiés. Au temps dont je parle, il y avait des marchands d'eau, — des « porteurs d'eau », — généralement des Auvergnats ou des Savoyards qui commençaient par aller à la rivière ou aux fontaines publiques remplir

deux seaux qu'ils promenaient dans les rues, en criant : « A l'eau, v'la l'porteur d'eau ! » et qu'ils montaient aux gens qui les appelaient par la fenêtre, parfois au cinquième étage, pour le prix fixé de deux sous. — Après quelque temps de ce métier laborieux, le porteur d'eau se mariait, achetait un petit tonneau avec lequel il voiturait l'eau ; lui était dans les brancards, la femme s'attelait de côté au moyen d'une sangle, — et traînait sa part du fardeau, mais seulement sa part ; — ce n'est que plus tard que le couple achetait un grand tonneau et un cheval ; — alors la femme ne sortait pas, elle avait de la besogne à la maison : les enfants, la cuisine, le blanchissage, le raccommodage, etc. — L'homme seul parcourait les rues en criant sa marchandise avec un cri particulier, personnel, enseigne, propriété, — pour s'annoncer à ses clients, si bien que, lorsque le ménage ayant acheté un petit coin de terre dans son pays, s'en allait le cultiver « après fortune faite » ; le porteur d'eau vendait son tonneau, son cheval et son cri.

Cette femme-là était l'égale de son mari — et exerçait même des fonctions supérieures, parce que, généralement, ne sachant lire ni l'un ni l'autre, — la femme, comme toutes les

autres femmes, est mieux douée que l'homme, a des facultés innées, intuitives, — qui lui font tout deviner ; par quoi la Providence l'a dispensée de s'instruire, car elle ne se trompe guère quand elle obéit à son instinct, mais seulement quand elle réfléchit.

Autrement est l'égale de son mari, la femme du porteur d'eau, que telle autre qui

Du mari,
Des enfants, du foyer ne prenant nul souci,
Ne s'inquiétant pas si, pour parer l'idole,
Le pauvre époux travaille, emprunte, joue... ou vole
. . . .
A, le code à la main, droit d'être entretenue.

Il est bien difficile de porter un jugement sur les femmes. Notre opinion dépend presque entièrement de nos sensations, de notre impression du moment.

L'amour qu'on éprouve est tout en soi, la personne aimée n'est qu'un prétexte.

Proudhon, qui, dans son livre curieux et le plus souvent très sensé, *la Pornocratie*, rend sans cesse hommage à la beauté des femmes, ne leur accorde guère que cela. « La beauté, dit-il, mot par lequel je résume toutes les prérogatives de la femme. »

Mais, plus vieux, il a laissé des notes indiquant des corrections pour ses ouvrages. On

y lit : « Avoir bien soin de condamner ce que j'ai écrit sur la beauté des femmes. »

Il y a quelque chose qu'exerce souvent la beauté, mais qu'elle ne suffit pas toujours pour exercer, — et que certaines femmes possédent, au grand scandale de femmes qui ne peuvent le comprendre, certaines femmes qui n'ont ni la régularité des traits, ni la pureté des lignes, ni l'éclat du teint, et excitent des passions, c'est le charme.

Il y a la beauté qui se prouve — par le détail des traits, des lignes, du teint, etc.

Mais il y a la beauté qui s'éprouve : — c'est le charme, et celle-la est toute-puissante.

La plupart des hommes mariés sont cocus, parce qu'ils ont voulu être cocus, — parce qu'ils n'ont rien négligé, parce qu'ils ont tout fait pour arriver à ce résultat.

Jetons un moment les yeux sur un mariage sensé, heureux, honorable.

Deux ménages sont voisins de campagne, ils vivent soit d'un petit revenu, soit de l'exploitation d'un petit bien ; un des deux ménages a un garçon — l'autre une fille. Les premiers sont un peu plus âgés que leurs voisins, et leur fils a huit ans de plus que la fille des autres ; — ils ont occasion de se rendre souvent de petits services, — parfois

peut-être quelque service plus important. Ils savent réciproquement la situation les affaires les uns des autres, ils n'essayeront pas de se jeter de la poudre aux yeux et d'ailleurs ils n'y réussiraient pas ; — la fille ne suivra à la ville aucun cours à la mode ; elle ne sortira de la maison de sa mère que pour entrer dans la maison de son mari ; — elle apprend ce que sait sa mère ; — lire, écrire, compter, — les travaux et les soins du ménage ; — elle fait elle-même tous ses vêtements et saura comme sa mère faire ceux de ses enfants ; elle préside aux lessives, aux raccommodages, à la cuisine, si on a une servante ; elle fait le tout elle-même, si on n'a pas de servante. L'autre maîtresse de maison est un peu plus instruite que sa voisine, — elle joue un petit peu d'un vieux clavecin, — elle enseignera à la fille le petit peu qu'elle sait ; — ni la maîtresse ni l'élève n'ont, n'auront ce qu'on appelle des « doigts » pour exécuter des tours de force ou de cette musique « difficile » dont Grétry disait : « Je voudrais qu'elle fût un peu plus difficile, parce qu'alors elle serait impossible. »

Mais toutes deux lisent la musique facilement comme elles lisent un livre, — et c'est un grand charme dans la maison ; — que la

jeune fille ait une jolie voix, d'un timbre harmonieux : — cela suffit.

Le père du garçon a été soldat, le père de la fille a toujours été cultivateur ; — le garçon trouve auprès de lui des leçons plus avancées que ne pourrait lui en donner son père.

Les deux jeunes gens sont élevés ensemble ; — plus âgé, plus vigoureux, plus résolu, — le garçon a plus d'une fois protégé la fille ; — la vie de la campagne, outre des travaux attrayants, leur offre des fêtes charmantes, les semailles, le foin, le blé, — toutes les récoltes, la floraison de l'aubépine et du lilas, — les premiers bluets dans les blés, — la naissance d'une génisse ou de deux chevreaux ; des repas sur l'herbe à l'ombre des grands arbres. Mais le garçon a dû quitter la maison, pour faire son service militaire ; pendant trois ans il n'est venu que deux fois revoir ses parents et leurs voisins ; mais, pendant ce temps, sa mère a été une seconde mère pour l'enfant qu'elle veut voir un jour sa fille ; elle a, de concert avec l'autre mère, cultivé les heureuses dispositions, corrigé, amendé sa future bru.

Quand le garçon revient du service, il la trouve embellie, un peu plus modeste, un peu plus timide à « l'aurore de l'amour ». Quant à lui, sa future belle-mère pense bien que,

pendant son absence, le jeune soldat a dû « jeter sa gourme »; elle hausserait les épaules si la voisine lui disait : « Le voici pur et vierge comme votre fille. »

De retour, il se remet au travail avec plus d'ardeur, parce qu'on lui a dit : « On vous mariera quand tu seras en état de nourrir une femme. » Enfin on les marie, la jeune fille est sérieuse et recueillie, elle sait que c'est « fini de rire », qu'il ne s'agit plus de s'amuser, mais d'entrer dans une vie de devoirs et de travail; — qu'il s'agit d'être heureuse et de rendre heureux un mari et bientôt des enfants; — elle sait qu'un joli visage une taille souple et élégante ont suffi pour rendre son jeune voisin amoureux d'elle; mais que ces attraits iront diminuant, — qu'il faut travailler à mériter l'amitié qui succédera à l'amour, sans cependant le mettre entièrement dehors — et qui les mènera doucement jusqu'au bout.

Cette pensée me rappelle un des plus charmants dessins de Gavarni.

Un bon vieux, une bonne vieille sont tout près l'un de l'autre, assis sur un banc, les pieds au soleil, la tête à l'ombre d'un tilleul. — Un jeune homme et une jeune fille, se tenant par le bras, deux amoureux, parlent

devant eux et les regardent en souriant.

Le bon vieux dit à la bonne vieille :

« Ils se moquent de nous parce que nous nous sommes tenus ce qu'ils se promettent. »

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent surtout aujourd'hui.

Ce n'est pas chez des voisins qu'on peut trouver un mari pour sa fille, une femme pour son fils. — Comme la vie est devenue « chère », à cause des impôts toujours croissants, mais aussi et surtout à cause de la vanité qui fait que chacun se déguise en plus riche qu'il n'est, — on fait comme les candidats à la députation qui vont se présenter le plus loin possible des lieux où ils sont nés, où ils ont vécu — où on connaît leurs familles et eux-mêmes, leurs antécédents et leur « petite vie » ; la condition légale du mariage : un homme doit nourrir et habiller sa femme, est devenue fort difficile.

Le bonheur légitime est si cher aujourd'hui
Qu'on n'ose plus aimer que la femme d'autrui,
Et, pour peu qu'un jeune homme ait d'ordre et de conduite,
Au banquet de l'amour, il vit en parasite.

L'homme en général, de tout temps, s'est marié pour rentrer dans la maison après une ou deux campagnes dehors ; — la jeune fille

veut se marier pour sortir de la maison. — Comment marchera une charrette attelée ainsi en deux sens inverses ?

Quant à « la maison », ça n'existe plus — c'était autrefois un asile calme et paisible, — vie à l'abri des soucis, des ennuis, des querelles, des dissentiments, etc. — L'homme était roi au milieu d'une famille respectueuse, soumise et tendre ; — la femme en était la reine et la gouvernante, ce qui était une sérieuse et importante occupation.

En effet, — dans la vie naturelle et sauvage, — le mari court les forêts et rapporte sa chasse ; — la femme fait rôtir le gibier et coud des vêtements avec les peaux des bêtes tuées par lui.

Quelques proverbes russes :

« Le maître de la plus petite maison y est ce qu'est le khan en Tartarie.

» Avec une bonne femme, chagrin, demi-chagrin ; — joie, double joie.

» Allant à la guerre, fais une prière ; allant sur mer, fais-en deux : en te mariant, fais-en trois.

» Le chemin de la femme, depuis le poêle jusqu'au seuil.

» Le maître de la maison doit sentir le vent, la femme doit avoir une odeur de fumée.

» La bonne renommée de la femme dort derrière le poêle.

» Telle est la maîtresse de la maison, telle est la soupe. »

Le besoin de luxe, de distraction, de plaisir et d'amusements coûteux est devenu une fureur, surtout dans les capitales ; — il ne suffit pas de s'amuser, on veut être vue, admirée, enviée, s'amusant à des amusements qui coûtent beaucoup d'argent. — Le mari et la femme s'ennuient l'un de l'autre, — il faut qu'on soit chez les autres ou qu'on voie les autres chez soi. — Jamais on n'a consacré tant d'argent à son loyer ; — parfois la location d'un quatrième étage à Paris, dans un quartier à la mode, coûte ce que coûtait autrefois l'achat d'une maison ; jamais on n'a dépensé autant d'argent pour acheter, renouveler, changer ses meubles ; — on remplit ses appartements de joujoux ruineux, — et, en même temps, jamais on n'est moins resté chez soi.

L'hiver à Nice et à Monaco, — l'été aux bains de mer, — et là on fait assaut de toilette, non pas avec les « femmes honnêtes » dont on a la prétention de faire partie, mais avec les filles, les horizontales, les impures, comme on disait autrefois, et par lesquelles on est vain-

cue, parce qu'elles ruinent le public, — et que vous ne pouvez ruiner que votre mari, — déjà souvent à moitié ruiné par elles, et bientôt aussi un amant.

Mari et amant que, vu ce besoin effréné de luxe et cette soif d'argent, vous ne pouvez plus choisir entre les plus beaux, les plus braves, les plus spirituels, les plus honnêtes, mais entre les plus riches, — ce qui constitue une double prostitution ; — si bien que, pour le plaisir, pour le « cœur », il est presque indispensable d'ajouter un troisième participant. — Celui-là on peut le changer à mesure qu'il vit d'amour.

Le célibataire ne peut pas non plus choisir sa femme parmi les plus belles, les plus spirituelles, les plus modestes, les plus chastes ; — il faut qu'il la choisisse parmi les plus riches.

— Ah ! mademoiselle, comment vous exprimer la passion que vous avez allumée dans mon cœur ; — ce n'est pas une flamme, c'est un incendie. Il me semble que je mourrais de volupté rien qu'en baisant un de vos petits ongles roses.

— Monsieur, vous ne me déplaisez pas — et il dépend de vous de baiser tous mes ongles et le reste, d'avoir à vous « ma main » et ce qui

s'ensuit ; mais je veux être habillée chez le couturier à la mode — passer l'hiver à Nice, l'été à Trouville, — avoir trois voitures et six chevaux.

— Comment donc !

— Alors demandez « ma main » à mon père.

— Avec empressement. Mais je voudrais auparavant savoir combien me donnera le papa pour que je couche avec vous.

Les maris ne font à Nice, et surtout aux bains de mer, que des apparitions ; — ils passent leurs soirées et une partie des nuits au cercle, au jeu ; — une partie des journées aux courses, aux réunions politiques ; — à la Bourse, etc.

Au cercle, moyennant quelques centaines de francs, ils jouissent d'un luxe que le plus souvent ils ne peuvent trouver chez eux : — vastes et riches appartements, domestiques nombreux, galonnés, avec des chaînes d'argent, nourriture recherchée, etc.

Si bien que, lorsque par hasard ils restent chez eux, ils trouvent leur maison pauvre, triste, ennuyeuse, — et leur femme très inférieure aux filles qu'ils n'entretiennent qu'en partie comme au cercle, et qui étalent un luxe payé par tous, dont leurs femmes ne peuvent guère approcher.

La femme s'ennuie dans sa maison froide et déserte — et n'y rentre que pour changer de toilette; elle ignore qu'une femme dans le salon d'autrui n'est qu'une fleur dans un bouquet, et que dans sa maison, — du temps qu'il y avait une maison, — elle était le bouquet tout entier.

Et cependant la Providence ne leur a pas ménagé la besogne dans la maison; — la maison où elles sont souveraines et dont elles peuvent être elles-mêmes la providence — au lieu d'en être le fléau et la ruine.

Autre proverbe russe :

« La femme peut éparpiller et perdre avec sa manche plus que l'homme ne peut apporter avec sa charrette. »

Mais chaque homme trouve son compte à ce que les femmes des autres mènent cette vie désordonnée, et s'enlève ainsi le droit et le pouvoir d'y mettre ordre chez lui; — d'abord, pour faire demeurer sa femme à la maison, il faudrait y rester avec elle, et il aime mieux lui permettre d'avoir ses « amis » particuliers à elle.

L'amitié d'une femme est une étape vulgaire, banale, que presque toutes imposent à leurs soupirants, très momentanément, le temps de reprendre haleine un moment avant l'assaut.

— Ne me parlez pas d'amour, dit une femme en minaudant, contentez-vous d'être mon ami.

— Madame, répondit un jour à cette proposition un homme que je ne nommerai pas, — vous êtes très jolie, élégante, souple ; vous paraissez bien faite ; vous avez de beaux cheveux, que je suppose tous à vous, de grands yeux de velours, etc. ; — vous avez des pieds petits et cambrés ; — c'est plus qu'il n'en faut pour me faire vivement désirer d'être votre amant ; — mais, quant à être votre ami, c'est une autre affaire. — C'est plus difficile et je ne vous connais pas assez pour dire si ça me sera possible : — en tous cas, il faudrait toujours passer par l'amour.

L'amitié que les femmes offrent si volontiers avant un autre sentiment, — n'est qu'un apéritif avant le repas ; elles seraient bien scandalisées si on l'acceptait sans marchander ; — mais si elles ne sont pas décidées au festin complet, qu'elles se défient.

En réalité, les femmes sont aujourd'hui livrées au pillage, — abandonnées aux plus mauvais instincts, — aux plus dangereuses tentations ; — rien ne les défend, les maris voudraient bien encore qu'elles aient un peu de religion ; — mais ils affectent de n'en avoir

eux-mêmes aucune, en qualité d'hommes forts — et ne se gênent pas pour tourner toute dévotion en ridicule.

Les théories nouvelles, les thèses sur la liberté, l'égalité, l'émancipation de la femme détruisent la maison, la famille, la société, — et la femme elle-même. « La femme, disait Lamennais, est un papillon brillant auquel des escargots philosophes persuadent de se faire chenille. » — Vous entendez des femmes « honnêtes » (l'épithète « honnêtes » est souvent une simple question de position et de fortune, sans rien préjuger de l'honnêteté) pousser la revendication de l'égalité jusqu'à prétendre que l'adultère de la femme n'est pas plus criminel que l'adultère du mari.

Il est étrange qu'on doive répondre à cette monstrueuse prétention.

Répondons-y. Disons d'abord incidemment que, si toutes les femmes voulaient se contenter d'un seul homme, tous les hommes seraient bien forcés de se contenter d'une seule femme, que l'acte d'introduire dans le mariage un enfant fait par un autre que le mari est le plus grand crime contre la famille et la société; — le doute seulement inflige à l'homme le supplice le plus cruel qu'on puisse imaginer : — regarder la frêle créature — à laquelle

peut-être on doit amour, protection et dévouement — et que, par moments, on a envie d'écraser contre la muraille, — cet enfant, signe de votre déshonneur, — qui vient dépouiller des biens que vous avez péniblement acquis pour eux les enfants dont vous êtes le père. — Mais en êtes-vous le père? — La femme qui vous a « trompé » cette fois — ne peut-elle vous avoir trompé auparavant? — Cette torture est telle pour l'homme que la loi excuse, en beaucoup de cas, le meurtre de la femme adultère, estimant que le mari n'est pas responsable, devenu subitement fou par une juste colère.

Certes, il vaudrait mieux cent fois que la fidélité conjugale fût gardée par les deux époux; disons cependant que la jalousie de la femme souvent est moins de l'amour blessé que de la haine contre la rivale victorieuse.

A l'homme, la chasteté de la femme est due bien plus qu'à la femme la fidélité du mari.

L'homme doit tout donner à sa femme, — le fruit de son labeur; — il doit la nourrir, la vêtir, la protéger, au besoin se battre et se faire tuer pour elle; il doit lui donner ou lui faire un nom honorable et honoré, — il le lui confie, et elle le traîne dans dans la boue — et en échange, il ne lui demande que la chasteté

et la sécurité de pouvoir aimer et caresser ses enfants. L'homme coupable d'adultère a encore *un honneur*, la femme n'en a plus et tombe au-dessous des plus viles courtisanes.

C'est cependant une grande bizarrerie que les hommes aient placé là leur « honneur. »

Il est bien difficile, disait Publius Syrus, de conserver quelque chose dont beaucoup de gens ont envie.

Difficile est servare quod multis placet.

« Celui, dit saint François de Sales, qui regarde avec complaisance et loue ce qu'il ne peut acheter, a bientôt envie de le voler. »

Eh bien, les maris mènent leurs femmes au théâtre, où elles prétendent non pas voir, mais être le spectacle, ils les mènent dans le monde,

Où les femmes se montrent nues,
Sous prétexte de s'habiller.

C'est dire aux hommes auxquels il les conduisent demi-nues et provocantes :

— Voici que je t'amène ma femme à moitié nue, tu peux juger de la blancheur, de la finesse, de la douceur, du velouté de sa peau ; tu vois un peu plus de la moitié de sa gorge, ses épaules et son dos ; — il faudrait être

peu malin pour ne pas juger du reste. — Eh bien ! je te l'amène et je te la parie contre la tienne ; mets là en jeu aussi loyalement nue.

Chose bizarre ! tel homme qui, s'il a d'aventure un billet de cinq cents francs, en prend plus de soins inquiets que de cela, où il a mis l'honneur de sa femme et son propre honneur.

Chose plus bizarre encore : avoir mis là son honneur !

Le billet de cinq cents francs, il l'enferme dans une caisse, dans un coffre-fort en acier, à trois serrures, — avec combinaisons secrètes. Il ne lui viendrait jamais à la pensée de le serrer dans une boîte fragile sans verrous, ou dont tous les hommes ont la clef.

Je ne comprends pas que, parmi les députés, dont la plupart sont mariés, il ne s'en soit pas encore présenté un pour demander une loi contre les célibataires, ces braconniers du mariage ; — ceux-ci dans le monde font des ravages faciles, sans crainte de représailles, sans redouter le talion.

Corrumpit sine talione, Martial, cœlebs.

Ils vivent plus commodément et plus riches seuls qu'avec la charge d'une famille et ont à peu de frais un harem composé des femmes de leurs amis.

L'amitié est un grand chemin sur lequel on détrousse les hommes et où on trousse les femmes.

Tout célibataire condamne une fille au célibat et plusieurs maris au cocuage.

Ne permettez pas le célibat, dit Cicéron : *Cœlibes est prohibendi.*

Chez presque tous les peuples de l'antiquité, les célibataires étaient notés d'infamie ou assujettis à des impôts humiliants ; les femmes de Sparte saisissaient le célibataire, le traînaient nu dans le temple d'Hercule et le fessaient vigoureusement. Ne serait-il pas juste, en effet, de contraindre tout homme célibataire opiniâtre à trente-cinq ans, — sauf la seule exception d'indigence, à payer l'entretien d'une femme qu'il vole et celui d'un enfant qu'il ne donne pas au pays ou qu'il inflige à un autre.

Et les pauvres maris assez bêtes pour les admettre chez eux, comment pourraient-ils se défendre ?

Le célibataire se présente paré, frisé, parfumé, ne reste qu'une heure et demie en représentation, tandis que le mari, qui sue sang et eau pour entretenir son ménage et payer les toilettes de sa femme, obligé cependant de prêcher certaines économies, est traité d'af-

freux avare, le célibataire, avec quelques cornets de bonbons, quelques bouquets, quelques louis à la femme de chambre, passe pour le plus généreux des hommes.

Il serait si heureux de pouvoir offrir des diamants! mais on éveillerait la jalousie du mari et des autres femmes, il s'en prive pour ne pas la compromettre. Il a monté trois chevaux ce matin, il quitte à regret pour aller dîner chez le ministre ou chez la petite duchesse; ça l'ennuie bien, mais il y a des nécessités de position, — puis il ira dîner à dix-huit sous.

Le mari on le voit le matin, le soir, en bonnet de coton, les cheveux ébouriffés; il ne peut faire de mensonges, on sait bien qu'il n'a pas de cheval, et d'ailleurs, il n'est pas cavalier; — on sait qu'il ne connaît ni ministre, ni petite duchesse. Cette abstention de défense, cette tolérance des célibataires, leur admission dans la maison, ne peuvent s'expliquer que par une entière résignation au cocuage.

Dieu avait créé l'homme; — quelques *sages* un peu fous ont prétendu que la femme n'avait pas d'âme, d'autres qu'elle n'appartenait pas à la race humaine, — d'autres que Dieu ne la créa que par hasard et après coup. — Saint Hiérôme annonce, dans sa préface sur le pro-

phète Osée, qu'aucune femme ne ressuscitera dans son sexe ; que, dans la vie éternelle, les femmes seront changées en hommes. Saint Mathieu (XXII) dit : « Dans la vie éternelle, il n'y aura plus d'hommes qui épouseront des femmes, ni des femmes qui épouseront des hommes ». Selon ces grands saints la femme ne serait qu'une épreuve, une tentation que nous aurions à subir, à traverser pendant notre vie terrestre.

Scot, qui est de la même opinion, — excepte cependant la vierge Marie comme mère du Christ.

En réalité, Dieu a créé l'homme et la femme, c'est-à-dire l'être humain complet, il a créé l'amour et le mariage; — en laissant de côté l'objection du rabbin Éliézer qui ferait d'Adam le premier mari trompé, — ce qui rendrait le cocuage originel comme le péché, nous trouvons déjà dans saint Ambroise (*Livre de la Virginité*) une mention qui ferait remonter le cocuage très haut, et démontre que ce bienheureux l'admettait dans certains cas après avoir conseillé de ne pas trop s'attacher à la beauté dans le choix d'une femme, il cite cependant l'exemple d'Abraham qui s'en trouva bien « la beauté de Sarah, dit saint Ambroise, bien loin de nuire à Abraham, lorsqu'il des-

cendit en Égypte lui procura de grands avantages et lui fit rendre de grands honneurs », en effet, de là dans la bible (Genèse XII — 12 et suivants.) « Les Égyptiens admiraient Sarah qui était d'une grande beauté ; ils en parlèrent au Pharaon qui la fit enlever et la garda chez lui. — Or il en usa très bien avec Abraham, à ce sujet, et il lui donna en quantité des moutons, des bœufs, des ânes, des chameaux, et des esclaves des deux sexes. »

Cet exemple vient à l'appui de cette assertion que c'est l'homme qui a créé le cocuage ; — comme Pharaon le reprocha en s'excusant à Abraham qui lui avait fait croire que Sarah n'était que sa sœur ; — on peut dire que c'est l'homme qui a créé le cocuage, qui l'a cultivé, étendu, perfectionné jusqu'au point où nous le voyons aujourd'hui. — Aussi, quelque colère que puisse ressentir un mari trompé, à quelque désespoir qu'il puisse se livrer, il n'est personne qui se prive d'en rire, parce qu'il ne souffre que de ce qu'il a préparé et de ce qu'il a fait ; — ce ne sont pas les femmes, ce ne sont pas les amants qui font les cocus, ce sont les maris eux-mêmes.

***

Aujourd'hui, nous ne parlerons pas politique, — à vrai dire, j'en suis fort dégoûté. Il y a plus d'un demi-siècle que je ramasse et amoncelle des notes et des « documents » pour un gros livre que je ne ferai probablement jamais, et qui serait cependant curieux et intéressant ; — mais il faudrait qu'il se trouvât un libraire hardi qui vînt me le demander à Saint-Raphaël, décidé à accepter certaines conditions.

Dictionnaire de la sottise humaine, Recueil par ordre alphabétiques de toutes les sottises, et les bêtises, les mensonges, de toutes les bourdes, hâbleries, billevesées, jongleries, sornettes, préjugés, prodiges, tours de gobe-

let, escobarderies, etc., en histoire, en philosophie, en politique, en religion, en histoire naturelle, en sciences, en littérature, en arts, en morale, en médecine, etc., etc.

Que les hommes ont accepté, cru, admiré, aimé, soutenu, glorifié, imposé, déifié, etc.

Et par l'ordre alphabétique et par la grosseur de la bêtise, l'athéisme est un des premiers sujets que j'aurais à traiter, non que cette bêtise m'inspire beaucoup de haine et de colère ; si c'est la plus bêtes des bètises humaines, ç'avait été en même temps jusqu'ici la plus innocente de celle que les hommes ont imaginées sous prétexte de religion.

Plutarque disait : « J'aime mieux qu'on dise que Plutarque n'existe pas, que de dire : Plutarque est tyrannique, injuste, et cruel, etc. »

Et moi aussi, j'aimais mieux les athées que ceux qui ont prêté à Dieu leurs vices, leur méchanceté, leur cruauté, ou ont voulu faire de l'être suprême le ministre de leus haines, de leur ambition, de leur avidité, de leur orgueil. Car, dit saint François de Sales, on peut être dévot et être, en même temps, très méchant.

Mais il était réservé à notre époque de progrès d'inventer l'athéisme absolu, persécu-

teur, — de faire de l'athéisme une sorte de religion d'État obligatoire, ayant ses dogmes, ses rites et surtout son intolérance, — enlevant de force les religieuses aux malades et aux médecins qui les réclament, — arrachant aux parents le corps de leurs morts, pour les empêcher de les porter à l'église ; l'athéisme a aujourd'hui non seulement ses jésuites, ses Escobar, mais aussi ses Torquemada, tue les prêtres, et, à l'occasion, il essaye quelques petites dragonnades, en attendant les autodafés.

Il y a plusieurs sortes d'athées, — peut-être n'y a-t-il pas de vrais athées, — mais, en tout cas, il n'existe plusieurs variétés de soi-disant athées qui sont tombés dans cette bêtise pour des causes différentes.

Un roi disait un jour à un philosophe : « Croyez-vous en Dieu ? — Oui, certes, répondit le philosophe, j'ai besoin de croire qu'il y a quelqu'un ou quelque chose au-dessus des rois et plus fort qu'eux. »

Il y a des gens qui, en faisant l'examen de leur conscience, sont si intéressés à ce qu'il n'y ait pas de Dieu, qu'ils font des efforts incroyables pour se le persuader à eux-mêmes ; c'est la même espèce que celle des voleurs, escarpes, malfaiteurs de tout genre, qui vou-

draient bien qu'il n'y eût ni prisons, ni juges, ni commissaires, ni gendarmes, tâchent de n'y plus trop penser et demandent au vin et à l'absinthe l'oubli ou la distration de ces inconvénients.

L'athée se recrute surtout parmi les vaniteux — qui croient avoir l'air forts et exciter l'admiration en se montrant exempts des « préjugés », des croyances, des craintes et des autres hommes.

Il y a quelque temps, comme je revenais à Saint-Raphaël d'un petit voyage et savourais le plaisir de rentrer chez moi, le plus vrai, le seul peut-être que m'aient jamais donné les voyages, je me trouvai dans un compartiment de wagon à peu près plein ; — j'avais en face de moi, à une portière, un homme aux cheveux grisonnants, habillé comme tout le monde, sauf une trop grosse chaîne d'or au gilet et une trop belle épingle à la cravate ; — il paraissait vouloir entrer en conversation, et je ne m'y prêtais pas, préoccupé de la pensée de revoir tout à l'heure mes enfants et petits-enfants ; il ramassa et me remit poliment un journal que j'avais laissé tomber, — exprima l'opinion qu'il faisait beau temps, moins beau cependant que la veille, mais qu'un peu de pluie serait favorable aux « biens de la

terre » ; il me dit qu'il était médecin et chimiste, puis il manifesta une vive admiration pour le paysage que nous traversions et s'écria : « Ah ! la nature ! que c'est beau, la nature ! Je dis la nature, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regand satisfait, car, grâce aux progrès de la science, nous sommes aujourd'hui débarrassés du nommé Dieu. Je pense, ajouta-t-il, qu'un homme aussi éclairé que vous est de mon avis.

— Votre avis, lui dis-je, me semble consister à appeler Dieu la nature, et je crois bien que ça lui est égal.

— Non, monsieur, je ne crois pas en Dieu, je suis athée.

— Je vous prie de croire à ma commisération.

— Si vous paraissiez plus disposé à causer pour abréger le voyage que vous ne paraissez l'être, je vous prouverais...

— Monsieur, repris-je, une longue expérience m'a appris que sur ce sujet on n'a jamais dit et on ne dira jamais que des sottises, — c'est pourquoi je n'en parle jamais et n'en écoute parler que le moins possible.

Et je me remis à lire le journal, du moins à le remettre devant mes yeux.

Mon homme s'adressa alors à nos compa-

gnons de route, et un seul consentit à discuter avec lui. Nous ne tardâmes pas à arriver à Saint-Raphaël, et comme je descendais de wagon, l'athée me tendit obligeamment un paquet qui composait mon bagage et me dit :

— Au revoir, monsieur.

— Adieu, monsieur, repris-je, bon voyage, et que Dieu vous bénisse !

J'en ai connu un autre, et je l'ai connu davantage ; c'était un homme de très petite taille — et, comme beaucoup de ces petits hommes, il affichait de grandes prétentions à la vigueur ; — tout, dans sa physionomie, dans ses attitudes, dans le son de sa voix semblait dire : « Je suis petit, mais fort, mais terrible. » S'il vous tendait la main, il serrait la vôtre avec un effort qui partait de tous ses muscles à la fois, et quelqu'un qui lui aurait dit : — *Vous me faites mal*, aurait pu lui emprunter de l'argent, tant il aurait éprouvé de satisfaction. Il fronçait volontiers ses petits sourcils, en disant : « Ce n'est pas parce que je suis petit qu'on m'en fera accroire ». Naturellement il se déclarait républicain du rouge le plus vif, libre penseur et athée.

Il permettait à sa femme et à sa fille d'aller à la messe le dimanche, haussait ses petites épaules et lançait quelque sarcasme à leur

départ et à leur retour ; — pour lui, il allait le plus souvent se montrer sur la place de l'église, à la sortie des « fidèles », fumant une très grosse pipe et souriant dédaigneusement.

Il serait difficile de dire pourquoi les soi-disant athées se font gloire de braver, de provoquer un Dieu qui, selon eux, n'existe pas, et ce qu'ils y trouvent de brave. Peut-être ne sont-ils pas tout à fait sûrs, — c'était du moins le cas de notre petit homme.

Je me rappelle un proverbe latin : « L'athée, il suffit de la piqûre d'une puce pour lui faire invoquer les dieux. *Pulicis morsu, deos invocat.* »

Plus d'une fois, lorsqu'il avait appris la mort de quelque connaissance ou de quelque voisin et qu'il avait été convié à l'enterrement, — il accompagnait le mort jusqu'à la porte de l'église, l'attendait dehors et se remettait dans le cortège jusqu'au cimetière — il ne comprenait pas qu'on se fît porter à l'église, et annonçait à sa famille que lorsqu'il ne serait plus il proscrivait toute cérémonie religieuse, et surtout défendait qu'on laissât pénétrer jusqu'à lui aucun « calotin ».

Il tomba malade ; sa maladie eut plusieurs phases ; deux ou trois fois, on put espérer la guérison, puis il retombait dans un danger réel ; — quand il allait mieux, lorsque le

médecin annonçait un progrès dans la guérison, il disait:

— Je vois la mort sans la craindre, je vais mourir comme j'ai vécu, bravant les superstitions du vulgaire ; qu'on ne me parle pas de prêtre.

Mais quand survenait une rechute qui inquiétait le médecin et sa famille, il ne disait plus rien, — et il n'était pas difficile de voir qu'il était en proie à de terribles anxiétés ; — la vérité est qu'il avait été élevé chrétiennement, et que beaucoup d'idées et de sentiments se réveillaient en lui, — mais aussi des craintes et même des terreurs.

Il se contenait le jour; mais la nuit, quand il croyait n'être pas vu, il était agité cruellement ; sa femme et sa fille se désespéraient, — non pas seulement de la lutte morale qui torturait le malade et qu'elles ne voyaient peut-être pas, mais de son refus de voir un prêtre et de se soumettre aux pratiques usitées, refus qui, d'après leurs idées, le condamnait irrémissiblement à la damnation et à l'enfer ; — elles n'osaient plus lui en parler dans la crainte d'exciter des blasphèmes.

J'allais le voir quelquefois, sur sa demande ; au fond, il était un peu comme les enfants, qui ne veulent pas sortir seuls dans la nuit, —

et c'est une nuit bien sombre que celle qu'il avait devant lui.

Un matin, après une mauvaise nuit, — je le trouvai silencieux, — les yeux fixes, — comme cherchant à voir plus loin : sa perplexité douloureuse était visible.

— Cher monsieur, lui dis-je, je vous connais déjà depuis longtemps et j'ai pu apprécier votre énergie ; — vous êtes un homme fort, vraiment fort, — non pas de ceux qui font parade d'une fermeté qu'ils n'ont pas. — Il y a les hommes forts et les fanfarons, — et certes vous n'êtes pas un fanfaron. Je vais donc vous parler ouvertement. — A ces mots, une impression de terreur parut sur sa figure. — Votre état est grave, lui dis-je, mais le médecin est de mon avis : avec une constitution aussi robuste que la vôtre, on revient de plus loin, et, pour ma part, j'ai foi dans votre guérison ; mais il y a ici des gens plus malades, plus affligés, plus effrayés surtout que vous : — c'est votre femme, c'est votre fille ; — outre les craintes que leur inspire une maladie dangereuse d'un objet justement aimé et respecté, elles ont sucé avec le lait et cultivé par une pratique de toute leur vie, à laquelle vous avez eu le bon sens et l'élévation d'esprit de ne pas vous opposer, des idées religieuses, des

superstitions, si vous voulez, qui leur font craindre, pour une vie future dont elles ne doutent pas, d'être à jamais séparées de vous, parce que vous n'aurez pas, vous esprit fort, vous libre penseur, consenti à vous soumettre à ce qu'on appelle les devoirs religieux. Braver la mort, braver les menaces de l'Église, dont, après tout, cependant la vanité ne nous est pas tout à fait prouvée, ce ne serait rien pour un homme fort comme vous; — mais il y a quelque chose de plus fort à faire, et qui demande une tout autre énergie, dont je vous crois cependant capable, — c'est, pour leur éviter une vie entière de désespoir, de vous élever au-dessus de vos idées philosophiques, au-dessus de vos convictions toutes fermes qu'elles soient; c'est d'avoir pitié d'elles, c'est de leur laisser la persuasion que, si vous êtes arraché à leur tendresse, vous ne ferez qu'aller les attendre dans une vie bienheureuse à laquelle vous ne croyez pas, mais contre laquelle nous n'avons cependant pas plus de preuves que contre les peines éternelles. C'est là que je verrai, que j'admirerai l'homme vraiment fort, l'homme supérieur triomphant même de son orgueil. — Écoutez, ajoutai-je, dans la chambre à côté, votre femme et votre fille pleurent et prient; —

vous ne savez pas, vous, ce que la prière donne de force ; — ne vaut-il pas mieux faire quelque chose pour elles que pour les amis de café qui ne vous aiment que les jours où vous perdez aux dominos.

— Vous avez raison, me dit-il après un assez long silence .. je dois sacrifier mes idées, mes convictions, pour ma femme et pour ma fille ; et il faut du courage, et je l'aurai : Allez chercher un prêtre.

— A la bonne heure, m'écriai-je, voici l'homme vraiment fort.

— Pour ma femme et pour ma fille, — répéta-t-il, — c'était le dernier soupir de la vanité expirante. Puis il ajouta : — Allez-y tout de suite, allez-y vite.

Et, quand le prêtre entra, et qu'il fut seul avec lui, il trouva la force de se jeter dans ses bras en pleurant : « Mon père, mon père, sauvez-moi, réconciliez-moi » ! Et cet homme, chez lequel ne s'étaient jamais effacées entièrement les impressions de son enfance, mourut calme, résigné, espérant, — au lieu de mourir effrayé, désespéré, enragé.

Je l'accompagnai à l'église, et de l'église au cimetière, — je portais un des cordons du poële, passant devant le sourire de dédain et bête des libres penseurs qui *posaient* devant

l'église, toujours pour vexer et humilier ce Dieu qui, selon eux, n'existe pas.

J'ai vu une fois un de ces « enterrements civils » : les libres penseurs y jouent les hommes supérieurs, les hommes forts, portant à la boutonnière des immortelles, fleurs sèches, à peu près artificielles — et teintes en rouge comme leurs idées, ou du moins les idées qu'ils croient avoir ou qu'ils font semblant d'avoir, idées également postiches, artificielles et teintes en rouge. — Quand leur mort est enterré, les libres-penseurs lui disent : Adieu, les chrétiens lui disent à leur mort : Au revoir.

La cérémonie finie, — j'ai eu ce détail par un de ces hommes forts, — on va au cabaret, où on passe le reste de la journée plutôt gaiement à « parler du mort » et à afficher les principes.

A une époque qui recule de beaucoup les idées généralement acceptées sur l'âge du monde, on trouve dans les védas des Indiens :

« Dieu a toujours été, il a tout créé ; — il ne peut être représenté que par une sphère parfaite sans commencement ni fin : Ne sonde point sa nature, cette recherche est vaine et criminelle ; c'est assez que, jour par jour, nuit par nuit, ses œuvres t'annoncent sa sagesse, sa puissance et sa bonté. »

Au moins six cents ans avant l'ère chrétienne, les Chinois disaient : « Dieu est le principe de tout, sans commencement ni fin ; il gouverne tout, il est juste et bon, il soutient, il règle tout.

» Il faut aimer les autres hommes comme soi-même.

» Ce que je ne désire pas que les autres hommes me fassent, je ne le dois pas faire aux autres hommes. » (Khoung-Fou-Tseu, Confucius.)

C'est ce même philosophe qui disait : « Quand la foule déteste quelqu'un, ou se passionne pour quelqu'un, examinons avant de juger. »

» Se nourrir d'un peu de riz, boire de l'eau, n'avoir que son bras courbé pour appuyer sa tête, est un état qui a aussi ses satisfactions.

» Soyez sévère envers vous-même, et indulgent envers les autres.

» Si on ne peut obtenir la richesse et les honneurs par des voies droites, il faut y renoncer et rester dans la pauvreté.

Plutarque dit : « Une ville se soutiendrait plutôt en l'air, qu'une société ne subsisterait sans une religion. »

« Dieu est partout, Dieu est tout. » (Lucain.)

« L'homme n'est pas intéressé à découvrir

ce qui est en dehors du monde qu'il habite. » (Pline.)

« Dieu sait toutes nos pensées. » (Euripide.)

« On trompe les hommes, mais on ne trompe pas Dieu. » (Sénèque.)

« Dieu est l'âme universelle. » (Varron.)

« La nature conduit tous les hommes à la connaissance d'un Dieu. » (Cicéron.)

« Il n'y a qu'un Dieu, principe et cause de tout, qui éclaire tout, qui anime tout, de qui tout émane. » (Pythagore.)

« Beaucoup ont des idées peu justes sur la divinité, et cela est trop commun ; mais tous sont persuadés qu'il existe une puissance divine. » (Cicéron.)

« Sois en garde contre toi-même, regarde-toi comme ton plus grand ennemi. » (Épictète.)

« Vivez avec les hommes comme étant vu des dieux, priez les dieux comme étant entendu des hommes. » (Sénèque.)

Jean-Jacques Rousseau rentra un jour, après une promenade solitaire, dans le salon de madame d'Epinay où étaient Grimm et quelques autres philosophes athées, avec une poignée d'épis et d'herbes à la main.

— Eh ! qu'avez-vous là ? demanda la dame.

— Ce que j'ai là, dit Jean-Jacques, c'est une poignée de preuves de l'existence de Dieu !

On ferait de bien gros volumes, si on voulait rassembler toutes les preuves que la croyance à un Dieu a été donnée à l'homme en même temps que la vie.

Avouons que l'opinion contraire à celle de ces grands hommes est surtout professée par MM. Cattiaux, Hovelacque, Joffrin et quelques autres membres du conseil municipal de Paris.

L'homme eût été plus heureux s'il se fût borné à ce sentiment.

J'opine qu'on ferait une religion très suffisante, très bonne, très universelle, — avec un monosyllabe et une petite phrase, — après avoir brûlé tant de gros livres.

Quand Robinson demande au sauvage Vendredi : « Avez-vous une religion ? » Vendredi lui répond : « Le matin et le soir, nous levons les yeux au ciel, nous regardons se lever et se coucher le soleil, et les bras étendus, nous disons : — Oh ! »

Voilà pour le monosyllabe ; — la phrase est celle-ci : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ; faites aux autres ce que vous désirez que les autres vous fassent. »

Combien de sottises, de haines, de cruautés, de meurtres, de massacres on eût épargné en ne prétendant pas en savoir davantage.

Et ne vous récriez pas contre cette opinion, elle est appuyée par une autorité qu'aucun chrétien ne peut récuser.

Jésus-Christ a dit : « *Là est toute la loi ;* aimez Dieu et aimez-vous les uns les autres. »

La seconde espèce d'athées dont j'ai parlé se compose de gens qui auraient de grand cœur accepté Jésus-Christ. — Le Nazaréen, il est vrai, n'apportait rien de nouveau, sa doctrine était celle de Confucius, de Socrate, d'Épictète, de Marc-Aurèle, de tous les grands Grecs et les grands Romains ; mais il donnait l'exemple des vertus qu'il prêchait. Il avait vécu pauvre comme Épictète, il était mort presque aussi résigné que Socrate ; — de plus, il était venu à temps, alors que la religion païenne s'écroulait vermoulue et pourrie.

Outre cette loi comportant *toute* sa religion — il disait : « Ne vous souciez pas de ce que vous mangerez ni de ce que vous boirez, — ni, pour votre corps, de quoi il sera vêtu ; — voyez les oiseaux de l'air, ils n'amassent rien dans des greniers ; voyez le lis des champs, il naît plus magnifiquement vêtu que ne l'a été Salomon dans toute sa gloire. »

A cette religion en deux lignes, j'ajouterais les fêtes et les pompes de l'Église, l'encens, les fleurs, les chants, les orgues, — quelques

prédications, mais les chants et les paroles n'étant jamais que le développement, la paraphrase, l'explication de : « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres. » — Racontez-leur la vie du Christ, — parlez de sa mère, cette poétique figure, mais pas de légende mensongère, pas de ces dogmes nouveaux si près d'être indécents ; — point de ces charades, de ces coq-à-l'âne qui ont suscité tant de haines, causé tant de guerres, amené tant de massacres.

Ces chants, cette musique dans les églises, inspirent un sentiment religieux à la fois vague et enivrant ; — n'essayez pas de le préciser, — en disant des choses que vous ne pouvez pas savoir.

Cette musique, ces chants, ces orgues, ces cierges sont pour beaucoup — dans un effet que j'ai toujours remarqué ; à Rome, à Gênes, à Venise, à Milan, etc., le peuple y reçoit souvent des fêtes dans des temples cent fois plus beaux que les demeures des plus riches, et dans ces temples il est chez lui ; — de là la pauvreté n'est ni triste ni haineuse, elle est au moins résignée, souvent même gaie, — il est vrai que pour un peu aussi, il faut compter le climat et le peu de besoins.

Ces braves gens dont je parle, qui doivent composer la seconde espèce d'athées, voyant

plus de trois cents hérésies anathématisées par les conciles — plus de trois cents manières différentes d'interpréter ce qui se dit si bien en deux lignes, et par suite des haines, des persécutions des exils, des meurtres, des massacres, des bûchers, pour la fameuse diphtongue dont parle Boileau — οι.

Arius disait de Jésus ὁμοιουσιός, d'une substance semblable à son père, — et les autres ὁμουσιός de la même substance.

En voyant le concile de Mayence (1233) édicter que les corps et les os de ceux que l'on saura, après leur mort, avoir été hérétiques, seront déterrés et jetés à la voirie.

Au concile d'Éphèse (449), Eusèbe et ses amis voulaient que Jésus eût deux natures; — Eutychès et ses partisans crièrent : « Brûlez Eusèbe, qu'il soit brûlé vif! » Les deux évêques, Eusèbe et saint Flavien, furent déposés, — et tous ces vénérables personnages, évêques, prêtres, archimandrites, futurs saints, en vinrent aux mains, et saint Flavien reçut, de l'évêque Dioze, ou de l'abbé Bartumos et d'autres, tant de coups de pied dans le ventre, qu'il mourut quelques jours après.

Le concile de Chalcédoine (451) avait dit : Jésus-Christ n'est pas *en* deux natures, mais *de* deux natures et une hypostase.

Le concile de Constantinople (680) anathématise Théodose de Mopsueste, qui nie l'hypostase ; — il est banni.

Concile de Toulouse (1129) : « On démolira la maison où aura été trouvé un hérétique, et on confisquera la terre sur laquelle elle avait été bâtie. » Or, pour être hérétique, il suffisait de nier ou de reconnaître plus ou moins de natures et d'hypostases chez le Christ.

Jean Huss prétendait, hérésie peut-être plus grave, que l'Église ne devait pas posséder de biens temporels, — que le pape Jean XXIII agissait contrairement à la charité évangélique, en ordonnant à tous les empereurs, rois et princes de la chrétienté de poursuivre et d'exterminer son ennemi particulier, Ladislas, roi de Naples, — et il attaquait l'abus des indulgences publiquement vendues.

Sommé de comparaître au concile de Constance (1414), il y vint avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, qui y assistait : — ses opinions furent déclarées hérétiques, captieuses, offensant les oreilles pieuses ; c'est pourquoi, séance tenante, on le fit brûler avec son disciple Jérôme de Prague.

— Mais, disent les braves gens qui avaient accepté la religion de Jésus-Christ, il y a, ce nous semble, dans tout cela beaucoup de

choses qui ne rappellent pas son extrême douceur, — il y a surtout beaucoup de choses que nous ne comprenons pas : par exemple — que l'on risque d'être brûlé dans ce monde et dans l'autre si on se trompe sur le nombre d'hypostases sans que ce mot soit bien défini et sans que je sache ce que c'est.

— Ah ! vous ne comprenez pas, dit un prédicateur fort à la mode en 1874, le père Monsabré, — je vais vous faire comprendre, et vous verrez que rien n'est plus simple.

Et le père Monsabré — le 22 mars 1874 — est monté en chaire et a dit (je cite textuellement) :

« En Dieu, il n'y a pas d'accidents, son essence évolue sans sortir d'elle-même par la voie sublime et inénarrable des processions...

» Il y a cinq signes de reconnaissance : l'innascibilité, la génération active et la génération passive, la spirative active et la spirative passive...

» Le père ne naît pas et n'est pas engendré ; le père ne reçoit de personne, le père ne s'engendre pas, il est sans source, supprime toute action, le triple flambeau de la perfection infinie s'éteint dans l'ombre infinie du néant...

» Le Verbe épuise en sa personne toute la

force génératrice de son père : deux fils ne peuvent pas sortir du sein de Dieu...

» Le Verbe de Dieu existe substantiellement, notre verbe n'est que l'accident d'une substance...

» Il manque quelque chose au Verbe, s'il n'a pas la force de respirer infiniment l'amour que cette image du Père, au lieu de le représenter, en toute perfection, dégénère de ses principes. »

— Comprenez-vous à présent ?

— Moins que jamais !

— Cependant, le 23 mars 1874, un journal disait : « Le père Monsabré s'est surpassé lui-même ; — vraie lumière des intelligences, sa doctrine éclate aux yeux les plus aveugles. »

Eh bien, je ne vois là qu'un grand progrès dans les galimatias.

Décidément — ces cruautés, ces absurdités, ces amphigouris, ces rébus ne sont pas conformes à mes idées de la divinité !

— C'est votre Dieu, ce n'est pas le mien ; — n'y en a-t-il pas un autre que je puisse comprendre et aimer ?

— Il n'y en a pas d'autre.

— Alors, je m'en passerai, je n'en veux pas ; — je ne crois pas en Dieu, je suis athée.

Et voici, ce n'est pas leur faute.

Les vrais philosophes, les vrais sages, les gens de bon sens se contentent de se faire de Dieu une idée grande, élevée, magnifique, mais vague, et à force de raison et d'études, en arrivent précisément à la prière de Vendredi : lever les yeux et les bras au ciel : « Oh ! »

« Dieu voit tout et est invisible, » disait Euripide.

En Égypte, on lisait sur le socle d'une statue d'Isis voilée : « Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; il n'y a point d'homme mortel qui ait levé le voile qui me couvre. »

« Dieu se fait sentir au cœur, disait Platon, et se cache à l'esprit. »

« Dans le temple de Sérapis, dit saint Augustin citant Varron, on voyait une statue — un doigt sur les lèvres, *digito labiis impresso.* »

« Ce que je sais des dieux, disait Euclide, c'est qu'ils haïssent ceux qui veulent deviner ou prétendent savoir ce qu'il leur a plu de cacher aux hommes. »

Tertullien, accuse de folie et d'impiété ceux qui discutent l'essence de Dieu — les Apôtres, a dit saint Hilaire, ne s'en étant nullement enquis et Jésus ne leur en ayant rien dit. — Saint Clément cite avec éloges des vers

d'Orphée, où il est dit : « Nul mortel ne voit Dieu, un nuage éclatant le cache à nos yeux trop faibles pour le contempler. »

Timothée, évêque d'Éphèse, dit : « Dieu habite une lumière inaccessible. *Lucem habitat inaccessabilem.* »

Ceux qui n'ont pas suivi ce conseil ne s'en sont pas bien trouvés, — et on ne saurait croire la quantité et la densité des sottises, des folies, des absurdités qu'ont imaginées les *sages* et les *savants*.

Zénon et Xénophon, dit Sénèque, ont fait Dieu de figure ronde : — *Rotundam deo dederunt formam.*

Platon le croit triangulaire.

Selon les pythagoriciens, Dieu est un nombre et une harmonie.

Le plus grand nombre, — on pourrait dire tous les peuples, ont fait de Dieu un homme plus grand, plus gros, plus fort, mais un homme à leur image ; — la Bible dit que Dieu fit l'homme à son image ; l'homme le lui a bien souvent cruellement et sottement rendu.

On a admiré cette pensée : — C'est surtout dans les infiniment petits que Dieu se montre le plus grand — *maximus in minimis Deus* — cela n'a l'air vrai que parce que nous donnons

à Dieu nos mains, qui nous rendent certaines opérations difficiles ou impossibles.

J'admets, dans les églises, les représentations de Jésus et de sa mère, qui ont vécu sur la terre et que l'on a vus ; mais je ne voudrais pas y voir l'image de Dieu — un vieil homme à barbe blanche. Pourquoi un homme — et pourquoi vieux ? — S'il vieillit, il doit mourir ; — il ne faut pas donner à Dieu une forme plus que des limites.

On conte cette fable d'un hanneton et d'un colimaçon qui se rencontrent devant un palais. « Voilà un bel édifice, dit le limaçon. — Très beau, dit le hanneton. — Saprebleu ! dit le limaçon, c'était un grand limaçon, que celui qui a construit ce monument ! — Vous vous trompez, répond le hanneton, c'est un puissant et sublime hanneton qui en est l'architecte. »

On a pensé de tout temps, et presque généralement, que Dieu récompensait et punissait ; — il n'y a aucun danger à le croire, il y en aurait beaucoup à ne le croire pas.

Comme il n'est pas toujours facile et n'est pas donné à tous de voir l'envers et la doublure de la pourpre qu'on étale à nos yeux, il nous arrive facilement de croire, non seulement les riches et les puissants, mais aussi les

méchants, les avares, les voleurs, les coquins de toutes sortes, plus heureux qu'ils ne le sont, en effet : — il est donc moral, juste et consolant de penser que ceux qui échappent à la justice des hommes et semblent, sur cette terre, échapper à la justice de Dieu, — trouvent au delà de la vie une juste punition de leurs forfaits, de même que les bons, les vertueux, les honnêtes, qui ont passé leur vie terrestre dans la pauvreté et l'humiliation, trouveront leur récompense.

Mais il y a folie et témérité à vouloir préciser avec détails quelles seront ces peines et ces récompenses, — et on ne saurait croire à quel point cette folie et cette témérité ont été portées non pas par des hommes ignorants et grossiers, mais par de savants théologiens, par de soi-disant philosophes.

Le célèbre médecin belge Wier a donné dans un de ses écrits le nombre exact des mauvais esprits, démons, etc. Il y en a sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six ; je n'ai pas son livre, que je ne connais que par des citations, je ne puis donc dire s'il donne également le nombre des anges ; du reste, d'autres l'ont fait, et je regrette de ne pas m'en rappeler également le chiffre rassurant.

Ce n'est pas seulement la vanité qui a poussé certains hommes à affecter des connaissances qui nous sont refusées ; — il leur a paru avec raison profitable de s'ériger en intermédiaires, en protecteurs ayant puissance, par leur intercession, d'assurer les récompenses, de faire éviter ou du moins d'atténuer les peines.

D'où les paradis, les enfers et le purgatoire, le plus ingénieux de tous — dont Luther disait :

« — Le feu du purgatoire fait bouillir la marmite des moines. »

Savoir qu'on sait ce qu'on sait, — savoir qu'on ne sait pas ce qu'on ne sait pas, — est un grand pas dans la sagesse, dit Khoung-Fou-Tseu.

Je ne crois un homme vraiment savant que quand je lui ai entendu dire trois fois : « Je ne sais pas. » — Une partie de la vénération que m'inspire le centenaire Chevreul, c'est qu'il s'intitule : le doyen des étudiants.

Si les savants de profession disaient sur les choses que tout le monde sait autant de choses étranges qu'ils en disent sur ce qu'on ne sait pas, eux pas plus que les autres, ils se feraient huer. J'ai eu l'honneur d'être l'ami de deux astronomes célèbres, — tous deux ayant d'ailleurs d'autres précieuses qualités, Arago et Pontécoulant, — ils se brouillèrent il y a une

cinquantaine d'années — et publièrent chacun une brochure qu'ils se jetèrent à la tête, — chacun des deux reprochant à l'autre, avec preuves à l'appui, de grossières erreurs; — je dois ajouter qu'Arago est de tous les savants de profession celui auquel j'ai le plus souvent entendu dire : « Je ne sais pas. »

Le hasard me fit un jour, il y a moins longtemps, rencontrer deux fois, à intervalles assez rapprochés, un autre astronome moins célèbre quoique estimé ; mais il est de l'espèce de ceux qui savent tout.

Ces deux rencontres eurent lieu à deux dîners, — grand hasard en effet, car je ne mange guère dehors. — Au premier dîner, il arriva un peu en retard et dit à la maîtresse de la maison : « Je vous prie, madame, de m'excuser, j'étais occupé à peser le soleil; » non seulement on l'excusa, mais il fut l'objet d'une profonde admiration ; je ne fus qu'un peu étonné.

Lors de notre seconde rencontre dans une autre maison, il arriva de même en retard, et, comme la première fois, dit à la maîtresse de la maison, un autre : « Je vous prie de m'excuser, madame, j'étais occupé à peser le soleil. » Cette fois, je fus un peu agacé ; je lui demandai : « Le soleil a-t-il maigri ou engraissé

depuis un mois que vous l'avez dejà pesé? — Et comme il ne sourit pas, tant s'en faut, j'ajoutai : « Voyez cette lampe sur la cheminée, vous savez de quoi elle est composée et ce qu'elle contient, du fer, du cuivre, de la porcelaine, de l'huile, etc.; dites-moi, je vous prie, de la place où vous êtes, juste combien elle pèse... » Il haussa dédaigneusement les épaules. — Ce jour-là, je faillis être de l'avis de saint Basile, qui appelle l'astronomie, cette si belle science, une « orgueilleuse vanité ». Combien de systèmes ont été énoncés, préconisés, acceptés, rejetés, abandonnés, repris plus tard et acceptés de même.

On ferait une grosse bibliothèque de ce qu'on a dit et écrit sur deux sujets sur lesquels personne n'a jamais su et ne saura jamais rien — le ciel empyrée, — c'est-à-dire le paradis, et l'enfer. — Il est à remarquer que la méchanceté et la misère humaines, ont montré une étrange fécondité dans l'invention des peines, des supplices et des tortures de l'enfer, et une triste stérilité à l'égard des félicités du paradis.

Quant au paradis, je n'ai lu qu'une seule opinion à la fois grande, élevée, désirable et raisonnable, — c'est celle des brahmines : « L'âme humaine, disent-ils, après s'être ac-

quittée de la vie d'une façon honnête et vertueuse, est absorbée dans Brahma. »

Quelques théologiens ou docteurs chrétiens, mais en petit nombre, ont approché de cette pensée — mais seulement approché : « L'âme, disent-ils verra Dieu — non plus dans les ombres et les obscurités de la foi, comme dans ce monde, mais comme il est en lui-même. »

« L'âme, comme Dieu, sera ensevelie et absorbée dans la joie ; maïs cette joie ne pouvant pas entrer dans cette âme, cette âme entrera dans cette joie, s'y noiera, s'y abîmera. » (Le R. P. Alphonse Costadan, professeur en théologie de l'ordre des Frères prêcheurs.)

Saint Thomas d'Aquin admet trois ciels, saint Paul trois, Aristote huit, Dante neuf, Alphonse douze, Mahomet sept.

J'aurais plus de confiance dans ce dernier par ce qu'il y est allé, du moins il le dit, — et tous les mahométans, c'est-à-dire une grande partie des habitants de la terre, le croient ; — l'ange Gabriel lui amena la jument Al-Bowck — blanche comme la neige — et il donne les détails les plus minutieux sur les sept ciels qu'il traversa pour arriver jusqu'à Dieu qui lui donna ses instructions — il est vrai que les mahométans croient aussi qu'une épaule de

mouton rôtie l'avertit qu'elle était empoisonnée.

Ce qui enfantait de singulières idées sur le ciel, sur la terre, etc., c'est qu'au commencement de l'institution des religions — on croyait que la terre que nous habitons est « le monde », que les étoiles, ces soleils, les planètes, ces autres mondes, n'étaient qu'un ornement pour orner et embellir notre terre ; — que le ciel était comme un globe la recouvrant, — comme une cloche à fromage ; — on ne croyait pas aux antipodes, et une question fut longuement, vivement, amèrement discutée — le ciel empyrée, la demeure de Dieu, le séjour des anges, des saints et des bienheureux — cette partie du ciel est-elle ronde ou carrée ?

Dans l'*Apocalypse* de saint Jean, — l'empyrée a une figure carrée, c'est une cité carrée ; — mais d'autres passages de l'Écriture le comparent à un anneau qui est de forme ronde, des théologiens conciliants ont décidé qu'il était à la fois rond et carré ; — saint Thomas, cependant, maintient la rondeur, comme marquant mieux la perfection de la béatitude éternelle.

Cette question tranchée, — il fallait décider les dimensions de ce ciel ; — le prophète Baruch, qui avait tant émerveillé Lafontaine,

— avait dit qu'il était vaste ou plutôt immense. *Quam magna est domus Dei! locus excelsus et immensus;* mais saint Jean, plus précis, lui donne cinq cents lieues de circuit.

Quelle est la matière de l'empyrée ? Isaïe croit que c'est une fumée condensée et durcie.

D'autres le disent de cristal ; — la voûte, les côtés de l'empyrée sont solides comme de l'airain; — cette assertion est adoptée par saint Grégoire de Nysse — affirmant que le reste de ce ciel est un corps léger et tenu — *corpus leve et tenue.*

On a ensuite examiné s'il y a dans ce séjour des élus des palais, des prés, des arbres, des fleurs, des rivières; on trouve l'affirmative dans Tobie, chapitre XIII, dans Isaïe, chapitre LIV, dans l'*Apocalypse*, chapitre XXI.

Saint Augustin a composé une hymne où il fait une description du paradis et il n'y marchande pas les palais, les rivières, les arbres, les fleurs, les aromates, etc., — l'odeur perpétuelle des roses, *flos perpetuus rosarum,* — des ruisseaux de miel, *rivi mellis.*

Un argument plus fort en faveur des palais, — c'est cette parole de Jésus : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père — *In domo patris mei mansiones multæ sunt.*

Saint Ambroise, saint Pierre de Damiens ; — affirment les palais ; — de là, on arrive aux matières dont ils sont construits : — topazes, émeraudes, rubis, améthystes, etc.

Maintenant, que font les saints et les élus ? — Saint Augustin conseille de ne rien définir témérairement ; saint Anselme, saint Bernardin de Sienne, saint Bonaventure et plusieurs autres — disent simplement que les membres et les sens des élus, leurs yeux, leurs oreilles, leurs narines, leurs bouches, leurs pieds, leurs mains, leurs cœurs, leurs foies, leurs poumons, leurs os, leurs moelles ressentiront des plaisirs si doux, que l'homme sera abreuvé, enivré de l'abondance des délices de la maison du Seigneur ; — les corps seront transparents et lumineux et exhaleront de suaves parfums.

Cela se rapprocherait un peu du paradis de Mahomet, mais ce qu'il y a de sensuel est corrigé par le catalogue des voluptés de l'âme, — qu'il serait plus long que clair de relater ici ; — les élus se visiteront et causeront ensemble dans les palais de rubis, d'émeraudes et de topazes, ce qui ne semble pas plus divertissant que le Tartare des anciens selon Homère et Virgile.

Quant à Mahomet, sa carte des félicités est tout à fait facile à comprendre : — son paradis

a un peu l'air d'un cabaret de la Courtille avec des cabinets ou des bosquets particuliers et ombragés, commodes pour les amoureux et que j'ai entendu une jeune fille appeler des chérissoirs ; — mais ces promesses matérielles, un peu grossières même, sont séduisantes pour le plus grand nombre et ne fatiguent pas l'esprit.

Une seule chose m'inquiète pour la félicité des croyants ; c'est que les Houris — quoique formées non de terre et d'argile comme les femmes mortelles, mais de musc pur, quoiqu'elles restent toujours vierges, quoique Mahomet ait promis que Dieu donnera à chaque croyant la force de cent hommes pour jouir des félicités du paradis — ont cependant un grand défaut, elles se ressemblent toutes, elles ont toutes des yeux et des cheveux noirs; — pas une blonde, pas une rousse, — pas une seule aux yeux verts, aux cheveux châtains comme les Parisiennes ; c'est un article à revoir.

Mais une jolie invention est l'arbre *tuba* — cet arbre est si grand que le cheval le plus léger, lancé au galop, mettrait cent ans à sortir de son ombre — une branche de cet arbre s'étend sur la demeure de chaque croyant, portant tous les fruits connus et bien d'autres,

et aussi tout ce que le croyant peut désirer, de riches turbans, des chevaux richement caparaçonnés, etc.

Passons maintenant aux enfers.

Les brahmines ont vingt et un enfers avec des supplices gradués, les Cafres, qui ont treize paradis, ont vingt-sept enfers.

Le Koran n'en annonce que sept, — mais, par un raffinement particulier, dans les uns on souffre du feu, dans d'autres on souffre du froid.

Milton, dans son *Paradis perdu*, admet également le froid au nombre des supplices.

Le Dante énumère neuf cercles d'enfer.

Un des moindres supplices de l'enfer de Mahomet consiste dans des souliers de feu qui « font bouillir la tête et la cervelle comme une chaudière », mais les croyants ne subissent pas de peines éternelles réservées aux « infidèles ».

Un point commun à tous les enfers de toutes les religions, c'est que ce sont des lieux ténébreux et infects, — comme le disait sainte Thérèse de l'enfer des chrétiens, où elle était descendue : « Ça pue et on n'y aime pas ». — Les Guèbres disent qu'une odeur infecte s'exhale de l'âme des damnés.

Quant à l'enfer des chrétiens, — l'Écriture

l'appelle tantôt un puits, tantôt un lac, tantôt un abîme, tantôt une terre de ténèbres et de misères, tantôt un étang de feu et de soufre.

Où est situé l'enfer ? quelles sont ses dimensions ? quels supplices y exercent « la vengeance et la fureur de Dieu » ?

Saint Augustin se déclare ignorer tout cela. (*Cité de Dieu*, chap. XVI).

Saint Grégoire avoue qu'il n'oserait porter la témérité jusqu'à décider ces questions.

D'autres sont plus hardis.

Saint Chrysostome pense que l'enfer n'est ni sur la terre, ni dans la terre, — mais au delà de la terre. — Saint Mathieu appelle de même l'enfer « les ténèbres extérieures ». — La même idée est exprimée au chapitre XVIII, verset 18, du *Livre de Job*.

Quelques théologiens ont mis l'enfer sur la terre, mais du côté des antipodes.

Isaïe met le ciel en haut et l'enfer en bas — *in profundum inferni*.

Jésus-Christ descend aux enfers comme Énée, et, ajoute saint Paul, *ad inferiores partes terræ*.

Saint Augustin, après avoir dit, dans la *Cité de Dieu*, qu'il n'en savait rien, avait sans doute, plus tard, obtenu des renseignements,

a dit, dans ses *Rétractations*, — que l'enfer est sous la terre, — d'accord avec saint Jean (*Apocalypse*). Le père Alphonse Costadau ajoute ce raisonnement : « Les élus étant au plus haut, les réprouvés doivent être au plus bas. » — Jésus-Christ appelle l'enfer le cœur de la terre, *in corde terræ*. Décidément l'enfer est à « mille quatre cent trente et une lieues » de profondeur.

Quelle est la dimension de l'enfer ? — Lessius, dans son livre des *Perfections divines*, particulièrement renseigné, paraît-il, declare que l'enfer est un étang de feu et de soufre, — ce que l'*Apocalypse* avait dit avant lui, — chapitre XX — où l'on voit un ange ayant à la main la clef de l'abîme — qui est un étang — ou une mare de soufre et de feu.

Lessius ne donne qu'une lieue d'étendue à la cavité de la terre, parce que, dit-il, les damnés ne seront pas debout, ni ne se porteront pas d'un lieu à l'autre, mais seront en monceaux, et « conglobés » les uns sur les autres, « comme des harengs dans une caque ». — En donnant à chaque corps de damnés six pieds en longueur, il ne faut pas plus d'une lieue prise cubiquement pour contenir huit cent mille millions de corps qui, tout calculé, ne sera pas dépassé ; — pourtant, pour être

large, il accorde deux lieues à cause de l'étang de soufre.

Cependant on a chicané sur cette dimension. — Saint Jean, dans l'*Apocalypse* (chap. XIV, vers. 19), appelle l'enfer « le grand lac de la colère de Dieu » et, au verset 20, — il parle de 1600 stades, qui feraient cinquante lieues; d'autres ont encore étendu cette dimension, parce que les damnés ne seraient pas entourés de feu de tous côtés, — qu'ils doivent nager dans le feu comme des poissons dans une poêle à frire.

Quelle est la nature du feu de l'enfer? quelle est son action sur les âmes et sur les corps?

Dans l'enfer, il y a du feu. — On lit dans le *Deutéronome* que le feu a été allumé par la justice et la fureur de Dieu, qui le dit lui-même (chap. XXXII) *ignis succensus est in furore meo*.

Et Jésus a dit : « Allez-vous-en, maudits, au feu éternel préparé pour le diable! »

Saint Jean Damascène et saint Augustin avouent qu'ils ne connaissent pas la nature de ce feu.

L'âme souffre-t-elle du feu comme le corps? Saint Thomas est de cet avis : il faut accorder au feu de l'enfer, dit saint Augustin, une supériorité et certaines conditions qui manquent

au feu terrestre. Saint Mathieu dit formellement que les âmes brûlent, *anima ut corpus*. — Le feu de l'enfer ne produit aucune clarté — pour ne pas dissiper les ténèbres qui font partie des supplices réservés aux réprouvés. — Ce feu est noir. — C'est l'opinion de Job. — C'est un « feu perfectionné » ; ce feu a la pointe des épées, le tranchant des rasoirs, les dents des scies, — les douleurs de la goutte, de la pierre, de la sciatique, — il *pique* comme les *serpents*, il *empoisonne* comme les *couleuvres*, il dévore comme les lions, il étrangle comme les cordes, il ronge comme les vers, etc. C'est le père Costadau qui le dit — et qui ne le dirait pas s'il ne le savait pas. — Il faut croire aussi que les serpents piquent et que les couleuvres sont venimeuses, ce que je ne croyais pas avant d'avoir lu le père Costadau, professeur en théologie de l'ordre des Frères prêcheurs, livre publié en M D CC XXIV, « avec privilège du Roi ».

Un théologien, dont j'ai oublié le nom, prétendait — comment le savait-il — que tous les cent ans on éteignait le feu de l'enfer pendant vingt-quatre heures, — pour que les damnés ne s'y accoutumassent pas.

Eh bien, — tout cela n'est rien en comparaison de la privation que souffrent les damnés

de la présence de Dieu. Selon le père Castadau ils s'écrient : « O mon Dieu, redoublez nos peines, inventez de nouveaux supplices, *prolongez l'éternité*, afin que nos maux étant plus longs deviennent en même temps plus insupportables, – mais ne nous privez pas de vous, — *et Deo non privemur*.

Et quand jouiraient-ils de Dieu après l'éternité prolongée, après non seulement toujours, — mais plus que toujours ?

Sainte Thérèse désirait qu'il n'y eût ni paradis, ni enfer, afin que, sans la crainte des supplices, sans l'espoir de félicité éternelle, on aime Dieu pour lui-même.

On m'a dit l'histoire d'un curé qui, dans un prône, peignità ses auditeurs tout ce que je viens de rapporter des supplices de l'enfer ; — tous furent frappés ; les hommes tremblaient, les femmes pleuraient, quelques-unes s'évanouissaient.

Le curé, qui était un très bon homme, fut effrayé lui-même et affligé de l'effet imprévu de son éloquence sur ses ouailles.

— Mes enfants, dit-il, calmez-vous, car, après tout — cela n'est peut-être pas vrai.

RÉSUMÉ ET MORALITÉ

Nier l'existence de Dieu est le dernier degré de la bêtise, toutes les forces intellectuelles et physiques réunies, tous les hommes ne pourraient ni faire, ni détruire, ni un brin d'herbe, ni une goutte d'eau. — Avant de nier Dieu, il faut nier la goutte d'eau et le brin d'herbe.

Pour faire une punaise, pour faire un athée, il faut un Dieu, mais ce Dieu, c'est une folle témérité que de vouloir le définir, — il n'y a pour arriver là aucune autre route. — Le plus fort théologien, l'homme le plus spirituel n'en approchent pas plus que le plus simple artisan. La vue de notre esprit comme celle de nos yeux a des bornes prescrites. — Nous jugeons, nous sentons Dieu par ses œuvres, comme l'aveugle qui sentant ses membres réchauffés comprend qu'il y a du feu près de lui.

« Celui, dit Condillac, qui a une fois reconnu qu'il ne sait rien, avance plus dans un clin d'œil, que celui qui, durant vingt ans, a raisonné sur de pareilles choses. — Voici la seule différence qu'il y a entre eux, c'est que celui qui s'efforce d'approfondir ces mystère

tombe d'un degré plus bas dans l'ignorance. qui consiste en ce que, non seulement, il ne sait rien, mais encore qu'il croit savoir ce qu'il ne sait pas. »

Le plus sage est donc de revenir à la religion du sauvage Vendredi.

Le matin et le soir, les yeux levés et les bras tendus au ciel, dire : — « Oh ! »

C'est-à-dire sentir, admirer, aimer Dieu dans ses œuvres avec un étonnement mêlé de crainte, — contempler, étudier ses œuvres pour les admirer et les aimer davantage, — comprendre que nous marchons sur des milliards de prodiges bien supérieurs aux miracles que demandent des ânes et que promettent ou font des charlatans — miracles qui ne feraient que de déranger un ordre éternel bien plus grand et bien plus admirable. — Ne donner à Dieu ni un corps ni une forme, — mais le sentir tout-puissant, juste, bon. raisonnable, — ne le supposer jamais aussi méchant ni aussi bête que certaines gens voudraient le faire croire, au bénéfice de leur propre méchanceté, sottise, vanité, etc.

Suivons le précepte de Jésus-Chrit :

« Aimez Dieu, dit-il, aimez-vous les uns les autres, VOILA TOUTE LA LOI. »

Ajoutons avec le philosophe Koung-fou-Tsée

et encore avec le fils de Marie : « Ne faites pas autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; — faites aux autres ce que vous désirez qui vous soit fait. »

Et ensuite ?

Vivez et mourez sans crainte !

***

> Aujourd'hui que le ciel nous compte nos journées,
> Que la France pâlit devant ses destinées,
> On marche vers l'abîme en disant un sonnet.
>
> ARSÈNE HOUSSAYE.

Les vieux sont des acteurs qui, ayant joué — applaudis ou sifflés dans la première pièce, vont se cacher et s'asseoir dans la salle parmi les spectateurs et regarder d'autres acteurs continuer le spectacle.

Les années, qui nous emportent tant de choses, nous apportent le plus souvent une espèce ou plutôt une apparence de sagesse qui se compose de résignation, d'indifférence, de dégoût, par suite de quoi on n'attend plus, on ne demande pas de l'homme et de la vie plus qu'ils ne peuvent donner.

Il y a longtemps déjà pour ma part, que, revenant à l'heureuse sagesse des enfants, je suis tranquillement mon chemin, me contentant comme eux, entre les haies qui bordent la route, des fleurs parfumées et des fruits rouges farineux et un peu fades de l'aubépine, des fruits bleus frais et âpres des prunelles sauvages et des fruits noirs des ronces ; — ne demandant pas à ces haies épineuses, — n'en exigeant pas des abricots, des pêches et des ananas.

Cependant il est une chose, une seule à laquelle je ne puis me résigner, c'est l'absurde ! — et il m'inspire toujours la même colère, la même haine que dans ma vigoureuse et honnête jeunesse.

Supposez un peuple qui aurait reçu de la Providence les bénédictions du sens commun.

Supposons-le cherchant l'occasion d'une « fête nationale », un jour où toute la nation d'accord, sous l'influence des mêmes sentiments et de souvenirs communs, se livrerait pendant vingt-quatre heures à une joie fraternelle universelle, — amenant sinon l'oubli, au moins la trêve des divisions, des soucis, des fatigues, etc.

Certes, l'histoire de la France, entre autres, fournirait facilement une date pour cette fête.

L'anniversaire de la naissance de Henri IV — ce roi si brave, si bon, si intelligent, si gai, si Français, qui avait en si peu de temps réparé tant de maux, et qui, s'il n'avait été assassiné, eût réalisé son vœu de la « poule au pot » le dimanche pour tout le monde, et peut-être le rêve d'une « paix universelle » dont avec Sully il avait déjà établi des bases possibles et vraisemblables.

Nous avions l'anniversaire du jour où (8 mai 1429) Jeanne d'Arc délivrait la ville d'Orléans assiégée par les Anglais — et ressuscitait la fortune de la France.

Ç'auraient été des fêtes nationales, que tous les Français auraient célébrées avec le même cœur et la même sincérité, mais cherchez ce qu'on peut faire de plus mensonger, de plus absurde, de plus tyrannique, de plus injuste, de plus bête ! — nos maîtres du moment l'ont trouvé : — c'est de choisir le 14 juillet, l'aniversaire de la prise de la Bastille, comme fête nationale.

Je rappelle, en passant, que le jour où on a pris la Bastille, il y avait treize ans qu'elle n'existait plus, Louis XVI ayant délivré les prisonniers et supprimé les lettres de cachet.

N'oublions pas les lâches assassinats commis par les « vainqueurs », signal qui, par l'odeur

du sang, en excita la soif chez les bêtes féroces qui allaient bientôt « travailler » aux massacres des prisons, établir la guillotine permanente, les mitraillades de Lyon, les noyades de Nantes, etc. Constatons seulement que c'est la victoire d'une petite partie de la nation sur la grande majorité de cette même nation, que la célébration de cet anniversaire — joie insolente pour quelques-uns, est un souvenir de défaite, d'oppression, de sanglante tyranie, de deuil, de terreur et d'humiliation pour les autres.

Et ces autres, vous exigez qu'ils se réjouissent avec vous, — vous prenez les adresses de vos pauvres employés pour vérifier s'ils illuminent, s'ils se réjouissent le 14 juillet, insolent despotisme ?

Sous le règne de Napoléon Ier, un ministre disait à un préfet : « Donnez des fêtes, l'empereur veut qu'on s'amuse et qu'on se réjouisse, — et vous savez qu'il ne plaisante pas. »

On n'a pas oublié cette petite pièce exhilarante, *l'Ours et le Pacha*. « Et que l'on s'amuse, dit Shahabaham, ceux qui ne s'amuseront pas... je les fais empaler ! » Tout despotisme tourne fatalement au grotesque et à Shahabaham.

Ce n'est pas tout. — la République veut

avoir des statues et les inaugurer le jour de la fête nationale. — Voyons comment elle choisit ses héros.

En 1871 — deux hommes, en pleine Assemblée ont subi sans rien trouver à répondre cette terrible accusation : « La France vous doit la moitié de ses pertes en hommes, en territoire et en argent. »

Ces deux hommes étaient Gambetta et son compère Freycinet. M. Freycinet est aujourd'hui ministre de la guerre, et on élève à Gambetta une statue et un monument ; sur ce monument, on lit des phrases redondantes, emphatiques, boursouflées, qui composaient la faconde du tribun.

« Français, élevez vos âmes à la hauteur des périls, montrez à l'univers, etc. »

Je ne sais si on a inscrit cette autre phrase :

« J'ai fait un pacte avec la victoire et avec la mort. »

Toujours est-il que, pendant cette seconde partie de la guerre qui fit tant de victimes, grâce à l'incapacité et à l'outrecuidance des deux dictateurs, Gambetta, pas plus que son compère Freycinet, ne s'est une seule fois exposé à l'apparence du moindre danger.

Quand viendra le jour du nettoyage de Paris, je demande qu'on laisse debout ce monument

et cette statue, mais qu'on y inscrive la vérité sur le héros, — comme monument de la crédulité, de la badauderie, de l'engouement aveugle des Français, qui, semblables à un troupeau de dindons, se laissent mener au marché par un rustre armé d'un bâton auquel pend une loque rouge.

Il y a dans l'histoire de France une autre date qui pourrait encore être la date d'une fête réellement nationale.

Après la funeste bataille de Poitiers et pendant la captivité du roi Jean, la France, occupée en partie par les Anglais, menacée par Charles le Mauvais, ravagée par les Grandes Compagnies, traversait une des phases les plus difficiles de son histoire.

Charles, le dauphin, fils de Jean le Bon, — et qui mérita lui-même le nom de Charles le Sage — lutta contre ces terribles difficultés avec courage et intelligence. — Sous son règne, les Anglais furent chassés d'une grande partie des terres de France qu'ils occupaient par Du Guesclin, Ollivier de Clisson, Boucicaut, qu'il sut reconnaître, choisir et mettre à leur place, — ce mérite et cette science suprême des rois, — et il réorganisa les finances — créa la Bibliothèque, etc.

Au moment le plus difficile de la lutte, —

pendant la captivité du roi Jean (1358) — Étienne Marcel, prévôt des marchands, espèce de tribun qui s'était acquis une malsaine popularité en flattant les passions et les convoitises de la populace — fit massacrer devant le dauphin deux maréchaux de France — et par la plus odieuse trahison ourdit le complot de livrer Paris et la France à Charles le Mauvais, roi de Navarre, — mais, au moment où il allait ouvrir une porte de Paris à l'armée de Charles le Mauvais (selon Mézeray), Jean Maillard, bourgeois de Paris, lui fendit la tête d'un coup de hache, et sauva la ville d'une invasion, et la France de l'usurpation et du partage entre Charles le Mauvais et les Anglais.

Si cette époque prêtait à élever une statue, la justice, le patriotisme, le bon sens évidemment décident qu'on ferait cet honneur à Jean Maillard.

Eh bien, non! C'est à Marcel l'assassin, le traître, le parricide, qui allait livrer Paris, que l'on élève une statue au milieu de Paris. C'est à Marcel — *assassiné* par Jean Maillard — selon le gros pamphlet rouge, le Dictionnaire Larousse, qui du reste s'efforce, quelques feuillets plus loin, de réhabiliter cet autre Maillard, ce monstre chef des assassins « travailleurs » au massacre des prisonniers en

septembre 1792, en même temps qu'il appelle une *exécution* le massacre des deux maréchaux de France, de même que, de ce temps-ci, on a appelé une *exécution* le lâche assassinat de l'ingénieur de Decazeville. C'est que Marcel est le véritable patron de la Commune.

A quand la statue de Ravaillac?

A quand la statue de Fieschi?

A quand celles de Marat, de Fouquier-Tinville, de Carrier, de Fournier l'Américain, du boucher Caboche, de Jourdan Coupe-têtes?

A quand les statues de Cartouche, de Mandrin, de Troppmann, tous *assassinés* à diverses époques, pour avoir *exécuté* diverses personnes coupables d'avoir laissé voir une montre, avec chaîne et breloques aggravantes, d'avoir laissé soupçonner un porte-monnaie un peu gonflé?

La statue du comédien Collot-d'Herbois, qui remplit Lyon de victimes par la guillotine et par la mitraille, avait été déjà réclamée par André Chénier, mais sur un ton jugé irrespectueux, qui lui coûta la vie.

Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre
Hâtez-vous de rendre immortel
Le grand Collot-d'Herbois...

Le poète fut guillotiné, — l'histrion assassin ne fut que déporté à la Guyane.

Quant à Marat, rien ne lui avait manqué, on avait son buste dans la salle de la Convention.

Puis, en 1793 et 1794, sur la place du Carrousel, on voyait le simulacre d'un souterrain construit en planches — une statue de plâtre y représentait Marat assis, écrivant à la lueur d'une lampe sépulcrale soigneusement entretenue : un factionnaire veillait jour et nuit à ce qu'on ne profanât pas ce monument. « Le premier qui s'avisa de le profaner, en s'y arrêtant un instant, eut la tête tranchée. — Au même Marat et à Lepelletier, on avait élevé une montagne aux Champs-Élysées.

La Convention nationale rendit le décret suivant, le 20 novembre 1799 :

« La tombe de verdure élevée au milieu des Champs-Élysées, à la mémoire de Marat et de Lepelletier, y sera conservée. »

On fit plus, — pour conserver plus longtemps ce grand citoyen, on ordonna de l'embaumer.

Déjà, alors comme aujourd'hui — des hyènes affamées se jetaient sur les cadavres fameux, — le chirurgien-major Deschamps, chargé de l'opération, présente une note de 6000 francs, — le chirurgien Desault réduisit ce compte à 1500 francs en disant : « Un républicain se

trouve déjà dédommagé de ses peines par l'honneur d'avoir contribué à conserver les restes d'un grand homme que la patrie veut conserver. » Le ministre de l'intérieur — Paré — réduisit enfin la note du chirurgien Deschamps à 1200 francs. Est-ce Deschamps qui était trop avide, ou est-ce Desault et Paré qui étaient ingrats et oublieux de Marat ? Puis on porta le mort au Panthéon, puis on l'expulsa du Panthéon ; puis un mannequin, son effigie, fut promené dans Paris, brûlé et jeté dans l'égout de la rue Montmartre, le 21 janvier 1795, anniversaire de l'assassinat de Louis XVI, — et la légende veut que ce soit le corps lui-même de l'Ami du peuple qui obtint cette dernière sépulture. En réalité il fut enterré, la nuit, dans l'ancien cimetière des clercs de Sainte-Geneviève.

Comment se fait-il que, le 14 juillet, le jour anniversaire de la mort de Marat — on n'ait pas encore pensé à faire de la réhabilitation et de l'érection de sa statue un des éléments de la fête nationale obligatoire ? On verrait reconstruire le souterrain de la place du Carrousel — la montagne des Champs-Élysées, et porter à la Chambre des députés son buste que quelque frère a peut-être pieusement conservé.

Nous venons de voir défiler les légions de candidates aux brevets d'institutrices des divers degrés.

En se demandant ce que deviendront toutes celles qui ne sont pas admises, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, mais aussi celles qui sont reçues, dont les deux tiers attendent en vain des places promises qu'on ne peut et ne pourra pas leur donner, — et qui cherchent et cherchent sans succès des élèves bientôt moins nombreuses que les institutrices, on ne peut que se répondre tristement, que beaucoup vont être des recrues pour les brasseries, et qu'il faudra élargir le trottoir déjà si encombré.

Je n'ai jamais reçu beaucoup de louanges; il est vrai que, passant ma vie loin de tout et presque de tous, aux bois, aux champs, au bord de la Seine ou de la Marne, — sur les plages de l'Océan ou de la Méditerranée, si j'ai eu occasion d'obtenir quelquesé loges, ç'a été comme jardinier, comme pêcheur, comme nageur. Quant à mes livres, je me suis contenté et me contente d'un auditoire épars et restreint d'amis connus et inconnus, mais fidèles, — et, si je puis dire qu'à aucun journaliste je n'ai jamais demandé ni une louange, ni une

complaisance, ce n'est peut-être ni par modestie, ni par indifférence, c'est que je suis convaincu qu'on n'est jamais bien loué que par soi-même : — aux louanges données par les autres il manque toujours quelque chose.

Il est fâcheux que la modestie que l'on est convenu de faire semblant d'avoir, gêne un peu pour se donner à soi-même ces justes et complets éloges. — Cette modestie a été inventée pour nous obliger à aider les ennemis et les envieux à cacher au public nos qualités, nos vertus et nos talents.

Eh bien, — aujourd'hui, — je ne compte aider personne à cacher que j'ai eu, il y a quelque temps, un remarquable accès de clairvoyance et de prophétie, — à moins que je n'aie été très bien et très particulièrement informé. — Le vieux roi Guillaume de Prusse vivait encore, la maladie de son fils Frédéric n'était pas au point qui l'a fait aller à San-Remo.

Eh bien, — je vais reproduire ici un passage que j'ai donné alors à un petit journal qui m'avait demandé quelques feuillets. Pour n'être pas accusé de prophétiser après coup, j'envoie la chose tout imprimée aux compositeurs.

« On a vu avec quel enthousiasme, quelle

tendresse, le peuple ce Berlin a célébré l'anniversaire de la naissance du vieux roi de Prusse, aujourd'hui empereur d'Allemagne.

» Voici ce qu'on m'écrit à ce sujet de Berlin :

» L'empereur, très ému, a plusieurs fois
» passé sa main sur ses yeux humides. Le soir,
» il a appelé près de lui, dans sa chambre, sa
» femme et son fils, et voici ce qu'il leur a dit :

» — J'ai aujourd'hui quatre-vingt-dix ans,
» c'est-à-dire que j'ai dépensé quatre-vingt-
» dix années du nombre mystérieux que m'a
» accordé la Providence. J'ai dépassé de beau-
» coup le terme le plus ordinaire de la vie.
» Les mois, les jours, les heures, ne sont plus
» pour moi que des sursis ; je vais, au premier
» moment, aller rendre mes comptes au tri-
» bunal du roi des rois.

» En voyant tantôt cette foule immense
» d'hommes tous beaucoup plus jeunes que
» moi, j'ai pensé que, si nous avions recom-
» mencé la guerre, comme nous avons failli
» le faire, combien de ces hommes qui me
» félicitaient de ma longue existence auraient
» vu la leur tranchée à moitié, au tiers, aux
» deux tiers de la vie qui leur avait été assi-
» gnée ! Je me suis senti le cœur serré.

» Je voudrais, en mourant, emporter la
» croyance qu'une longue paix est assurée à

» mon peuple, — et j'ai la foi que ce que je
» fais dans ce but sera beaucoup plus impor-
» tant pour entrer dans l'éternité que les suc-
» cès que j'ai pu avoir dans la guerre.

» Napoléon Bonaparte, qui était un des plus
» grands guerriers dont l'histoire ait gardé
» le souvenir, a laissé la France épuisée
» d'hommes et d'argent et deux fois envahie
» par l'étranger, et, de plus, livrée à la haine
» et à la défiance du monde entier.

» Louis XIV, qui était un grand vainqueur
» quoique pas du tout guerrier, s'est accusé
» en mourant d'avoir trop aimé la guerre, et
» a adjuré son successeur de ne pas suivre
» son exemple.

» Le bon roi Louis XVI disait, dans les ins-
» tructions qu'il donnait au précepteur de son
» fils :

» — Ce n'est pas des exploits d'Alexandre et de
» Charles XII qu'il faut entretenir votre élève ;
» ces princes sont des météores qui ont dé-
» vasté la terre. Parlez-lui, et de bonne heure,
» des princes qui ont protégé l'agriculture et
» le commerce. Les princes pacifiques sont les
» seuls dont les peuples gardent un religieux
» souvenir. »

» Aussitôt que notre grand Frédéric eut, par
» ses victoires, conquis la paix, il désarma et

» et ne s'occupa plus que de l'agriculture.
» Je vais vous laisser, mon fils, dans une si-
» tuation difficile : ces deux provinces que
» nous avons prises à la France sont une
» cause de haine de la part des Français et
» d'inquiétudes pour nous. La pensée d'une
» revendication nous oblige à entretenir des
» armées qui nous ruinent. Je me suis de-
» mandé plus d'une fois quels avantages nous
» apportent l'Alsace et la Lorraine.
» C'est un triste sort que celui de ces ré-
» gions situées sur les frontières entre deux
» grands peuples : — théâtre perpétuel de la
» guerre, — déchirées comme un mouchoir
» que deux personnes se disputeraient, en-
» levées un peu en loques et en lambeaux par
» le plus fort ou le plus adroit ou le plus chan-
» ceux, — jusqu'à ce que l'autre revienne à
» la rescousse pour les reprendre plus dé-
» chirées encore.
» On a parlé de faire de ces provinces fron-
» tières une sorte de république indépendante
» comme la Suisse, ne pouvant jamais appar-
» tenir ni à l'un ni à l'autre des deux voisins
» qui se les sont disputées à si grands frais.
» C'est une question à examiner quand la
» France aura secoué la vermine qui la ronge
» (textuel) et aura recouvré un gouvernement

» avec lequel on pourra traiter. Cela amène-
» rait le désarmement de l'Europe et l'union.
» Peut-être alors, au lieu d'être des ennemies
» éternelles, la France et l'Allemagne pour-
» raient, comme le disait l'autre jour, mais
» sans succès, le bon de Lesseps, devenir des
» alliées et des amies.

» Je suis fatigué, j'ai sommeil. Si je me ré-
» veille encore demain matin, nous repren-
» drons cette conversation ; car je voudrais
» bien laisser, pour longtemps au moins, la
» paix à l'Allemagne et à vous, mon fils. Si je
» ne me réveille pas, méditez ce que je viens
» de vous dire. Je n'ai plus probablement que
» quelques instants, mais on peut faire du bien
» en quelques instants. Je me rappelle ce que
» disait un *vertueux* Français que l'on menait
» à la guillotine en 1793 : « — Il ne faut pas
» se décourager, je puis encore, sur la route
» d'ici à l'échafaud, crier gare à un enfant qui
» s'approcherait, pour me voir, trop près des
» roues de la charrette, et le conserver à sa
» mère. »

» Et le vieux roi laissa tomber un regard af-
» fectueux sur sa femme et sur son fils, et
» s'endormit.

« Voilà ce qu'on m'écrit de Berlin, — ce n'est peut-être pas vrai. »

Après les prodigalités, les vanités, les dilapidations du règne de Louis XIV et du règne de Louis XV, — Louis XVI s'empressa de renoncer à toute la splendeur, à toute la piaffe de la royauté ; il diminua sa maison et toutes ses dépenses, — il envoya à la Monnaie de Paris son argenterie et ses bijoux, — tout cela devant un déficit de 150 millions.

Quel mépris, quelle dérision une pareille conduite doit inspirer à nos maîtres d'aujourd'hui ! 150 millions ! — Quelle mesquine institution que la royauté et que c'était peu de chose que ces tyrans épouvantés ainsi d'un déficit de deux liards, un déficit de pauvre. — Ils sont eux plus calmes devant le déficit annuel de 600 millions — déficit accumulé depuis dix ans, montant à six milliards, tout en augmentant, aggravant, exaspérant les impôts.

Ce déficit, qui mène droit à la banqueroute, est dû en grande partie à la nécessité pour les gouvernants de faire des parts de butin pour leurs complices, leurs amis et leurs ennemis à vendre, de leur jeter des os à ronger pour qu'ils leur permettent de manger tranquillement les ailes, les cuisses, les blancs et la farce truffée.

Ce ne sont pas nos présidents de République qui enverraient leur argenterie, très aug-

mentée, à la Monnaie ou qui renonceraient au faste de la royauté.

La République — je l'ai déjà dit — n'est pas un but, mais une échelle. — Une fois juchés, c'est nous *qu'est* les rois, c'est nous *qu'est* les princesses.

L'autre jour, M. Carnot entrait à Aix (en Savoie) ; la police fit descendre des quais des femmes fort élégantes pour qu'elles ne foulassent pas un tapis qu'on avait étendu des vagons au salon — pour le président. — Ce qu'il y a de plus comique, c'est que ces gens-là prennent ces honneurs au sérieux. — Le tapis d'Aix me rappelle le tapis de pourpre que la Clytemnestre d'Eschyle fait tendre sous les pas d'Agamemnon descendant du navire qui le ramène à Argos, où elle l'attend pour le tuer.

On n'a pas oublié le voyage triomphal des ministres précédents en Afrique ; — à leur retour, ils n'étaient plus ministres.

Je suis républicain, je le répète ; mais je répète aussi que je suis le seul en France. — Si j'avais voix au chapitre, — je dirais :

Il faut faire des économies, — supprimer toutes les fonctions, toutes les places, tous les rouages inutiles.

Je veux bien garder un président ; — mais

si on tient compte des causes peu enivrantes, peu flatteuses même, qui ont fait choisir MM. Grévy et Carnot, — il ne faut pas s'exagérer l'importance de ce rôle, — c'est le rôle d'un chapeau ou d'un gant que l'on met sur un siège pour que d'autres ne viennent pas s'y asseoir, — c'est bien assez de douze mille francs par an pour rétribuer un pareil office. Je ferais présenter à M. Grévy la note des porcelaines de Sèvres avec lesquelles si indûment il avait, pendant longtemps, payé une partie de ses dépenses et toutes ses générosités.

Également douze mille francs à chaque ministre.

L'épreuve est faite, est plus que faite, qu'en payant les députés on est loin d'avoir obtenu une qualité supérieure ; — je maintiens même que le salaire des députés nous a encombrés de gens inférieurs presque tous à ceux qu'on ne payait pas.

Je trouve que nos maîtres sont loin de faire pour le pauvre peuple — ce que faisaient leurs ancêtres et modèles de 1793.

On a attiré aux villes, en leur faisant abandonner les campagnes, plus d'ouvriers qu'on n'en peut occuper. — Par la marche logique

et inflexible des choses, l'offre étant supérieure à la demande, le prix de la main-d'œuvre devrait fatalement s'abaisser : — loin de là, on encourage des réclamations qui toutes tendent à faire hausser les salaires en diminuant la somme de travail ; — on ne peut pas assez dire que les bourgeois, entrepreneurs, fabricants, etc., seront, dans un temps plus ou moins long, forcés de fermer les ateliers et de mettre la clef sous la porte. Il s'est produit toute une classe nouvelle, « l'ouvrier sans ouvrage », quelques-uns ne trouvant pas de travail, — beaucoup n'en voulant qu'à des conditions ruineuses pour ceux qui les emploient. Or, comme ce sont les derniers que les bavards anarchistes, possibilistes, etc., présentent comme type de la « classe laborieuse », et que de cette catégorie sortent parfois des fonctionnaires, des députés, etc., si on croyait que tous les ouvriers sont de cette sorte, il faudrait résumer la situation en disant :

« Que demande la classe laborieuse ? — Elle demande à ne pas travailler. »

Mais que faisaient les « amis du peuple », les purs, en 1793 ; — ceux-là se montrèrent de vrais amis, auprès desquels, — ceux d'aujourd'hui ne sont que des ingrats et des traîtres.

Séance du 5 septembre 1793.

« La Convention nationale décrète :

» Art. 1er. — Il sera accordé une indemnité de trois livres par jour aux membres du comité de Salut public.

» Art. 2. — Les fonds nécessaires seront fournis par une contribution sur les riches. »

Séance du 9 septembre :

« Les citoyens qui n'ont d'autres ressources que leur travail recevront une indemnité de quarante sous par chaque séance du comité des sections à laquelle ils assisteront. »

Ce n'est pas tout : le 31 mai 1793, il y a eu une émeute suscitée par Robespierre et sa bande contre les Girondins.

Il fut alloué deux francs à chaque « travailleur ».

On paya mieux les « travailleurs » qui prirent part aux massacres de Septembre, — que Danton appelait « mettre un terme aux lenteurs du tribunal révolutionnaire. (Séance du 27 août 1794.)

Le citoyen Félix Pyat (sorti par la volonté du peuple de Marseille du trou où il sait bien se cacher à l'occasion), et le cabaretier Basly — ont tous deux demandé à l'Assemblée nationale, qui ne les a pas jetés à la porte, — le

pillage des biens des familles qui ont régné sur la France.

Cette fois, du moins, ils se sont rapprochés des modèles. En effet, le 5 septembre 1793, Drouet s'était écrié : « Soyons brigands pour le bonheur du peuple ! »

Ils furent brigands — et le peuple ne fut pas heureux.

Ah çà ! — les Français ne voient-ils pas qu'à mesure qu'une nouvelle horde escalade le pouvoir elle s'avance un peu plus à gauche, c'est-à-dire vers la Convention, le comité de Salut public et la Terreur ; — que chaque fois cette horde est menacée par celle qui la suit et l'assiège, — elle fait un pas de plus à gauche ; — que les successeurs de M. Floquet et les successeurs des successeurs de M. Floquet tomberont toujours plus bas, jusqu'à 1893 et 1871, — la Commune et la Terreur ?

Ne comprennent-ils pas que l'idée d'une république modérée, honnête, athénienne, etc., est une folie, une absurdité, une bêtise ?

Qu'il ne faut plus s'arrêter aux étapes intermédiaires ?

Qu'il faut choisir entre Félix Pyat ou Basly et le comte de Paris.

Les conseils de M. Boulanger songeaient à

l'exemple de M. Thiers, qui s'était fait nommer à la fois député dans plusieurs circonscriptions, en avait tiré une force qui l'avait aidé ; faire de la députation une sorte de plébiscite était désirable, mais que faire ? — l'élection du Nord ne faisait plus aucun bruit, et, d'ailleurs, ce qu'elle avait fait de bruit avait été effacé par l'échec de la candidature Déroulède ; — l'eau, un moment troublée, était redevenue à peu près claire, — les pêcheurs ne sentaient plus rien à leurs hameçons, ça ne mordait plus, — il fallait qu'un nouveau succès vînt réparer l'échec de Déroulède, qui avait été surtout un insuccès boulangiste ; il fallait qu'il se fît élire avec un peu de tintamarre, mais pour cela il fallait qu'il donnât sa démission de député du Nord, et on ne devait pas exécuter ce tour comme un caprice, il fallait trouver un prétexte un peu héroïque et surtout tapageur.

Ce moyen fut trouvé : — M. Boulanger ferait à la Chambre une proposition qui, par le fond, et accessoirement par la forme, serait nécessairement repoussée ; il s'indignerait et donnerait sa démission d'un air tragique. La petite comédie fut apprise, répétée, etc. On fit d'avance la lettre de démission que le général mit dans sa poche, — ce qu'on appelle

au théâtre un accessoire ; le général monta à la tribune et dit à ses collègues : « Vous n'êtes qu'un tas de propres à rien, vous volez les vingt-cinq francs par jour qu'on vous donne. — Il faut vous en retourner chez vous, et faire place à d'autres députés plus capables et plus honnêtes. »

La proposition fut accueillie par des rires et des huées et n'obtint même pas un vote ; alors M. Boulanger sortit la lettre et la présenta au président de l'Assemblée comme le résultat de son indignation, mais il avait oublié que la lettre commençait par ces mots : « Après le vote qui vient d'avoir lieu. » — Or, il n'y avait pas eu de vote, la petite comédie était dévoilée et fut sifflée.

Cet incident me rappelle une anecdote assez amusante.

Le héros est un homme très connu par un talent peu commun et très populaire.

Il s'était enthousiamé d'une beauté un peu banale qui le tenait surtout en affichant pour lui une passion violente, terrible, exigeante.

— Elle m'aime tant, disait-il, elle le dit si bien ! Et il passait sur certains ennuis.

Un jour, comme il sortait après le déjeuner, il annonça qu'il dînerait dehors ; — qu'après le dîner il y aurait un concert, un bal, et que

plus que probablement il ne rentrerait que fort avant dans la nuit, et il emporta une clef.

Mais le dîner ne passa pas bien, le programme du concert promettait une soirée ennuyeuse, il s'esquiva en sortant de table et rentra chez lui.

— Comme elle va être heureuse, pensait-il en montant l'escalier et en ouvrant la porte avec précaution pour jouir de la surprise.

Il entre dans sa chambre sans bruit, et il entend dans la chambre voisine une respiration cadencée : on était couchée, on dormait, on ronflait presque.

Il se déshabille en se disant : « Vais-je la réveiller ? » — Mais il trouve sur la table de nuit une lettre ainsi conçue :

« *Dix heures.* — Il sort de table. — Auprès de quelle femme était-il ? — A-t-il été aimable, galant ? Moi, je suis seule, pensant à lui.

« *Onze heures.* — J'essaye de lire, mais rien ne peut me distraire ; mon esprit est là où il est. — L'ingrat pense-t-il à moi ?

» *Minuit.* — Je me coucherais bien, — mais pour quoi faire ? Le sommeil ne viendra pas à mon secours.

» *Une heure du matin.* — Je viens d'essayer de jouer du piano, — mais je n'ai fait qu'un bruit

ennuyeux, — mon âme souffre, mon cœur est en proie aux tortures de la jalousie ; — je le vois causant avec une femme, déployant tout son esprit. S'il me trompe, je le tuerai. — Je viens de pleurer, — les larmes m'ont un peu soulagée, — mais que cette nuit est longue et cruelle.

» *Une heure et demie.* — Il n'est pas rentré ? Je vais me coucher ; — je ne lui ferai pas de querelle, mais je souffre bien !

Et notre homme tira sa montre.

— Mais, dit-il, il est neuf heures, et elle ronfle ! Il ne la réveilla pas.

Quant à la petite comédie de M. Boulanger, elle faillit finir tragiquement. — M. Floquet et lui échangèrent de gros mots, — on alla sur le terrain, — le général fut assez blessé pour qu'il fallût mettre fin au combat. — Un bruit se répandit que le général était en danger de mort ; — ce bruit trouva des incrédules, — qui fort heureusement se trouvèrent avoir raison.

On prétendit qu'il y avait eu deux motifs pour exagérer la gravité de la blessure.

La première était d'éviter le côté humiliant de voir un soldat, un général battu par un pékin, et un pékin à jupe, un avocat ; — pour que ça ne fût pas ridicule, il fallait que

ce fût très sérieux, grave et intéressant : — on ne se moque pas d'un mourant.

Je me rappelle à ce sujet l'histoire d'un homme qui avait mis le siège devant une jeune, belle et riche *miss*, qu'il espérait épouser. — C'était, comme beaucoup de ses compatriotes, une habile écuyère ; — lui, n'était nullement cavalier, il avait éludé toutes les occasions de l'accompagner à cheval. Cependant un jour, à la campagne, il n'y eut pas moyen de reculer ; — mais, au milieu de la promenade, le cheval qu'il montait eut un accès de gaieté et le jeta à terre. — Il allait être ridicule aux yeux de la jeune Anglaise ; mais, comme c'était un rusé, au lieu de se relever, ce qu'il aurait pu faire, n'étant nullement blessé, il resta étendu à terre sans mouvement et les yeux fermés. — On s'empressa autour de lui, on l'interpella, il ne fit aucune réponse et n'ouvrit pas les yeux ; — il se laissa jeter de l'eau au visage, fourrer des sels et des vinaigres sous le nez, — il ne bougea pas. — On le transporta en cet état dans la plus proche maison, où il resta trois heures dans la même immobilité, — on le crut mort. — Cependant, vers le soir, il ouvrit les yeux et parut renaître à la vie ; — il eut la patience de rester couché

deux jours ; personne ne songea à se moquer de lui, — et la jeune *miss*, qui aurait bien ri du cavalier maladroit, s'attendrit suffisamment sur l'amoureux en danger de perdre la vie.

Je citerai un autre exemple plus grave :

Lors du duel où Carrel fut tué et M. de Girardin blessé, on eut soin d'exagérer la blessure. — Cela permit à M. de Girardin de rester convenablement renfermé jusqu'à ce que l'exaspération des amis de Carrel fût apaisée.

Pendant ce temps, disent les incrédules, M. Boulanger a adressé des circulaires, des lettres aux électeurs de l'Ardèche — et a profité de la situation pour porter ainsi à ses adversaires des coups qu'ils n'osaient pas rendre à un mourant.

D'autres ont dit : Floquet et Boulanger se sont battus ; Boulanger est blessé, et Ferry est tué.

Il y a là un peu d'exagération. — Il est incontestable que, lors de son affaire avec ce même général Boulanger, M. Ferry n'a dû exciter aucune admiration ; les ennemis de M. Ferry ont dit : « Ferry a eu peur et a reculé devant un duel sérieux; » — mais les ennemis de M. Boulanger ont dit ceci : « M. Boulanger n'était pas non plus dévoré de la soif de se battre. »

Soldat de son métier, et le choix des armes ne lui étant pas contesté, s'il avait choisi l'épée, l'affaire se serait honnêtement et décemment passée en un quart d'heure, sans tant de lettres, de potins et de bavardages.

Il a préféré imiter les Chinois, qui, dans leur première guerre contre la France, portaient en guise d'étendards des représentations de dragons, de serpents, de crocodiles, etc., qu'ils pensaient terribles et capables d'épouvanter l'ennemi.

M. Boulanger a fait paraître aux yeux de son adversaire une forme de duel inusitée, — n'ayant, au fond, d'étrange que l'apparence, car, dans tout combat, à quelque arme qu'on se batte, à l'épée, au sabre, au canon, à l'épingle, le combat dure jusqu'à ce qu'un des deux adversaires soit touché. — Les dragons de M. Boulanger ont fait sur M. Ferry l'impression que les dragons des Chinois n'avaient pu faire sur les soldats français.

M. Boulanger ayant donné sa démission comme député du Nord — posa sa candidature aux électeurs de l'Ardèche ; — s'il avait été élu, son plan était simple, il se serait présenté à la Chambre et aurait renouvelé sa proposition : « Mes chers collègues, je vous invite à reconnaître que vous êtes des propres à rien,

que vous ne gagnez pas vos vingt-cinq francs, et qu'il vous faut céder la place à d'autres dont je ferai seul partie. »

Cette itérative proposition serait itérativement rejetée, M. Boulanger donnerait de nouveau sa démission, se présenterait à un autre collège, serait élu, reviendrait avec sa proposition, et toujours de même à chaque fois qu'il y aurait un siège vacant, et, au besoin, un dévoué lui ferait place en démissionnant lui-même, — si bien qu'un jour il représenterait la France entière à lui seul — et serait, de fait, ce qu'il voudrait : roi, empereur, autocrate, khan, hospodar, sultan, etc. — Il n'a pas été nommé, il va se présenter ailleurs ; mais son échec dans l'Ardèche — après l'échec Déroulède, après son échec dans son duel contre l'avocat, peuvent intéresser, — le duel surtout, — quelques bonnes âmes et lui concilier ou exaspérer certaines sympathies ; mais la foule le suivra moins, l'acclamera moins, la foule n'aime pas les vaincus — et les électeurs, c'est la foule ; — lui-même ne va-t-il pas perdre un peu de son assurance, de son aplomb, — de sa confiance en lui-même.

Il me rappelle un homme que j'ai connu, qui, dans son petit logis, une mansarde au cinquième étage, avait reculé devant l'acqui-

sition d'une glace ; — il avait trouvé chez un brocanteur un de ces miroirs ronds — à deux faces, dont un côté, d'un verre convexe, grossit singulièrement les objets ; — l'autre côté était cassé, ce qui lui avait permis d'acheter l'objet pour quelques sous, — et chaque matin il se rasait devant le verre grossissant, si bien qu'il ne se connaissait plus qu'avec une tête colossale — et qu'un jour, se trouvant par hasard devant une vraie glace, il fut étonné, stupéfait, chagriné, humilié de voir son vrai et naturel visage si petit, si étroit, si pauvre, — qu'il en devint pour quelque temps modeste et humble.

M. Boulanger n'est pas bien conseillé. Je vais lui donner, en les empruntant l'un et l'autre à l'histoire d'Angleterre, — deux procédés invincibles d'assurer la dissolution d'une assemblée.

Le premier procédé est radical — définitif, mais il n'a pas réussi : — c'est la conspiration des Poudres (1606) ; trente-six barils de poudre sous la salle du Parlement — devaient, le jour où le roi ouvrirait la séance, entouré de sa famille et de la cour, faire sauter le roi, sa famille, la cour et tous les députés. — Un traître fit manquer l'affaire.

Je me rabattrai donc sur le second procédé.

Cromwell redoutait le Parlement et il en était craint, il n'ignorait pas que cette Assemblée fameuse qu'il avait rendue complice de ses attentats, prenait sourdement des mesures pour le réduire à la subordination sous sa propre autorité.

Les députés étaient assemblés. — Cromwell arrive suivi de trois cents soldats qui occupent toutes les avenues ; — il entre, s'assied, reste un quart d'heure sans parler, puis se lève, charge le Parlement des plus terribles accusations ; — il lui reproche sa tyrannie, son ambition, ses oppressions, ses vols. — Puis, frappant du pied, signal auquel il avait ordonné aux soldats d'entrer :

— Fi ! fi ! dit-il aux députés, par honte, retirez-vous ; faites place à de plus honnêtes que vous ; — vous n'êtes plus un Parlement, m'entendez-vous ? — Je vous dis que vous n'êtes plus un Parlement : — le Seigneur vous a rejetés, il a choisi d'autres instruments pour refaire son ouvrage.

Le chevalier Vane se récriait.

Cromwell, d'une voix plus forte :

— O chevalier Vane, chevalier Vane ! ciel ! délivre-nous du chevalier Vane !

Il prit un autre membre par le collet de son habit, et lui dit :

— Tu es un coureur de filles.

A un autre :

— Tu es un adultère,

A un troisième :

— Tu es un voleur.

A un quatrième :

— C'est vous qui m'y avez forcé.

— Tu es un ivrogne, etc.

Il fait expulser tous les députés par les soldats, sort le dernier, ferme la porte, et met la clef dans sa poche.

On en retrouve une imitation affaiblie, mais encore assez jolie par certains détails, dans l'histoire de Bonaparte — lorsque les grenadiers, à Saint-Cloud, — firent, agréable accessoire, sauter les Cinq-Cents par les fenêtres.

Voilà comme on dissout une assemblée.

Ces exemples, tirés de l'histoire d'Angleterre, me font songer que j'ai oublié un titre dans la liste de ceux entre lesquels M. Boulanger pourrait faire un choix, — c'est le titre du protecteur qui est moins usé, moins banal que les autres.

Il est un crime plus fréquent qu'il ne l'était autrefois, c'est celui de pères et de mères martyrisant leurs enfants, au point d'indigner leurs voisins, qui finissent par les dénoncer à

la justice. — Quand le fait est prouvé avec des circonstances odieuses, on condamne ces êtres dénaturés à un emprisonnement plus ou moins long.

Mais, pendant que les parents sont en prison, que deviennent les enfants? — et, quand les parents sont sortis de prison, croit-on qu'ils sachent bon gré à leurs victimes de les y avoir fait mettre? croit-on qu'ils se font scrupule d'exercer sur eux de basses vengeances? Quand un père, quand une mère sont convaincus d'avoir commis de semblables cruautés, il serait juste, il serait prudent de les dégrader du titre de père et de mère, de les destituer de leurs fonctions et de leurs droits, de déclarer les pauvres enfants pupilles de l'État, et de les élever avec les enfants trouvés.

Un ancien disait : « Le plus grand malheur et le plus triste degré d'abaissement pour un peuple est de voir la force sans justice, et la justice sans force. » Quand on voit la funeste influence qu'exerce la politique sur certains magistrats, sur certains tribunaux, dits épurés, on est tenté, au risque de manquer de goût, de dire :

Erratum : Justice épurée, — lisez justice en purée.

A la suite de deux ouragans dans les mers d'Islande, plusieurs de nos bâtiments de pêche se sont perdus — corps et biens — c'est-à-dire que les bateaux ont été engloutis, et près de trois cents marins ont été noyés, la plupart laissant des veuves et de nombreux orphelins, ceux qui n'étaient pas mariés étaient les soutiens de leurs vieux parents.

Il y a quelques jours, par l'ordre de M. le ministre de la marine, un agent de notre petit port de Saint-Raphaël, en même temps qu'on agissait de même dans tous les ports de France, a colporté une liste de souscription pour venir au secours des familles des marins perdus.

On a donné sans hésiter, mais on s'est étonné, on s'est indigné : «Comment, l'État, qui a tant d'argent pour des entreprises folles et désastreuses, comme l'affaire du Tonkin, tant d'argent pour bâtir des écoles laïques et des lycés de filles qui ruinent les communes, pour payer des députés et des sénateurs qu'on ne payait pas autrefois, sans qu'on ait, tant s'en faut et même au contraire, obtenu en les payant, une qualité supérieure, pour créer une foule de places utiles seulement à ceux qui les obtiennent, pour élever des monuments laids, monstrueux et bêtes comme la tour Eiffel, n'en a pas pour venir au secours de

cette classe si intéressante, si brave, si dévouée, si désintéressée des marins? » — Bien plus, on mendie pour payer ce qui leur est dû, pour arriver à donner aux veuves et aux orphelins une partie probablement minime de ce qui leur est dû — je le répète — et je le répète en attachant à ce mot *dû* — le sens le plus étendu et le plus pratique.

On ne sait pas assez en France ce que c'est que cette profession de marins et de pêcheurs.

Tout pêcheur est marin, c'est-à-dire à la disposition de l'État depuis l'âge de dix ou douze ans où il est mousse, jusqu'à cinquante ans. — Tout bateau de pêche monté par trois hommes doit avoir un mousse, c'est-à-dire élever un marin, déjà inscrit comme marin, — et, de même que chaque homme paye à la marine un franc cinquante par mois, le mousse paye soixante-quinze centimes sur son travail — pour la caisse des invalides, dont si peu profiteront.

Il est vrai que le mousse, arrivé à l'âge de dix-huit ans, peut se faire effacer de l'inscription, mais les exemples en sont bien rares; marins et pêcheurs depuis leur enfance, ils ne savent pas d'autre métier et d'ailleurs l'aiment par instinct et passionnément. — Outre trois ans ou six ans de service régulier sur les bâti-

ments de l'État, ils peuvent chaque jour être rappelés pour aller n'importe où, tant sur mer que sur terre, et on n'a pas oublié avec quelle bravoure ils se sont battus en 1870-1871.

Comme marins, comme pêcheurs, c'est le métier le plus rude et le plus périlleux de tous; — à la guerre, le soldat n'a à combattre que l'ennemi qu'il a en face de lui, le marin doit combattre en même temps un ennemi souvent invincible, la mer ; — pendant la paix, chaque jour il joue sa vie, de jour et de nuit.

Puis, quand il a acquis cinquante ans d'âge, et accompli vingt-cinq années, trois cents mois de navigation, après qu'il a, toute sa vie, donné un peu du produit de son travail à l'État, il reçoit une pension de trois cent cinquante francs. — Mais combien peu atteignent ces cinquante ans d'âge et ces vingt-cinq ans de navigation ! A leur mort, s'ils ont atteint l'un et l'autre, leur veuve et leurs enfants reçoivent la moitié de la pension, — c'est-à-dire cent soixante-quinze francs, — c'est-à-dire un peu moins de huit sous, pour loger, vêtir et nourrir une famille composée souvent de cinq ou six personnes, et notez que c'est une situation heureuse entre toutes, rare et très enviée.

Car si le chef de famille est noyé ou tué, ou meurt dans les climats meurtriers conquis à si

grands frais d'hommes et d'argent — la veuve et les enfants n'ont droit à rien.

Si un marin meurt comptant vingt-quatre ans et demi de navigation, — disons plus, et il y a des exemples, — deux cent quatre-vingt-dix-neuf mois et vingt-neuf jours de mer, s'il lui manque vingt-quatre heures pour avoir accompli la période réglementaire, la veuve n'a droit à rien ; et pourtant pendant ces vingt-quatre ans onze mois et vingt-neuf jours de navigation, ou plutôt pendant au moins trente-cinq ans, si on compte depuis qu'il a été inscrit, il a versé, chaque année, chaque jour, une partie de son travail et de ses profits. — Eh bien, savez-vous, sur cent veuves de marins ou pêcheurs morts dans un naufrage, combien arrivent à avoir la pension complète, c'est-à-dire presque huit sous par jour pour elles et leurs enfants ? Six ou sept au plus. Et lorsque ces six ou sept l'obtiennent, grâce aux lenteurs, à l'indifférence et aux paperasseries, ce n'est que huit ou neuf mois après la mort de leur mari. — Pour les autres, l'argent prélevé sur le travail d'une vie entière est totalement perdu. — Il est évident, qu'il vaudrait mieux, pour les marins et leurs familles, qu'ils eussent versé ces sommes à une compagnie d'assurance. — Quant aux veuves

et aux orphelins restés sans ressources, — l'État leur alloue de prétendus secours qu'on n'oserait offrir à un mendiant de profession. — J'emprunte ici quelques exemples à un très intéressant volume publié par M. L. Caffarena, sous ce titre : *Nos Pauvres Marins !*

« Combien de ces veuves, outre leurs pères, leurs frères, leurs maris perdus à la mer ou encore vu — un ou plusieurs enfants engloutis !

» A Luc-sur-Mer, petit port près de Caen, la femme Bréon, deux fois veuve.

» En 1829, son mari, son père et son frère se perdaient à la pêche, sur la côte d'Yarmouth.

» Restée sans soutien avec deux enfants en bas âge, elle se remaria; — en 1849, elle perdait à la mer un de ses fils du premier lit, âgé de treize ans et un neveu.

» Dix-sept jours après sur les côtes d'Islande, la *Félicie* se perdit corps et bien, et ensevelit dans les flots son second mari, — trois de ses enfants du deuxième lit — et un neveu ; enfin, le 29 novembre, la *Jeune Méline* sombrait en face du Tréport — et le dernier fils de son premier mariage, son seul soutien, était noyé.

» L'État lui a fait une pension de trois sous : seize centimes et demi par jour.

» *La veuve Lenoret.* — Son mari, mort au service, d'une chute de la mâture sur le pont, après vingt et un ans de service — dont treize ans et demi à l'État et huit au commerce.

» Elle a perdu à la mer deux fils, trois frères, deux oncles, deux neveux, un petit-fils — elle reçut un secours de vingt-cinq à trente francs tous les deux ans — quatre centimes par jour pour loger, vêtir et nourrir une famille.

» Dans le bateau *Les Sept Frères* qui périt corps et biens dans la tempête du 26 novembre 1881, périrent Aqueray et son fils ; le père avait deux cent quatre-vingt-quatorze jours de service. Il s'en fallait de cinq mois et six jours — pour qu'on donnât la pension de huit sous par jour à cette femme qui, ayant perdu son mari et son fils — avait encore à sa charge quatre enfants — de un an, quatre ans, sept ans, l'aîné douze ans, et enceinte de sept mois ; — elle n'eut pas de pension. — Elle obtint quelque temps après un secours de deux cents francs, — puis jamais rien. Voilà pour les veuves et les orphelins. »

Parlons des hommes à terre, — tous les salaires ont augmenté — à proportion de l'enchérissement de « la vie ». Quand je suis arrivé à Nice, — il y a trente-cinq ans, — la journée d'homme était de vingt-quatre

sous. la journée de femme de huit sous.

Aujourd'hui, la journée d'homme est de trois francs, — celle de la femme, de vingt sous.

Et vous voyez en ce moment, à Paris, une grève de terrassiers soutenue par le conseil municipal, préparant de son mieux l'anniversaire des journées de juin 1848. — Les terrassiers ne peuvent plus se contenter de quatre et cinq francs par jour, — et exigent à la fois, comme toujours, une augmentation de salaire et une diminution de travail.

Revenons à nos marins ; — nul métier, je le répète, n'est si pénible, si dangereux ; — après des tempêtes, on voit de petits pays tout entiers en deuil.

Je me rappelle — lorsque je découvrais Étretat, en 1833, — et que j'y passai un hiver, — il arriva un enfant du pays, un abbé Cochet qui l'avait quitté jeune et s'était fait prêtre, — une faiblesse de constitution ne lui permettant pas d'être marin.

Il dit la messe dans l'église — monte en chaire : « Mes enfants, mes frères, dit-il, je me faisais une grande joie de revoir Étretat, mes parents, les compagnons de mon enfance, dont je n'ai pu, à cause de ma faiblesse, partager la vie rude, laborieuse, périlleuse ; — j'arrive, et au lieu de me réjouir avec vous, je

ne puis que pleurer avec tous et essayer de donner des consolations ; — cette année, la mer a été le cimetière de la paroisse. »

Eh bien, savez-vous ce que peut gagner un pêcheur pour un travail de jour et de nuit, au vent, à la pluie, entouré de dangers ; — il n'est pas une seule famille de pêcheurs qui n'ait perdu à la mer un ou plusieurs des siens.

Un commissaire de l'inscription maritime, au Croisic, déclare que, année moyenne, un pêcheur à la part peut gagner de quatre à cinq cents francs, — mais il ne les gagne pas toujours : c'est de vingt-cinq à trente sous par journée, — pour cinq ou six personnes, — et souvent davantage, c'est-à-dire cinq ou six sous par jour pour chacun, ça n'a jamais augmenté, ça n'augmentera jamais ; et quelles journées ! d'abord autant de nuit que de jour.

A la pêche dans les mers d'Islande, pendant trois mois ; — au banc de Terre-Neuve, pendant six mois, — les hommes pêchent vingt heures par jour, — quatre heures de sommeil, si le temps est beau ; pendant des saisons de six mois ils vivent, ils dorment dans des vêtements qui ne sèchent pas.

Sur une note apportée par un gendarme,

ils sont prêts à s'embarquer pour aller se battre, non seulement contre des hommes, mais aussi contre des fièvres, contre la peste ; vous les avez vu braves entre tous en 1871, — vous les voyez au Tonkin, — pour obéir aux caprices et aux calculs intéressés de gens qui, si prodigues de la vie des hommes, ont un soin scrupuleux de leur propre peau, — et se font donner des appointements de plusieurs centaines de mille francs, sans compter les trafics secrets.

Une chose qu'on ne voudrait pas croire, si elle n'était pas expliquée, comme je vais l'expliquer tout à l'heure, — c'est que les ouvriers des arsenaux, qui sont loin de faire un métier aussi rude, qui ne sont exposés à aucun dangers, après vingt-cinq ans de service — qu'ils atteignent cent fois plus que les marins dont la vie est bien plus courte, ont droit à une pension de six à sept cents francs, et leur veuve a une pension de trois cent soixante-quinze francs.

Un simple journalier, qui n'est exposé ni à être enlevé par un coup de mer ni à se faire tuer par une balle ou la fièvre au Tonkin, — a une pension de retraite de cinq cent quatre-vingts à sept cent trente francs, et sa veuve a une pension de trois cent soixante-

cinq francs. (J'emprunte encore ce détail à M. Caffarena).

Voici l'explication : — c'est que marins et pêcheurs ne se mettent pas en grève, ne font pas d'émeutes, ne sont guère électeurs, — se trouvant tantôt à un bout de la terre, tantôt à l'autre extrémité, et n'ayant pas le temps d'aller aux urnes.

En 1848, — j'allai faire une petite visite à mes bons amis d'Etretat, — dont j'avais, en 1833, été pour ma petite part compagnon de pêche.

J'étais sur le galet avec Valin, le garde-pêche, — et je m'avisai, je ne sais pourquoi, de lui demander s'il savait ce qui se passait à Paris et ce qu'il en pensait.

Il leva les yeux au ciel, étendit ses deux bras vers la mer, — et me dit :

— Qu'est-ce que tout cela nous fait, à nous ?

C'est une population de près de cent cinquante mille hommes, marins, pêcheurs, etc., cent cinquante mille hommes endurcis à la fatigue, à la misère, accoutumés au danger, cent cinquante mille hommes dont on ne peut se passer, sans lesquels il n'y a plus ni pêche ni marine, — que l'on décourage, que l'on dégoûte par une cruelle et longue indifférence.

Et ce nombre va déjà décroissant tous les jours, — tous les ans, moins de bateaux se livrent à la pêche, moins d'hommes montent les bateaux.

La pêche était une pépinière inépuisable de marins, c'étaient des générations, des dynasties de patrons et de mousses qui devaient remplir les vides si fréquents ; mais, aujourd'hui, les mères ne veulent plus que leurs enfants fassent le métier de la mer.

Bientôt on ne trouvera plus de mousses ; — dans beaucoup de localités, l'autorité est obligée de fermer les yeux et de laisser sortir des bateaux de pêche sans les astreindre au règlement qui exige la présence d'un mousse — sur un équipage de trois hommes.

Et les marins ne sont pas comme les soldats — qu'on forme en quelques mois, — et qui, à la rigueur, peuvent se battre sans être formés ; — on a improvisé des soldats, on n'improvise pas des marins.

A l'attrait des villes où le travail est plus rétribué et le travail lui-même moins pénible et moins périlleux, les marins ont résisté plus longtemps que les paysans qui abandonnent la terre pour le pavé, tant est profond cet amour instinctif de la mer qu'ils sillonnent avec tant de dangers, — et dont un des sillons

doit le plus souvent les engloutir un jour ou l'autre.

Cependant, beaucoup déjà ont laissé les bateaux sur la grève, — et sont allés à la ville gagner facilement ces quatre francs que dédaignent les terrassiers. Il y a là la menace d'un désastre qu'il sera peut-être un jour impossible de réparer.

FIN

Tours. — Imp. E. Mazereau.